This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

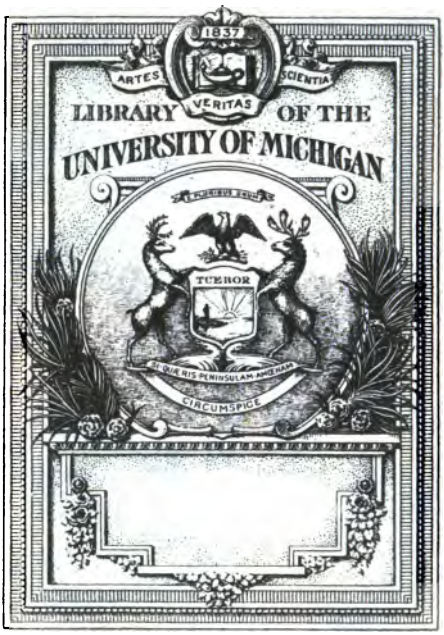
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THE GIFT OF
French Dramatic Fund

G. LENFAN

848
L13e

L'ECOLE DES AMIS,

COMEDIE

EN VERS,

ET EN CINQ ACTES.

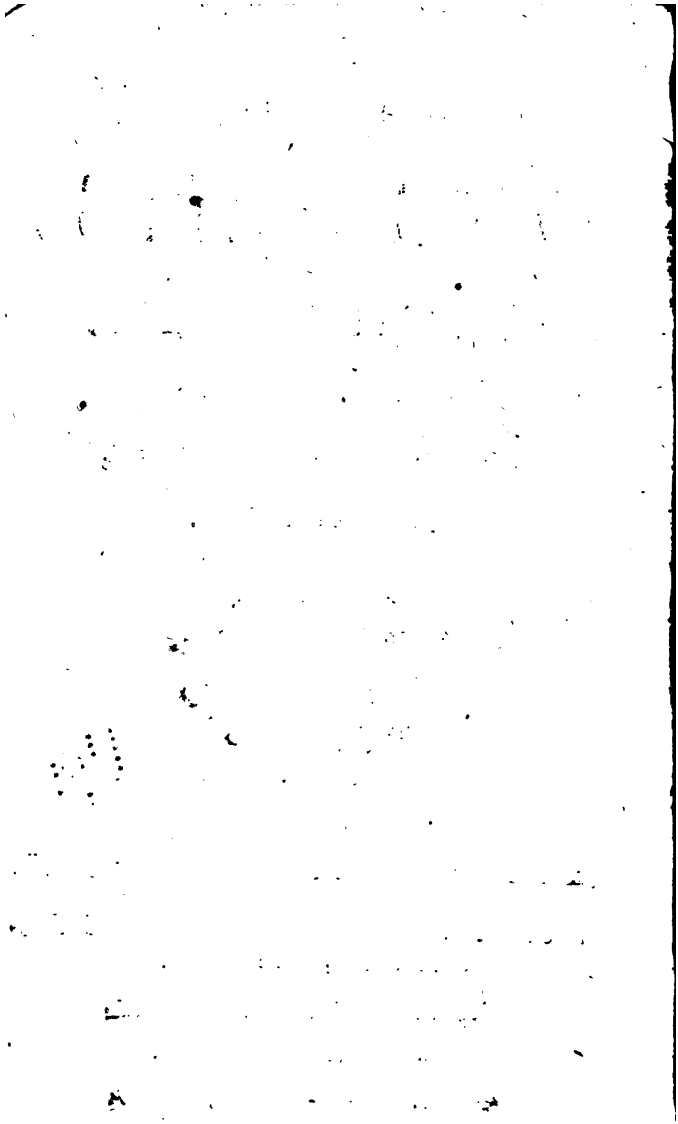
Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,

Chez LE BRETON, au coin de la ruë Giſt-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



French Dramatic
Fund
gift
9-6-27

L'ÉCOLE DES AMIS.

COMEDIE.

Répreſentée pour la premiere fois le 25e. Février 1737.

ACTEURS.

HORTENCE. *Mlle. Goſſin.*

CLORINE, Suivante d'Hortence. *Mlle. Quinault.*

MONROSE. *M. Diſreſne.*

DORNANE. *M. Grandval.*

ARAMONT. *M. Duchemin.*

ARISTE. *M. Sarazin.*

UN GARDE.

LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris dans la maiſon de Monroſe.

L'ECOLE DES AMIS.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONROSE *qui s'apprête à sortir.* CLORINE.

CLORINE.

QUoi, vous voulez sortir?

MONROSE.

Laisse-moi, je te prie;
Je ne puis différer ma premiere sortie,
Ni demeurer ici davantage en suspens:
Ma blessure m'a fait assez perdre de tems.

CLORINE.

Oui : mais, Monſieur, à peine eſt-elle refermée,

MONROSE.

Eh ! depuis que je ſuis revenu de l'armée,
Bleſſé dans ce combat où mon oncle a péri,
Deux mois ſe ſont paſſez : je dois être guéri.

CLORINE.

Quelle raiſon !

MONROSE.

Après la perte que j'ai faite,
Je veux ſçavoir comment la fortune me traite.
D'ailleurs, un intérêt plus preſſant, & plus fort
Que celui qui me touche, éxige cet effort.
Mon oncle étoit chargé des biens de ta Maîtreſſe ;
Et je lui dois un compte... il le faut... le tems preſſe...
D'autant plus qu'elle va retourner au Convent.

CLORINE *avec plus de circonſpection.*

Monſieur, vous vous verrez, ſans doute, auparavant ?

MONROSE.

Qui, moi, Clorine ? Hélas ! Je ne l'ai que trop vuë.

CLORINE.

Ah ! cette répugnance eſt aſſez imprévûë.
Vous craignez de revoir l'objet de votre ardeur ?

MONROSE.

La révolution.....

CLORINE.

A changé votre cœur.

MONROSE.

Plût au Ciel!... quand j'étois un peu plus digne d'elle,
Je l'ai vûë insensible à l'ardeur la plus belle.
Que seroit-ce à present que je puis n'être rien?

CLORINE.

Est-on si prévoyant lorsque l'on aime bien?
Monsieur, est-ce donc là cette ame si charmée?
Est-ce vous, qui depuis le départ pour l'armée
Avez écrit vingt fois pour avoir son portrait,
Qu'on vous eût envoyé, s'il avoit été fait?
Hortence eût obéï.

MONROSE.

Cesse de m'entreprendre.
Si j'avois son portrait, il faudroit le lui rendre;
Il faudroit la revoir encore, & me plonger, ...

CLORINE.

Du moins, la bienséance; ...

MONROSE.

Il n'y faut plus songer.

SCENE II.

CLORINE *seule.*

Fort bien, il va se perdre, en fuyant ma Maîtresse.
Je veux les rapprocher tous deux avec adresse.
Elle rêve.
Eh! le portrait d'Hortence est propre à cet effet.
Il faut lui procurer en secret ce bienfait,

Et lui faire trouver par quelque ſtratagême
Cette heureuſe reſſource, en dépit de lui-même.
Je veux que ce portrait ſerve à vous réunir:
Oui, Monſieur, je ſçaurai vous forcer à venir
Le remettre vous-même entre les mains d'Hortence.
Alors ils ſe verront. L'amour d'intelligence
Les menera plus loin qu'ils ne veulent tous deux.
Au reſte, puiſſe-t-il avoir un ſort heureux!
Eſpérons que la Cour lui ſera moins contraire.
Il va lui-même agir. C'eſt le point néceſſaire;
Car.... ſes amis ont beau le ſervir de leur mieux;
L'un d'eux n'eſt qu'un bon homme, ardent, officieux,
Qui tracaſſe, & qui veut toujours être de fête:
L'autre n'a que du faſte & du vent dans la tête.

SCENE III.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT *derriere le Théatre, à voix haute.*

Eh bien! où ſont-ils donc fourrez? Hola, quelqu'un?

CLORINE.

Bon! voici juſtement notre vieil importun!
Qu'il va bien ſignaler ſon zéle impitoyable!

ARAMONT.

Quand le Maître eſt dehors, les Valets ſont au diable.
C'eſt Clorine! Eh! parbleu, je la trouve à propos.
J'avois à vous parler. J'ai fait en deux mots....

Hortence s'en va donc?

CLORINE.

Oui, Monſieur, ſans remiſe,
Elle rentre au Convent où le défunt l'a priſe.
Il l'avoit fait venir pour la former un peu,
Ayant que de lui faire épouſer ſon neveu.
Elle y ſeroit déja retournée au plus vîte,
Si l'éternelle tante attachée à ſa ſuite,
N'avoit été malade : elle ſe porte mieux.

ARAMONT.

Tant pis.

CLORINE.

Et nous faiſons aujourd'hui nos adieux.

ARAMONT.

Cette vieille rádote; & ta Maîtreſſe rêve.

CLORINE.

En quoi?

ARAMONT.

C'eſt aujourd'hui que le ſcellé ſe leve,
Hortence a tous ſes biens.

CLORINE.

Quelqu'un en prendra ſoin.
A quoi ſerviroit-elle? On n'en a pas beſoin.

ARAMONT.

Elle eſt riche, & très-riche.

CLORINE.

Oui, Monſieur, je l'eſpere.

ARAMONT.

Ah! je vous en réponds. D'autant plus que ſon pere

N'avoit point d'Intendant. C'étoit un vieux Marin,
Qui, pour être partout Maître de son destin,
Ne posseda jamais, pour toutes Seigneuries,
Qu'un riche porte-feuille, & force pierreries.

CLORINE.

Chacun, suivant son goût, prend ses arrangemens.

ARAMONT.

Ainsi donc ta Maîtresse, outre ses diamans,
Est un des grands partis qui soient peut-être en France;
A moins que le défunt, contre toute apparence,
N'ait altéré des biens confiez à ses soins;
Mais c'est ce que l'on doit appréhender le moins.
Or cela supposé, comme aussi que Clorine
Soit une fille aimable, intelligente, & fine.....

CLORINE.

Elle se retourne, comme si on l'appelloit.

Ah! point du tout, Monsieur..... Oui... j'entends...
(excusez;
On vient de m'appeller.

ARAMONT *la retenant.*

Non; vous vous abusez:
Et quand cela seroit, qu'importe? On peut attendre.
En faveur de Monrose, il faudroit nous entendre.
Tu vois comme au moment de faire son bonheur,
Son oncle un peu trop-tôt est mort au lit d'honneur:
Tu sçais, pour son neveu, quelle étoit sa tendresse;
Et qu'en le mariant à ta belle Maîtresse,
Il lui cédoit sa Charge & son Gouvernement:
Il croyoit être sûr d'en avoir l'agrément,

Un coup de foudre a mis l'édifice par terre.
Thésauriſer n'eſt pas le fait des gens de guerre ;
Et l'on doit peu compter ſur leurs ſucceſſions.
Le défunt ne rouloit que ſur des penſions ;
De forts appointemens, qu'il mangeoit à meſure ;
Ainſi de ce côté la fortune eſt peu ſûre.
A l'égard de la Cour, je doute, & je ne ſçais
Si l'on achevera des projets commencez :
Et franchement j'ai peur qu'en cet état funeſte
Ta Maîtreſſe ne ſoit le ſeul bien qui nous reſte.
Voilà ce qu'il faudroit tous deux négocier.

CLORINE.

A quoi ſerviroit-il de nous aſſocier ?
Hortence va paſſer ſous une autre puiſſance.
On exigera d'elle une autre obéiſſance.

ARAMONT *ironiquement.*

On exigera d'elle une infidélité :
Vous n'y voyez aucune impoſſibilité.
Si Monroſe a ſon cœur....

CLORINE.

Mais il fuit ma Maîtreſſe !

ARAMONT.

Elle n'en eſt pas moins l'objet de ſa tendreſſe ;
Mais il compte ſi peu ſur un heureux deſtin,
Ou du moins l'avenir eſt ſi fort incertain,
Qu'il n'oſe plus tenter d'achever ſa conquête.
Il eſt intimidé : voilà ce qui l'arrête.

Tant de discrétion lui feroit trop de tort.
Il faut les rapprocher, & les mettre d'accord.

CLORINE.

J'entends.

ARAMONT.

Il faudroit donc autoriser mon zéle.
Il n'est qu'un mot qui serve. Hortence l'aime-t elle?

CLORINE.

Vous me le demandez, à moi?

ARAMONT.

Sans contredit.

CLORINE.

Mais vous n'y pensez pas. Eh! qui me l'auroit dit?

ARAMONT.

Elle-même, parbleu: Du moins je le suppose.
Suivante & confidente est bien la même chose.

CLORINE.

Non pas auprès d'Hortence.

ARAMONT.

Ah! ah! mais en tout cas
On peut bien deviner.

CLORINE.

Je ne m'en mêle pas.

ARAMONT.

On surprend un secret qu'on ne veut pas nous dire;
On le lit dans les yeux, dans....

CLORINE.

Je n'y sçais pas lire.

ARAMONT *avec dépit.*

Les filles d'apreſent ne ſçavent jamais rien
De tout ce que l'on ſçait qu'elles ſçavent très-bien.

CLORINE *riant.*

On ne ſçauroit penſer plus à notre avantage.
Monſieur, vous ſouvient-il d'un certain mariage
Que vous avez fait faire ?

ARAMONT.

Oui, j'aime à m'en mêler.

CLORINE.

C'eſt le dernier ſur tout que je veux rappeller.
Oh ! ... la ſuite en eſt belle, & le chef-d'œuvre eſt rare.
Ces gens ſont en procès afin qu'on les ſépare ;
Et vous ſollicitez leur ſéparation.

ARAMONT.

Je ne diſpoſe pas de l'inclination.

CLORINE.

Bon ! & ces deux Rivaux, Monſieur, que vous en ſemble ?
Vous les aviez ſi bien raccommodez enſemble !
D'où vient ſont-ils partis auſſitôt de la main
Pour s'aller battre ?

ARAMONT.

Ils ont pris querelle en chemin.

CLORINE.

Vous ſouvient-il encore ? ...

ARAMONT *vivement.*

Ah ! tréve de mémoire.
Il n'eſt pas queſtion de faire mon hiſtoire.

C'eſt-à-dire qu'Hortence aura juſqu'à ce jour
Fait perdre à notre ami ſon tems & ſon amour?

CLORINE.

Et ne voulez-vous pas que je l'en dédommage?

ARAMONT.

Eh! ventrebleu, pourquoi ſe laiſſer rendre hommage,
Lorſque l'on ne veut pas ſe laiſſer enflammer?

CLORINE.

Hortence obéiſſoit en ſe laiſſant aimer.

ARAMONT.

La complaiſance eſt grande.

CLORINE.

Aſſez.

ARAMONT.

Se peut-il faire!...
Eh mais, combien de tems faut-il donc pour lui plaire,
Si depuis une année & plus qu'elle eſt ici,
L'amour de ſon amant n'a pas mieux réuſſi?
Hortence s'amuſoit du plaiſir d'être aimée.
L'hymen ſe devoit faire au retour de l'armée.

CLORINE.

Il eſt vrai.

ARAMONT.

Cette époque eſt bonne à remarquer.
A quoi penſoit Hortence? Elle alloit s'embarquer;
Et toutefois l'amour n'étoit pas du voyage.

CLORINE.

C'eſt bien aſſez qu'il vienne après le mariage;

L'amour qui le prévient n'eſt pas le plus certain.
Il vaut mieux ne donner ſon cœur qu'après ſa main;
Quand on eſt ſa maîtreſſe, alors c'eſt autre choſe.
Hortence étoit ſoumiſe à l'oncle de Monroſe;
Il lui ſervoit de pere; il en avoit les droits,
Que le ſien, en mourant, lui remit autrefois.
Ils avoient toujours eu cette alliance en vuë.
Hortence eût obéï: mais l'affaire eſt rompuë.
Auroit-elle bien fait d'aimer auparavant?

ARAMONT.

Allez, morbleu, partez; retournez au Convent:
Ainſi Monroſe eſt libre; & s'il eſt raiſonnable,
On pourra lui trouver un parti convenable.
Quelqu'autre aura des yeux, du bien, de la beauté;
Oui, l'on pourra tourner de tel autre côté,
Que.....

CLORINE.

Eh! qui menacez-vous? Je ſuis votre ſervante.

SCENE IV.

ARAMONT *ſeul.*

DU moins, cette ménace a fâché la Suivante:
Qu'elle aille à ſa Maîtreſſe apprendre ce diſcours.
Tant mieux. La jalouſie eſt d'un puiſſant ſecours;
Et jamais la fierté ne doit être épargnée.
Une femme piquée eſt à moitié gagnée.

SCENE V.

ARAMONT, DORNANE.

DORNANE.

SErviteur au Baron. J'aime à te rencontrer.
Qu'as-tu fait de Monroſe?

ARAMONT.

Il va bientôt rentrer.

DORNANE.

Tu ne le quittes plus! je te trouve adorable.
Ah! ſi l'évenement lui devient favorable,
Que d'amis fugitifs ſe verront confondus!

ARAMONT.

Ils ne ſont qu'égarez; ils ne ſont pas perdus.
Cette eſpéce d'amis n'eſt pas la moins commune.
Habiles à prévoir de loin une infortune,
Ils ne paroiſſent plus dans les tems orageux.
Le calme revient-il? On peut compter ſur eux.
Il raméne avec lui leur troupe mercenaire.
Dans le monde, en un mot, c'eſt l'uſage ordinaire
Qui fut, & qui ſera toujours comme aujourd'hui;
On n'aime à partager que le bonheur d'autrui.

DORNANE.

Monroſe n'aura point ce réproche à me faire:
Et que la Cour lui ſoit favorable, ou contraire,

Il n'en fera ni plus ni moins cher à mes yeux.

ARAMONT.

Sans doute. Le malheur eſt-il contagieux ?

DORNANE.

On ceſſe d'être ami ſi-tôt que l'on varie.
D'abord que l'amitié balance, elle eſt trahie :
La moindre alternative y porte un coup mortel ;
Et ce n'eſt plus qu'un nom qui n'a rien de réel.

ARAMONT.

Sçais-tu que tu dis vrai ?

DORNANE *avec fatuité.*

Voilà comme je penſe.
Mais ce n'eſt point aſſez ; j'agis en conſéquence.
Depuis qu'il eſt malade, on n'imagine pas
Ce que j'ai vû de gens, combien j'ai fait de pas.
J'ai mis en action toutes nos connoiſſances.
N'ai-je pas fait ma cour à toutes les Puiſſances ?

ARAMONT *à part.*

Car il faut bien les voir, quand on en a beſoin.
Quelle fatuité !

DORNANE.

J'aurois été plus loin
Si je l'avois trouvé poſſible & néceſſaire :
Mais Dieu ſçait de quel air j'ai mené cette affaire !

ARAMONT.

De quel air, s'il vous plaît ?

DORNANE.

Je crois qu'il eſt permis
De parler un peu haut quand c'eſt pour ſes amis.

ARAMONT *à part.*

Tout est perdu.

DORNANE.

J'agis avec cette assurance
Qui subjugue, ou détruit toute autre concurrence;
Quoiqu'il en soit, j'ai mis l'épouvante & l'effroi
Parmi les prétendans; ils sont en désarroi.
Je leur ai fait un tour qui nous sert à merveille.....
J'ai publié partout... en secret... à l'oreille...
Que Monrose avoit tout obtenu de la Cour:
Et c'est, grace à mes soins, la nouvelle du jour;
Par-là j'ai dérouté la brigue & la cabale.

ARAMONT.

Je crains que cela n'ait une suite fatale.

DORNANE.

Tu t'y connois!

ARAMONT.

Pour moi, je me borne à des soins
Qui sont à ma portée; & je risque un peu moins.
Sans moi, des créanciers bloqueroient cette porte;
J'ai du moins, pour un tems, écarté leur cohorte.

DORNANE.

Comment donc?

ARAMONT.

En disant partout avec éclat
Que la succession est en très-bon état.
Ainsi j'ai suspendu leurs cris & leurs poursuites.

DORNANE.

C'est une minutie.

ARAMONT.

On verra dans les suites;

Mais au surplus, Marquis, n'es-tu pas étonné
Que Monrose aujourd'hui se trouve abandonné
Par l'homme, sur lequel il comptoit davantage,
Ariste ?

DORNANE.

L'amitié n'est point un héritage.

SCENE VI.

ARISTE *sans être vû*, DORNANE, ARAMONT.

ARAMONT.

Quoi ? l'ami le plus cher que le défunt ait eu,
Laisse ainsi son neveu, tandis qu'il auroit pû
Agir, & lui prêter son heureuse assistance ?
Son appui nous seroit d'une grande importance ;
Car enfin son crédit est plus grand qu'on ne croit.

DORNANE.

Il le garde pour lui. Ce n'est qu'un homme adroit,
Un Courtisan masqué par la misantropie,
Recouvert du manteau de la Philosophie ;
Un Politique sombre, équivoque & caché,
Qui se donne à la Cour pour être détaché
Des postes, des emplois, des grandeurs, & des graces ;
Mais qui secrettement vise aux premieres places ;
Et dont l'ambition, quand il en sera tems,
Se manifestera peut-être à nos dépens.

ARAMONT.

Cet Ariſte pourtant.... il avoit paru prendre
Au deſtin de Monroſe un intérêt ſi tendre :
Je l'ai crû ſon ami.

DORNANE.

Lui ? Sur quel fondement ?
Quand on eſt tel, croi-moi, l'on s'annonce autrement.
En effet, l'amitié donne un air moins auſtére.
Un véritable ami n'a d'autre caractére
Que celui qui nous plaît. Il ſe régle ſur nous,
Il adopte nos mœurs ; il ſe fait à nos goûts ;
Il ſe métamorphoſe au gré de nos caprices ;
Il prend nos paſſions, nos vertus, & nos vices :
C'eſt un Caméléon qui reçoit tour-à-tour.....

ARISTE *s'avançant.*

Ce portrait-là, Monſieur, eſt celui de l'amour.

DORNANE *à part.*

C'eſt Ariſte ! Ah, morbleu !

ARISTE.

Mon abord vous étonne !

DORNANE.

Ah ! Monſieur, qui pouvoit vous croire là ?

ARISTE.

Perſonne.
Si j'ai bien entendu votre entretien.....

DORNANE *à part.*

Tant pis.

ARISTE.

Les amis de Monroſe étoient ſur le tapis.

Vous paroiſſez avoir épuiſé la matiére ;
Et Monroſe vous doit ſa confiance entiére.
Oui, par proviſion vous nous excluez tous.
Il ne doit plus compter ſur d'autres que ſur vous.
Vous ſuffirez à tout ; du moins, je le ſouhaite.
L'amitié qui ſe vante eſt ſouvent indiſcrette.
Cependant trouvez bon qu'au rang de ſes amis
Quelqu'autre puiſſe encore avec vous être mis.
L'amitié n'admet point de baſſes jalouſies.
C'eſt à l'amour qu'il faut laiſſer ces frénéſies.

SCENE VII.

MONROSE *tranſporté de joye.* ARISTE, ARAMONT, DORNANE.

MONROSE *à Aramont & Dornane.*

MEs amis, prenez part à la joie où je ſuis.
Mon bonheur eſt prochain; ſi j'en crois tous les bruits,
On dit qu'en ma faveur la Cour eſt réunie.
appercevant Ariſte.
Ah! Monſieur. C'eſt me faire une grace infinie.
Ces Meſſieurs ſont témoins ſi depuis mon retour
Ma ſanté m'a permis de vous faire ma cour.

ARISTE.

Votre ſanté va bien ; je vous en félicite.

DORNANE.

Et moi, de la nouvelle.....

ARAMONT *à part.*

En cas de réuſſite.

MONROSE.

Tout Paris là-dessus n'a qu'une seule voix.

DORNANE.

C'est qu'il te rend justice. On l'obtient quelquefois,
Quand on a le secret de se la faire rendre.
Une affaire dépend du tour qu'on lui fait prendre.
La fortune & l'amour se ressemblent tous deux :
C'est la même façon pour traiter avec eux.

MONROSE.

Je commence à le croire.

DORNANE.

Oses-tu te promettre
Un aussi bon effet?....

MONROSE.

De quoi?

DORNANE.

De cette lettre
Qu'il a fallu te faire écrire; & t'arracher?
Car avec toi, mon cher, à moins de se fâcher....

MONROSE.

Je trouvois que le style en étoit un peu ferme.

DORNANE.

Eh! tant mieux. Tu voulois mesurer chaque terme.

MONROSE.

Ou du moins adoucir.....

DORNANE.

Va, va, le style est bien.
La soupleſſe est pour nous un indigne moyen,

Preſque toujours nuiſible, & jamais légitime :
Qui s'abaiſſe ſoi-même eſt ſa propre victime.
On ne cherche que trop à nous humilier.
Nous devons éxiger, & non pas ſuplier.
à Ariſte.
N'eſt-il pas vrai, Monſieur ?

ARISTE.

Chacun a ſes uſages.

MONROSE.

J'ai vû tous nos amis.....

ARISTE *à part.*

Qui ne ſont pas plus ſages.

MONROSE.

Je ne pouvois ſuffire à leurs embraſſemens.

ARISTE.

Quoi ! vous avez reçu tous ces vains complimens ?

MONROSE.

Oui, je les ai reçus. Devois-je m'en défendre ?

ARISTE.

Vous n'empêcherez pas ces bruits de ſe répandre !

DORNANE.

Les empêcher ? Je dis que c'eſt un coup d'Etat.
On n'y ſçauroit donner trop de cours & d'éclat.
Sur la foi de ce bruit heureux & profitable,
Chacun trouve que rien n'étoit plus équitable.
Tout le monde applaudit. Je vous laiſſe à penſer
Si la Cour qui le voit, pourra ſe diſpenſer
D'un acte d'équité que l'on trouve à ſa place.
Il ne dépend plus d'elle. Il faut qu'elle le faſſe,

Et qu'enfin elle céde à la néceſſité.....

ARISTE.

Vous en parlez, Monſieur, avec capacité.

DORNANE.

En ſeriez-vous ſurpris ?

ARISTE.

Vous êtes politique.

DORNANE.

Et bien meilleur ami. C'eſt de quoi je me pique.

ARISTE *à part.*

Contre cet étourdi je ne ſçaurois tenir.

à Monroſe.

Dans un inſtant, Monſieur, pourrois-je revenir ?

MONROSE.

Commandez.

ARISTE.

J'aurois eu quelque choſe à vous dire.

Je veux prendre mon tems.

DORNANE.

Enfin il ſe retire.

SCENE VIII.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

MONROSE *toujours joyeux.*

JE puis donc m'applaudir avec vous ſans témoins,
Et vous féliciter du ſuccès de vos ſoins.

Il les embraſſe.

Permettez ce tranſport à ma reconnoiſſance :
D'autres effets ſeront peut-être en ma puiſſance.

Ma chute étoit horrible ; il faut en convenir.
Si je vous faiſois voir quel affreux avenir
Etoit devant mes yeux ! . . . . .

DORNANE.

Eloignons cette idée ;
Puiſqu'auſſi bien l'affaire eſt preſque décidée.
D'ailleurs, ton déſeſpoir m'étoit injurieux.
Suis-je donc un ami ſi frivole à tes yeux ?
Que le ſort te trahiſſe, ou ſoit qu'il te ſeconde,
Mets-toi bien dans l'eſprit que je n'ai rien au monde
Qui ne te ſoit acquis : je crois que là-deſſus
Tu veux bien m'épargner des ſermens ſuperflus.
Bien ſouvent ce ne ſont que des mots d'habitude
Qui joignent le parjure avec l'ingratitude.

MONROSE.

Va, j'en ſuis convaincu ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui ;
Mais je ne veux pas être à la charge d'autrui.
Vous dirai-je pourtant que la froideur d'Ariſte
Jette dans mon eſprit un doute qui m'attriſte ?

DORNANE.

C'eſt un homme fâché, qui voit avec dépit
Que nous n'ayons point eu recours à ſon crédit.
Eh ! combien n'eſt-il pas de ces gens tyranniques,
De ces jaloux amis qui veulent être uniques ;
Aſſez durs, pour trouver mauvais qu'un malheureux
Leur faſſe voir enfin qu'on peut ſe paſſer d'eux ?
Heureux, qui peut ainſi mortifier leur gloire,
Et venger l'amitié ! . . . . Mais ſi tu veux m'en croire,

Le tems eſt cher, il faut, & même dès ce jour,
Aller, tête levée, & paroître à la Cour.

MONROSE.

Oui, c'eſt bien mon deſſein, dès que je ſerai quitte
Du rendez-vous d'Ariſte.

DORNANE.

Expédie au plus vîte.
Sans adieu. Tout ira comme je le prévois.
Je vais nous faire écrire à dix ou douze endroits.

SCENE IX.

MONROSE, ARAMONT.

ARAMONT.

MOi, je vais faire un tour chez tous nos gens (d'affaires,
Pour raſſembler ici ceux qui ſont néceſſaires.

SCENE X.

MONROSE *ſeul.*

HOrtence, eſt-il poſſible? .... Ah, qu'il me ſeroit (doux
D'avoir à vous offrir un rang digne de vous!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, MONROSE.

MONROSE *à part.*

QUEL entretien fâcheux !... Il finira peut-être !

ARISTE.

Je puis donc vous parler ?

MONROSE.

Vous en êtes le Maître ;
Uſez de tous vos droits.

ARISTE.

Vous me le permettez ?

MONROSE.

Ma famille a toujours éprouvé vos bontez.

ARISTE.

Une étroite amitié m'uniſſoit avec elle.
Votre oncle n'eut jamais un ami plus fidelle ;
Et plus tendre que moi. Je vous trahirois tous ;
Si je diſſimulois davantage avec vous.

Vous vous perdez.

MONROSE.

Daignez me le faire connoître.

ARISTE.

Vous entrez dans le monde ; & vous allez paroître
Sur ce fameux théatre, où j'ignore comment
J'ai pû me ſoutenir juſques à ce moment.
Vous n'êtes pas encore inſtruit de ſes myſtéres.
Juſqu'ici vos emplois, vos devoirs militaires,
Vous en ont écarté. La Cour eſt en tout tems
Une terre inconnuë à tous ſes Habitans.
Après un long ſéjour, après un long uſage,
On s'y retrouve encore à ſon apprentiſſage ;
On y marche toujours ſur des piéges nouveaux ;
On y vit, entouré d'un peuple de rivaux,
Ou d'amis dangereux. Heureux qui les devine !
On n'y peut s'élever que ſur quelque ruine ;
On n'y peut profiter que des fautes d'autrui.
Tel, au gré de ſes vœux, s'y maintient aujourd'hui,
Qui demain ne pourra faire tête à l'orage :
Et l'on finit ſouvent par y faire naufrage.
Mais d'après ce portrait qu'on ne peut qu'ébaucher,
N'avez-vous en ſecret rien à vous reprocher ?

MONROSE.

Je ne crois pas avoir de reproche à me faire :
Et du moins le ſuccès vous prouve le contraire.

ARISTE.

Le ſuccès ! Puiſſiez-vous n'être point dans l'erreur !
Je voudrois avoir pris une fauſſe terreur :
Mais je tremble pour vous.

MONROSE.

Je vous ſuis redevable ;

ARISTE.

Votre ſécurité me ſemble inconcevable.

MONROSE.

J'apprends de toutes parts le bonheur que j'attends ;
N'ai-je pas à la Cour des droits aſſez conſtans ?
Et d'ailleurs, un refus eſt-il en ſa puiſſance ?
Je dois tout eſpérer de ſa reconnoiſſance.

ARISTE.

Dites de ſes bontez.

MONROSE.

Je réclame mon bien.

ARISTE.

Vous méritez beaucoup ; mais on ne vous doit rien.

MONROSE.

Du moins on doit à ceux dont le Ciel m'a fait naître,

ARISTE.

Vous vous faites un droit qui pourroit ne pas être.
Vos ayeux ont chacun obtenu dans leur tems,
Le prix que méritoient leurs ſervices conſtans.
Ce ſont leurs actions, plutôt que leurs Ancêtres,
Qui les ont fait combler des faveurs de leurs Maîtres.

Et monter aux honneurs que vous sollicitez.
Les bienfaits sont à ceux qui les ont méritez.
Les graces ne sont point des biens héréditaires :
Nous n'en sommes jamais que les dépositaires :
Mais par la même voye on peut les obtenir.
Vos peres ont laissé leur nom à soutenir,
Leur vertu, leur exemple, & leur carriere à suivre;
Voilà ce qu'après eux il faut faire revivre,
Et dont vous vous devez mettre en possession.
Tout le reste n'est point de leur succession.

MONROSE.

Ma poursuite, Monsieur, n'est donc pas raisonnable?

ARISTE.

La façon pouvoit être un peu plus convenable.
Lorsque j'ose avancer qu'il ne vous est rien dû,
Je ne dis pas, Monsieur, qu'il vous soit défendu
D'employer les moyens qui sont à votre usage,
Pour sauver le débris d'un aussi grand naufrage.
Vous y devez songer; & je dois vous aider.

MONROSE.

Je ne vois pas en quoi j'ai pû me dégrader.
Ce seroit trop payer la plus haute fortune.
Non, non, Monsieur, perdez cette crainte importune;
Je ne sçais point joüer un rôle humiliant:
Et l'on peut demander, sans être Supliant.
J'ai fait solliciter, avec cette décence,
Et cette liberté, digne de ma naissance;

J'en aurois épargné la peine à mes amis ;
Mais enfin ma santé ne me l'a pas permis.
S'ils ont agi pour moi, c'est sans me compromettre ;
J'ai même écrit en Cour.....

ARISTE *remettant une lettre à Monrose.*

La voici cette lettre.
Quelqu'un veilloit pour vous. Son bonheur a permis
Qu'il ait sçû le danger où vous vous étiez mis.
Quoi ? Vous osez, Monsieur, dans l'état où vous êtes,
Poursuivre des bienfaits comme on poursuit des det-
(tes ?
L'orgueil & la fierté sollicitent pour vous ?
Si vous aviez des droits, vous les détruiriez tous.
C'est indirectement s'attaquer à son Maître,
C'est l'offenser lui-même, & c'est le méconnoître,
Quand on manque aux égards que l'on doit à son
(choix.

MONROSE.

Vous m'effrayez, Monsieur.

ARISTE.

Je fais ce que je dois ;
Je ne sçais point flatter quand le mal est extrême.
Mais vous n'étiez pas fait pour vous perdre vous-
(même ;
Eh ! laissez-vous aller à votre naturel,
Au caractére heureux qui vous est personnel.
Vous êtes né prudent, humain, doux, & fléxible ;
Ce sont-là les moyens qui rendent tout possible.
Il faut gagner les cœurs ; la fortune les suit.
Lorsque vous le pouvez, quelle erreur vous séduit ?

On ne peut s'obſerver avec trop de ſcrupule.
Un langage ſuperbe eſt toujours ridicule :
Plus on eſt élevé, plus il eſt meſſéant.
C'eſt ainſi que le Peuple, au fond de ſon néant,
Toujours ſéditieux, quelque bien qu'on lui faſſe,
Parle indiſcrettement de ceux qui ſont en place :
Vous en ſeriez traité de même, à votre tour,
Si vous étiez chargé de le régir un jour.

MONROSE.

Vous m'en dites aſſez ; épargnez-moi le reſte.
Vous venez de détruire un charme trop funeſte.

ARISTE.

Que la déciſion n'eſt-elle en mon pouvoir ?
Mais c'eſt un dénoüement que l'on ne peut prévoir.
Peut-être eſt-il prochain : & votre deſtinée
Peut, d'un moment à l'autre, être déterminée.
Attendez votre ſort ; & ne recevez plus
Ces complimens ſuſpects autant que ſuperflus.
Peut-être des amis un peu trop pleins de zéle,
Ou des Rivaux, ont fait courir cette nouvelle.
Un bruit trop favorable eſt ſouvent dangereux.
Voyez des gens qui ſoient un peu mieux inſtruits (qu'eux ;
Et du reſte daignez agréer mes ſervices.

MONROSE.

C'eſt à moi d'implorer toujours vos bons offices.
Souffrez que pour jamais je commence aujourd'hui
A vous être attaché comme à mon ſeul appui.

ARISTE.

Vous n'avez pas beſoin de faire aucune inſtance.
Allez : & moi, je vais prendre congé d'Hortence.

SCENE II.

ARISTE *ſeul.*

CHerchons en même-tems à ſervir ſon amour.
Sçachons ſi ſa Maîtreſſe a pour lui du retour.
En cas qu'il ſoit aimé, je pourrois par la ſuite...;
Mais la voici qui vient recevoir ma viſite.

SCENE III.

ARISTE, HORTENCE.

ARISTE.

AH ! Madame, excuſez.... en ce même moment
J'allois vous prévenir dans votre appartement.

HORTENCE.

Monſieur, j'ai ſçû l'honneur que vous vouliez me faire;

ARISTE.

C'en eſt donc fait, Madame ! un départ néceſſaire
Eloigne de la Cour ſon plus bel ornement ?
Il eſt bien douloureux de vous perdre, au moment
Où tout ſembloit devoir fixer ici vos charmes.
Que vous allez coûter de ſoupirs & de larmes !

HORTENCE.

Je ſçais apprétier des diſcours ſi flatteurs.

ARISTE.

Ce ſont les ſentimens qui ſont dans tous les cœurs.
Madame, il en eſt un, ſans vous parler du reſte,
Pour qui ce contre-tems doit être bien funeſte.
Il ſembloit être fait pour vous appartenir.
Pourrez-vous conſerver un tendre ſouvenir?
Vous garantirez-vous des effets de l'abſence?

HORTENCE.

Elle n'en aura point ſur ma reconnoiſſance.

ARISTE.

Que deviendront ces nœuds que l'amour avoit faits?
Votre cœur, votre main, ſont les plus grands bienfaits.
Que puiſſent procurer l'Amour & la Fortune.
L'eſpoir va ranimer une foule importune.
On cherchera ſans doute à forcer votre choix.
Vous reſſouviendrez-vous qu'un autre avoit des droits?.....

HORTENCE.

Celui dont vous parlez mérite mon eſtime.

ARISTE.

Un ſentiment plus doux eſt-il moins légitime?

HORTENCE.

Monſieur, vous m'étonnez?

ARISTE.

Par des nœuds pleins d'appas
Vous alliez être unis.

HORTENCE.

Nous ne le ſommes pas.

ARISTE.

Quoi donc? Que voulez-vous par-là me faire entendre?

HORTENCE.

Que pour m'abandonner au penchant le plus tendre,
Il faudroit que l'hymen m'en eût fait un devoir.

ARISTE.

Quand l'amour vous auroit soumise à son pouvoir
Sur la foi d'un hymen prochain & convenable....

HORTENCE.

A vos yeux comme aux miens j'eusse été condamnable,
Nous avons des devoirs qui ne sont que pour nous.
Vous pouvez être amans avant que d'être époux,
Et vous livrer sans crainte à votre ardeur extrême:
Mais que pour notre sexe il n'en est pas de même!
Quand nous prenons trop-tôt un légitime amour,
Il peut nous coûter cher. Par un affreux retour
Il arrive souvent qu'on nous en fait un crime,
Qu'un trop injuste époux nous ôte son estime;
Et qu'il se croit alors en droit de nous taxer
D'avoir un cœur, helas! trop facile à blesser.

ARISTE.

Vous ne m'honorez point de votre confiance,
Madame, je le vois: j'ai quelque expérience.
Pourquoi me craignez-vous? Ne dissimulez plus.

HORTENCE.

Ah! de grace, cessez d'insister là-dessus.

ARISTE.

Un intérêt plus tendre, & plus fort qu'on ne penſe,
M'oblige à redoubler une ſi vive inſtance.
J'eſpére par la ſuite obtenir mon pardon.
A quelque choſe enfin l'on peut vous être bon,
Et même auprès de ceux dont vous allez dépendre.
De mon foible crédit je puis aſſez prétendre . . . .

HORTENCE.

Un homme tel que vous . . . . .

ARISTE.

Ah ! vous y comptez peu.
Si vous ne daignez pas m'accorder votre aveu,
Donnez-moi les moyens d'agir en aſſurance ;
Dites-moi votre goût, ou votre répugnance ;
Par pitié pour vous-même, ordonnez ; & comptez. . . .

HORTENCE.

Je reſſens vivement de ſi grandes bontez :
Mais je ne dois penſer ; ni vous dire autre choſe.
Pour changer d'entretien. . . . Que dit-on de Monroſe ?

ARISTE.

Que l'eſpoir d'être à vous faiſoit tout ſon bonheur.

HORTENCE.

Parlons de ſa fortune, & non pas de ſon cœur.

ARISTE.

Il eſt vrai que depuis qu'il eſt ſous votre empire,
Son cœur vous eſt aſſez connu pour n'en rien dire.

HORTENCE.

Dites-moi ſeulement ce qu'il va devenir.

ARISTE.

Je vous l'ai demandé, ſans pouvoir l'obtenir.

HORTENCE.

Eſt-ce-là m'éclaircir?... Lui rendra-t-on juſtice?

ARISTE.

Il l'attendoit de vous, Madame.

HORTENCE.

Ah, quel ſupplice!
Vous me perſécutez.

ARISTE.

J'en ai bien du regret.

HORTENCE *plus vivement.*

Eh bien, Monſieur, gardez auſſi votre ſecret.

ARISTE.

à part.

Ah! je ne m'étois pas trompé dans mon attente!

à Hortence.

Il faut vous deviner; & vous ſerez contente.
Je ne vous preſſe plus. Puiſſe un retour heureux
Satisfaire au plutôt mes deſirs & vos vœux!

SCENE IV.

HORTENCE, CLORINE.

HORTENCE.

Ses deſirs, & mes vœux!

elle rêve.

CLORINE *au fond du Théatre.*

Le portrait eſt en vûë.
Monroſe va rentrer; attendons en l'iſſuë.

HORTENCE *à Clorine.*

Je ne puis revenir de mon émotion.
Je viens de soutenir la persécution,
L'attaque la plus vive, & la plus continuë.....
Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? Que suis-je devenuë?
Conçois-tu les efforts, peut-être superflus,
Que j'ai faits?

CLORINE.

Contre qui? Je ne sçai rien de plus.

HORTENCE.

Pour pénétrer au fond de mon cœur trop sensible,
Ariste.....

CLORINE.

Eh bien, Ariste?

HORTENCE.

Il a fait son possible.

CLORINE.

C'est-à-dire qu'enfin cet homme a deviné.

HORTENCE.

J'en serois accablée.

CLORINE.

Il s'est imaginé
Ce que depuis long-tems j'imagine moi-même.

HORTENCE.

Conçois-tu ses desseins? D'où vient ce soin extrême,
Dis?

CLORINE.

C'est pour contenter certains vouloirs malins,
Où naturellement les hommes sont enclins.

Ils ont tous la fureur de ſçavoir nos foibleſſes.

HORTENCE.

Je me flatte d'avoir éludé ſes fineſſes.

CLORINE.

Et que ſçait-on ? Peut-être il vous trouve à ſon goût.

HORTENCE.

Lui ?

CLORINE.

Mon Dieu ! Pourquoi non ? Il faut s'attendre à (tout,
Quand on a comme vous tant d'attraits en partage.

HORTENCE.

Va, tu n'y ſonges pas : c'eſt un homme trop ſage.

CLORINE.

Ne ſont-ce que des foux qui peuvent nous aimer ?
Mais à propos d'amant, vous m'allez bien blâmer.

HORTENCE.

De quoi donc ?

CLORINE.

Que je cherche au fond de ma mémoire !
C'eſt à l'occaſion... tenez... voilà l'hiſtoire.
Il faut vous l'avoüer ; c'eſt pour votre portrait...
Que diantre ! Il ne peut pas ſe perdre tout-à-fait.

HORTENCE.

Tu l'auras égaré. C'eſt une bagatelle.

CLORINE.

Je vais plus loin. Par tout ce que je me rappelle,

Je ne ſçais.... J'entrevois du myſtére en ceci.

HORTENCE.

Comment ?

CLORINE *montrant l'appartement de Monroſe.*

Je gagerois qu'il n'eſt pas loin d'ici.

HORTENCE.

Ni moi, ni mon portrait, n'intéreſſent perſonne.
On le rapportera.

CLORINE.

Celui que je ſoupçonne....

Si Monroſe l'avoit !..... Eh bien, vous m'entendez ?

HORTENCE.

Que veux-tu qu'il en faſſe ?

CLORINE.

Ah ! vous me demandez
Ce qu'on fait du portrait d'une femme qu'on aime ?

HORTENCE.

Qui, lui, m'aimer encore? Ah, quelle erreur extrême!
Hélas ! Son infortune, ou quelqu'autre ſujet,
M'ont ôté ſon amour : je n'en ſuis plus l'objet.
Tu vois depuis un tems comme il fuit ma préſence.
Lui-même il a déja commencé notre abſence.
Nous ſommes en éxil dans la même maiſon.

CLORINE.

Si vous ne l'aimiez pas, il peut avoir raiſon.

HORTENCE.

Si je ne l'aime pas..... Etois-je la maîtreſſe ?
Ne m'a t-on pas livrée à toute ma foibleſſe,

Aux charmes d'un eſpoir que le ſort a trahi ?
Apprends-moi donc comment j'aurois déſobéi.
Qu'on s'en prenne au devoir : c'eſt lui qui m'a ſéduite.

CLORINE.

Madame, j'en reviens au ſoupçon qui m'agite.
Monroſe, ſi j'en crois ce que j'ai dans l'eſprit,
Aura votre portrait, comme je vous l'ai dit.
La reſtitution peut en être incertaine.
Madame, il vous convient de vous en mettre en peine.
Enfin à tout hazard, & ſans plus marchander,
Je vous conſeillerois de le lui demander.

HORTENCE.

Qui ! moi, lorſqu'il me fuit, je chercherois ſa vûë !

CLORINE.

Vous avez tous les deux beſoin d'une entrevûë.

HORTENCE.

Ce ſeroit trop riſquer mon malheureux ſecret.
Mon amour vient de prendre un eſſor indiſcret ;
C'eſt le dernier.

CLORINE.

Mais ſi d'un air ſoumis & tendre
Il vous le rapportoit, ſans vouloir vous le rendre !
Pourriez-vous le forcer ? . . . . .

HORTENCE.

Puis-je faire autrement ?
Clorine, il faudroit bien . . . . .

CLORINE.

Qu'il vienne ſeulement !

SCENE V.

ARAMONT, HORTENCE, CLORINE,

ARAMONT.

AH! Madame, c'eſt vous ! J'en ſuis comblé de (joye.
C'eſt à propos qu'ici la fortune m'envoye
Pour vous marquer mon zéle & ma diſcrétion.

HORTENCE.

Je n'ai jamais douté de votre attention.

ARAMONT.

Je viens de ramaſſer ce portrait ici proche :
Sans doute qu'il étoit tombé de votre poche :
Quelqu'autre moins fidelle auroit pû s'en ſaiſir.

CLORINE.

à part.
Eh bien, quel enragé !

ARAMONT.

Je me fais un plaiſir .....

HORTENCE.

Clorine étoit en peine .....

CLORINE.

Et la voilà finie.

à part.
Fuſſiez-vous dans le fond de votre Baronnie !

HORTENCE *en lui faiſant la révérence.*
Monſieur, je ſuis ſenſible à votre procédé.

à Clorine.
Reprenez ce portrait.

SCENE VI.

ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *à part.*

CEt homme eſt poſſédé.

ARAMONT *à part, & le portrait à la main.*

Oüais ! mon petit ſervice eſt pris en déplaiſance !

CLORINE.

En vous remerciant de votre diligence.

ARAMONT.

Falloit-il le garder afin qu'on le cherchât,
Et ne pas vous le rendre avant qu'on l'affichât ?

CLORINE.

J'aurois pû le trouver tout auſſi bien qu'un autre.

ARAMONT.

En cela mon bonheur a prévenu le vôtre.

CLORINE.

Il vaudroit tout autant qu'il eût été perdu.

ARAMONT.

Ma foi, vous avez fait ce que vous avez pû.

CLORINE.

Donnez, Monſieur, donnez, puiſqu'il faut le reprendre !
Mais ce n'étoit pas vous qui deviez nous le rendre.

SCENE VII.

ARAMONT *ſeul.*

JE ſerois bien ſurpris ſi je n'étois qu'un ſot.
Oui, vraiment, à la fin j'entends à demi mot.
Il s'enſuit qu'il falloit d'abord entr'autre choſe
Remettre ce portrait dans les mains de Monroſe :
Et je conclus de-là qu'Hortence a le cœur pris.
Travaillons là-deſſus ; il n'importe à quel prix.

SCENE VIII.

ARAMONT, DORNANE.

DORNANE.

PArbleu, tu nous as fait une belle bévuë !

ARAMONT.

Laquelle ?

DORNANE.

A ton avis ?

ARAMONT *à part.*

L'auroit-il déja ſçuë ?

DORNANE.

Tu prônes l'héritage....

ARAMONT.

Oui : c'eſt un tour d'ami.

DORNANE.

Et que le défunt laiſſe un argent infini.

ARAMONT.

Sans doute : je l'ai dit en faveur de Monroſe.
Peut-on ſe maintenir à moins qu'on n'en impoſe ?
Par-là, ſes créanciers, prêts à fondre ſur lui,
Se ſont tranquilliſez.

DORNANE.

Tu vas voir aujourd'hui
Que ta fineſſe aura des ſuites bien contraires.
Tous ces coquins mettront le feu dans les affaires.
Ils ſçavent qu'on les joüe : ils vont ſaiſir partout.
J'ignore ſi Monroſe en pourra voir le bout ;
Pourvû que ſon honneur n'en ſoit pas la victime.

ARAMONT.

Quelle chimére !

DORNANE.

Point : ma crainte eſt légitime.
Pour être ſerviable, il faut être prudent.
On eſt bien dangereux, quand on eſt trop ardent.
J'aimerois cent fois mieux une amitié ſtérile,
Que celle qui me nuit, en voulant m'être utile.

ARAMONT.

J'ignorois que mon zéle eût ſi mal réuſſi.
Mais de plus d'un endroit il me revient auſſi
Que le vôtre n'a pas tout le ſuccès poſſible :
A Monroſe, au contraire, on dit qu'il eſt nuiſible.

DORNANE.

On dit, fut de tout tems la gazette des ſots.

ARAMONT.

C'eſt le Public.

DORNANE.

Ah! ah! quels ſont donc ces propos?

ARAMONT.

Que Monroſe ſe perd, & que c'eſt par la faute
De ceux qui lui ſont prendre une allure trop haute;
La Cour trouve mauvais qu'il ait entretenu
La croyance où l'on eſt qu'il a tout obtenu.

DORNANE.

La Cour trouve mauvais!

ARAMONT.

Voilà ce qui ſe paſſe;
On conſeille un ami, ſans ſe mettre à ſa place.
Ce qui fait qu'on le perd, c'eſt qu'ordinairement
La vanité, l'humeur, & le tempérament
Suggérent la plûpart des avis qu'on lui donne.
Il vaudroit cent fois mieux ne conſeiller perſonne;

DORNANE.

Nous verrons qui des deux aura le plus de tort.
Monroſe qui ſurvient va nous mettre d'accord.

SCENE IX.

ARAMONT, DORNANE, MONROSE.

DORNANE.

LE Baron me conoit de plaiſantes nouvelles.

ARAMONT.

Le Marquis m'en diſoit qui ſont aſſez cruelles.

MONROSE *avec un air ſombre & chagrin.*

Je faiſois un beau ſonge ; il faut ſe réveiller.
De quels biens à la fois je me vois dépoüiller !
La mort m'enleve un oncle, illuſtre, & ſécourable ;
Je perds l'eſpoir prochain d'un hymen favorable ;
Par un inévitable & triſte enchaînement
Je manque tout, la Charge, & le Gouvernement.
Il ne reſtera rien de tant de récompenſes,
De ſes travaux, des miens, de toutes mes dépenſes.
Mon bien ne ſuffira qu'à peine à m'acquitter.
Que vais-je devenir ? Il faudra tout quitter.

DORNANE.

Entendons-nous un peu. Quelle eſt cette avanture ;
Ou plutôt cette énigme ?

MONROSE.

Elle n'eſt point obſcure ;
Tout eſt perdu.

DORNANE.

Quel conte !

MONROSE.

Oui ; c'eſt la verité.
On vient de me tirer de ma ſécurité.

DORNANE.

Comment ? La Cour auroit ! . . .

MONROSE.

Il lui plaît de répandre
Ses graces ſur quelqu'un qui peut mieux y prétendre.
Elle accorde au plus digne . . . . .

DORNANE.

Eh ! dis au plus heureux.
Le nomme-t-on ?

MONROSE.

Non : mais le fait n'eſt plus douteux ;
C'eſt un autre que moi.

DORNANE.

N'ès-tu point trop crédule ?

MONROSE.

Mon malheur eſt certain.

DORNANE.

Mais il eſt ridicule.

MONROSE.

Ceux que je viens de voir ne m'ont que trop inſtruit ;
Un autre eſt déſigné. Ce n'eſt point un faux bruit.
Ma plus grande infortune en cette conjoncture
Vient d'avoir devancé ma fortune future.
Comptant ſur l'avenir que j'ai trop eſpéré,
J'en avois pris l'état : je me ſuis obéré.

DORNANE.

Parbleu, qui ne l'eſt pas! Surtout parmi nous autres!
Meſſieurs tes créanciers feront comme les nôtres.
Ils prendront patience. Ils ſont faits pour cela.
Ne va pas, en payant, nous gâter ces gens-là.

ARAMONT.

D'autant plus qu'ils ont fait avec vous leurs affaires.

DORNANE.

Ils t'auront rançonné : ce ſont tous des Corſaires.

MONROSE.

Quand tout cela ſeroit, j'en ai ſubi la loi.
L'on ne me verra point réclamer contre moi.

DORNANE.

Ah! ſi tu veux payer, il faut te laiſſer faire.
Mais cela ne conduit à rien ; tout au-contraire.
Ou tu veux t'acquiter par un nouvel emprunt,
Ou tu comptes beaucoup ſur les biens du défunt?

MONROSE.

Point du tout, je vous jure : & j'ai tout lieu de croire
Que mon oncle, après lui, ne laiſſe que ſa gloire.
Il ne fut jamais riche : & tout ce que l'on dit
Ne fera qu'un faux bruit, qu'on répand à crédit.
Je crois que je pourrai conſerver ce Domaine,
Que vous me connoiſſez au fond de la Touraine ;
C'eſt-là que pour jamais je m'enſevelirai.

DORNANE.

J'empêcherai ta fuite.

ARAMONT.

Et moi, je vous ſuivrai.

MONROSE.

Le dessein en est pris, & j'y resterai ferme;
Il faut s'éxécuter.

DORNANE.

Je n'entends point ce terme.

MONROSE.

Je veux me libérer.

DORNANE.

Te libérer? Comment?

MONROSE.

Pour payer, je vendrai jusqu'à mon Régiment.

DORNANE.

C'est te couper la gorge.

MONROSE.

Il le faut bien. Que faire?

DORNANE.

Que deviendras-tu?

MONROSE.

Rien. Suis-je si nécessaire?
Faut il, pour soutenir toujours le même état,
A mille malheureux emprunter mon éclat?
A l'abri d'une fausse & coupable importance,
Les forcer de m'aider de leur propre substance,
Et braver à la fois mes remords & leurs cris?
J'aime mieux n'être plus, que de vivre à ce prix.

DORNANE.

C'est une extrêmité fâcheuse, abominable.
Que diable! au bout du compte elle n'est pas tenable.

Je

Je voudrois bien t'aider, mais je ne ſçais par où.
Mon fripon d'Intendant dit qu'il n'a pas un ſou.
Mais qu'il en ait, ou non, il faut bien qu'il m'en donne;
J'ai promis une fête à certaine perſonne,
Que j'avois ménagée expreſſément pour toi.
De plus, je te dirai .... Tu le ſçais comme moi;
Il ſemble qu'on avoit un préſage infaillible,
Qu'aux beſoins d'un ami je ſerois trop ſenſible.
On m'a lié les mains: ſans quoi .... Mais après tout;
Ne précipitons rien. Il faut voir juſqu'au bout.
La révolution me paroît un peu prompte.
Je le ſçaurois. Je vais m'en faire rendre compte.
C'eſt encore un faux bruit que l'on aura ſemé.
Ne conclus rien avant que j'en ſois informé.

Il va pour ſortir.

MONROSE *à Aramont.*

Tu parois pénétré de mon malheur extrême;

ARAMONT.

Je ne le ſoutiens pas auſſi-bien que vous-même;

MONROSE.

Il faut s'en conſoler.

ARAMONT.

Que nous veut le Marquis?

DORNANE *revenant myſterieuſement.*

Je reviens. Quand j'y penſe..... Il faut tout mettre au pis.
Nous vivons dans un ſiécle où rien n'eſt impoſſible;
Où, bien-loin de ſervir, le mérite eſt nuiſible.

Il pourroit arriver que, ſans ſçavoir pourquoi,
La Fortune auroit pris un travers avec toi.
Tu perdrois à beau jeu. Mais en cas de diſgrace,
J'entre dans tes raiſons; je me mets à ta place.
Je ſens que le dépit juſtement irrité,
Ton honneur, en un mot, & la néceſſité,
Malgré tous tes amis, pourroient bien te réduire
A prendre le parti dont tu viens de m'inſtruire:
En ce cas, je propoſe un accommodement,
Qui nous arrangeroit tous deux également.

MONROSE.

Parle.

DORNANE.

Ton Régiment eſt à ma bienſéance.
Pourrois-je de ta part avoir la préférence?

MONROSE.

De tout mon cœur.

ARAMONT.

Oui: mais vous n'avez point d'argent.

DORNANE.

Pardieu, j'en trouverai.

ARAMONT.

Cet homme eſt obligeant.

DORNANE.

Pour un ſi bon uſage, on n'eſt point ſans reſſources.
Mes amis m'aideront....

ARAMONT.

Ouidà.

DORNANE.

Si dans leurs bourſes.

Je ne trouve pas tout, je ferai mon billet
Du ſurplus.

ARAMONT.

Un billet ! je ſuis votre valet.

MONROSE.

On peut s'ajuſter.

ARAMONT.

Mal.

MONROSE.

Je t'en laiſſe l'arbitre;

DORNANE.

Je te ſuis obligé.

ARAMONT.

Ce ſeroit à bon titre.

DORNANE.

Puiſque nous convenons, mon cher, en attendant,
Garde-moi le ſecret, de crainte d'accident.

SCENE X.

ARAMONT, MONROSE,

ARAMONT.

LA propoſition me paroît ſurprenante,
Et pour trancher le mot elle eſt impertinente:
Quoi ! de votre dépoüille il veut s'accommoder ?
Après vous avoir dit qu'il ne peut vous aider.

MONROSE.

Je ne vois pas d'où vient cette ſurpriſe extrême,
Dornane ne peut rien pour moi ni pour lui même;
Mais quand il s'agira de faire ſon chemin,
Sa famille pour lors y donnera la main.

ARAMONT.

Ce marché ridicule aura donc lieu ?

MONROSE.

Sans doute.

Puiſqu'il faut que je vende. Heureux dans ma déroute
De pouvoir obliger quelqu'un de mes amis !
C'eſt le dernier plaiſir qui me ſera permis.

ARAMONT.

On pourroit s'en paſſer.

MONROSE.

Souffre que je te quitte.
Je voudrois voir Ariſte ; & j'y cours au plus vîte.

SCENE XI.

ARAMONT *ſeul.*

NOus n'avons plus qu'Hortence en cette extrémité.
Allons hâter le coup que j'ai prémédité ;
Portons au cœur d'Hortence une atteinte fatale ;
Faiſons-lui redouter une heureuſe rivale ;
Et puiſqu'il faut, contre elle, employer ce détour,
Armons la jalouſie en faveur de l'amour.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, UN VALET.

ARISTE *au Valet.*

J'ATTENDRAI ſon retour. Surtout, qu'on l'aver-
(tiſſe,
Sitôt qu'il rentrera.

SCENE II.

ARISTE *ſeul.*

FAut-il que je ne puiſſe
Lui dire mon ſecret ? Monroſe eſt étonnant
De ne pas voir quel eſt le péril imminent,
Où ſon humeur facile expoſe ſa fortune.
La remontrance ici deviendroit importune ;
Et loin de s'éclairer par mes avis ſecrets,
Il iroit les traduire à ces gens indiſcrets,

A qui ſa confiance eſt un peu trop livrée.
Oh! jeuneſſe, toujours d'elle-même enyvrée!
Monroſe eſt dans ce tems difficile à paſſer.
Il faut y ſupléer, & ne nous point laſſer:
Du moins j'ai réparé les fautes qu'ils ont faites.
Quoiqu'il puiſſe arriver, j'ai mis ordre à ſes dettes;
Il ne ſe perdra point.

SCENE III.

ARISTE, MONROSE.

ARISTE.

Nous nous cherchons tous deux.

MONROSE.

Oui, je ſors de chez vous.

ARISTE.

Quel eſt ce bruit fâcheux?
Ce qu'on dit, eſt-il vrai? Vous quittez le ſervice?

MONROSE.

Je ferai malgré moi ce cruel ſacrifice.

ARISTE.

On vous prendroit au mot.

MONROSE.

Je vends mon Régiment:
Afin de m'acquitter. Puis-je faire autrement?

ARISTE.

Peut-être, rien ne preſſe encore ; il faut attendre....

MONROSE.

Attendre!... Quoi, Monſieur ? Qu'ai-je encore à prétendre ?
C'eſt d'un autre que moi dont la Cour a fait choix.

ARISTE.

Sçavez-vous ſi cet autre accepte ?

MONROSE.

Ah ! je le crois.

ARISTE.

Ou vous le ſuppoſez. Eſt-ce une conſéquence ?
On revient quelquefois de plus loin qu'on ne penſe.
Empêchez cependant qu'on n'aille débiter
A la Cour, & partout, que vous voulez quitter.
Un bruit ſi ridicule a l'air d'une menace,
Ou du moins d'un dépit qui n'eſt pas à ſa place.

MONROSE.

Ce ſont mes ennemis....

ARISTE.

Non ; ce ne ſont point eux,
Il eſt bien d'autres gens qui ſont plus dangereux.
Ne croyez pas, Monſieur, que je taxe perſonne
Dans ces réfléxions que je vous abandonne.
Quand j'y penſe, entre nous, je vois préſentement
Que l'amitié ſe donne & ſe prend aiſément ;
Elle eſt, comme l'amour, hazardeuſe & légere ;
Une conformité frivole & paſſagere

D'âge, d'état, d'humeur, & ſur tout de plaiſir,
Sans nul autre examen, ſuffit pour nous ſaiſir.
Nous nous aſſocions, comme on fait en voyage,
Sans ſçavoir avec qui le hazard nous engage;
Et l'on devient ami comme on devient amant:
Pour faire une maîtreſſe, il ne faut qu'un moment;
Mais l'amitié, du moins comme je l'enviſage,
De part & d'autre éxige un long apprentiſſage;
Et vous devez ſçavoir à vos propres dépens,
Qu'un ami véritable eſt l'ouvrage du tems.

MONROSE.

On peut me reprocher quelques momens d'yvreſſe;
Trop de facilité, des erreurs de jeuneſſe;
Ma confiance a pû s'égarer quelquefois
Dans la proſpérité peut-on faire un bon choix?
Et comment démêler l'amitié véritable
D'avec la flatterie alors inévitable?
La Fortune nous met un bandeau ſur les yeux.
Depuis qu'elle a changé la face de ces lieux,
Pouvois-je mieux choiſir dans cette circonſtance,
Que ceux qui ſont venus m'offrir leur aſſiſtance?
Je n'ai retrouvé qu'eux dans mon adverſité.
L'aſcendant, l'habitude, & la néceſſité,
M'ont forcé d'accepter leurs ſecours ſalutaires;
Ils ſe ſont partagé le poids de mes affaires;
Ils s'en ſont emparez. S'ils ne ſont pas heureux,
Que voulez-vous? Du moins, je ne crains avec eux

Aucune ingratitude, aucune fourberie.

ARISTE.

Mais ne craignez-vous rien de leur étourderie ? ...
Pardonnez ; je m'échappe ici mal-à-propos :
C'eſt, je crois, vous en dire aſſez en peu de mots.
Du reſte eſt-il permis de vous parler d'Hortence ?

MONROSE.

Hélas !

ARISTE.

Qu'eſt ce ? On ſoupçonne un peu votre conſtance.
Vous ne la voyez plus. D'où vient ce changement ?
Parlez ; auriez-vous pris quelqu'autre engagement ?

MONROSE.

Quand la fortune change, & devient ſi cruelle,
Le cœur d'un malheureux devroit changer comme elle.
Ma conſtance eſt du moins un ſecret ignoré.
Je dévore mes feux, & j'en ſuis dévoré.

ARISTE.

Qui peut vous impoſer ce pénible ſilence ?

MONROSE.

La probité l'éxige, & l'intérêt d'Hortence :
Tous deux font qu'à ſes yeux j'ai ceſſé de m'offrir ;
J'ai craint de l'offenſer, j'ai craint de l'attendrir.
Son repos m'eſt trop cher, pour oſer le détruire ;
Et je l'eſtime trop, pour vouloir la ſéduire.
La diſtance à preſent eſt trop grande entre nous ;
Il faut que ſon amant puiſſe être ſon époux.

Ainſi je dois ceſſer une vaine pourſuite.
Je n'ai plus que les pleurs, le ſilence, & la fuite.

ARISTE.

C'eſt aſſez. On me mande; & je vais à la Cour.
Peut-être vous verrai-je avant la fin du jour.

SCENE IV.

MONROSE, *ſeul.*

IL n'eſt plus tems; ſes ſoins ne me ſerviront guéres.

SCENE V.

MONROSE, CLORINE.

CLORINE.

ON vous attend. Ce ſont, je crois, des gens d'affaires;
Ils en ont bien la mine.

MONROSE.

Allons, je vais les voir.

CLORINE.

Le départ de Madame eſt fixé pour ce ſoir.

MONROSE.

Je ſçais que je lui dois rendre un compte fidelle;
Dis-lui que je m'occupe à travailler pour elle.

SCENE VI.

CLORINE *seule.*

S'Il vouloit la revoir, il feroit beaucoup mieux:
Mais la voici qui vient d'achever ſes adieux.

SCENE VII.

HORTENCE, CLORINE.

HORTENCE *avec un billet à la main.*

JE ſuis au déſeſpoir; la mépriſe eſt cruelle:
Comment la réparer?

CLORINE.

Madame, quelle eſt elle?

HORTENCE.

Mes gens ſe ſont trompez.

CLORINE.

Peut-on ſçavoir en quoi?

HORTENCE.

J'ai lû, ſans y penſer, ce qui n'eſt pas pour moi;

CLORINE.

Ah! n'eſt-ce que cela? Quitte à brûler la lettre,
Et ne s'en pas vanter!

HORTENCE.

Il faut la lui remettre,
Abſolument.

CLORINE.

Madame, à qui donc, s'il vous plaît?

HORTENCE.

A Monroſe. Et peut-être ai-je lû mon Arrêt.
On finit ſes malheurs, s'il veut être ſenſible :
Ce billet l'en aſſure.

CLORINE.

Ah ! ſeroit-il poſſible ?

HORTENCE.

Des offres qu'on lui fait il peut être charmé.
S'il n'eſt pas inconſtant, du moins il eſt aimé.

CLORINE.

Oui, c'eſt un grand attrait.

HORTENCE.

Hélas ! qu'elle eſt heureuſe
De pouvoir à ſon gré ſe montrer généreuſe,
Et d'employer ainſi !....

CLORINE.

Je ne ſçai ; mais enfin
Cela ſent ſa beauté qui touche à ſon déclin.

HORTENCE.

Va trouver Aramont... lui-même. Il faut lui dire
Que je veux lui parler, avant qu'il ſe retire.

CLORINE.

Eh, qu'en voulez-vous faire ? Ah ! ſi vous l'employez,
Vous l'allez bien charmer. Mais ſi vous m'en croyez...

Vous le voulez charger de rendre cette lettre ?

HORTENCE.

Sans doute.

CLORINE.

En quelles mains allez-vous la remettre ?

HORTENCE.

La supprimeroit-il ?

CLORINE.

Ah ! n'en ayez pas peur.
D'un bout du monde à l'autre il iroit de bon cœur.
Ils la liront ensemble ; & puis gare la glose !
Il fera ses efforts pour pervertir Monrose.

HORTENCE.

Il n'importe.

CLORINE.

Madame, il vous sacrifiera.

HORTENCE.

Plus il est son ami, mieux il me servira.

CLORINE.

Monrose est son idole ; il l'aime ; il l'a vû naître ;
Son zéle est sa folie ; il n'en est pas le maître.

HORTENCE.

Sçais-tu bien que je suis lasse de t'écouter ?

SCENE VIII.

HORTENCE *seule.*

J'Ai donc une rivale ? Il n'en faut point douter.
La preuve que je tiens a de quoi me ſuffire.
Je ne ſuis pas la ſeule à qui l'amour inſpire
En faveur de Monroſe un projet généreux !
Une autre s'intéreſſe à ſon ſort malheureux ! . . . .
Si nous nous rencontrons dans la même penſée ,
J'ai le ſecret plaiſir de l'avoir devancée . . . .
Mais on ne revient point.... Ah! que les Valets ſont...
Elle paroît inquiette.

SCENE IX.

HORTENCE, UN VALET.

LE VALET.

J'Ai laiſſé le paquet chez Monſieur Aramont.

HORTENCE *avec inquiétude.*

Avez-vous bien pris garde à ne vous pas méprendre ?

LE VALET.

Oui. Son Valet de chambre aura ſoin de lui rendre.

SCENE X.

HORTENCE *seule.*

QU'ai-je fait? Quand je veux l'empêcher de pé-
(rir,
N'eſt-ce point un ingrat que je vais ſecourir?
Eh! dois-je me livrer à cette inquiétude,
Et le ſacrifier, à cette incertitude?
N'eſt-ce que l'intérêt qui doit nous émouvoir?
Pour être généreuſe, a-t-on beſoin d'eſpoir?
Employons les moyens qui ſont en ma puiſſance,
Et qu'il n'en ait jamais la moindre connoiſſance.
Il eſt perdu pour moi. Sauvons-le ſeulement;
Que ce ſoit comme ami, ſi ce n'eſt comme amant.

SCENE XI.

HORTENCE, CLORINE.

CLORINE. *éplorée.*

ON attend Aramont.

HORTENCE.

A-t-on quelques nouvelles?

CLORINE.

Oui, Madame, beaucoup; & même aſſez cruelles.

HORTENCE.

Pourrois-je encore avoir de nouvelles douleurs ?

CLORINE.

Armez-vous de courage ; il eſt d'autres malheurs....
Ils vous ſont perſonnels.

HORTENCE.

Serois-je condamnée
A paſſer ſous le joug d'un cruel hyménée ?
Ma fortune ſans doute aura tenté quelqu'un,
Et l'on m'accorde aux vœux d'un amant importun !!

CLORINE.

Vous n'avez plus à craindre aucune violence.

HORTENCE.

S'il eſt vrai, tu peux rompre un ſi cruel ſilence.
Tu pleures ? Les détours deviennent ſuperflus ;
Parle.

CLORINE.

Vous étiez riche, & vous ne l'êtes plus.
Cet Oncle de Monroſe....

HORTENCE.

Explique ce myſtere.

CLORINE.

Cet homme qu'on croyoit un sûr dépoſitaire,
Que votre pere avoit chargé de votre bien.....

HORTENCE.

L'auroit-il diſſipé ?

CLORINE.

L'on ne retrouve rien ;

Rien du tout, en un mot.

HORTENCE.

Mais en es-tu bien sûre?

CLORINE.

Hélas! que trop, Madame; & je vous en assure.
A l'instant même on vient de lever le scellé.
J'ai tout sçû d'un Témoin qui me l'a révelé;
Et ce Témoin, Madame, est un des Commissaires.

HORTENCE.

Que dit Monrose?

CLORINE.

Il est avec ses gens d'affaires.
D'un œil presque insensible il voyoit ses malheurs;
Les vôtres l'ont atteint des plus vives douleurs.
On diroit que lui-même il s'en croit responsable:
Dans son accablement il est méconnoissable:
Toute sa fermeté se change en désespoir:
Sans détourner les yeux, il n'a pas pû me voir:
Il m'a caché des pleurs, que sans doute il dévore;
J'en ai versé moi-même; . . . Et j'en répands encore.

HORTENCE.

Ah! c'est trop m'attendrir, & me désespérer.

CLORINE.

En l'apprenant, j'ai crû que j'allois expirer.

HORTENCE *à part.*

Quel bonheur! j'ai sauvé ce qui m'est nécessaire.

CLORINE.

Qu'allez-vous devenir?

HORTENCE.

Ce sera mon affaire.

HORTENCE.

Peut-être pourrez-vous le trouver indiscret.
Il faut bien du courage, & beaucoup de secret.

ARAMONT.

Je ferai l'impossible. En serez-vous contente ?

HORTENCE.

Vous vous engagez donc à remplir mon attente ?

ARAMONT.

Je m'en fais un plaisir, un devoir, une loi.
Je vous engage tout, mon honneur, & ma foi.
Que je sois réputé le plus grand des parjures !...

HORTENCE.

Je vais donc vous donner les preuves les plus sûres
De l'état que je fais de votre probité.
Mon cœur va s'épancher avec sécurité.
Monrose vous est cher ?

ARAMONT.

Beaucoup plus que moi-même.

HORTENCE.

Je vous crois trop sensible à son malheur extrême,
Pour craindre de vous mettre avec moi de moitié.

ARAMONT.

Sûrement.

HORTENCE.

Unissons... l'amour & l'amitié.
Cachez-moi la surprise où ce discours vous jette.
Votre ami va périr. Je sçais ce qu'il projette.
Puisque le sort s'obstine à le persécuter,
Vous ne l'ignorez pas, il va s'exécuter.

S'il vend son Régiment, ſa perte eſt infaillible :
Il met à ſa fortune un obſtacle invincible.

ARAMONT.

Il eſt vrai ; ſon deſſein eſt de quitter la Cour ;
Son malheur l'y contraint ; ce ſera ſans retour.
Que ne puis-je empêcher ce cruel ſacrifice !
Ma fortune, mes biens, ſeroient à ſon ſervice ;
Je ſçaurois employer des moyens détournez :
Mais malheureuſement mes pouvoirs ſont bornez.

HORTENCE.

Oſerois-je vous prendre à vos propres paroles ?

ARAMONT.

Je ne fais point ici des avances frivoles ;
Et je voudrois pouvoir me vendre, ou m'engager.
Je n'ai qu'un revenu modique & viager ;
C'eſt à quoi me réduit la fortune cruelle.
Pour la premiere fois je murmure contre elle.
Les malheurs d'un ami me font ſentir les miens.

HORTENCE.

Si quelqu'un par hazard vous offroit des moyens !..

ARAMONT.

Je les ſaiſirois tous : mais, hélas ! qui ſera-ce ?

HORTENCE.

Moi-même.

ARAMONT.

Vous, Madame ?... Ah ! ah ! ceci me paſſe.

HORTENCE.

Ne pourrois je être auſſi généreuſe que vous ?
Ayez-vous des vertus qui ne ſoient pas pour nous ?

ARAMONT.

Je ſçais qu'il n'en eſt point qui ne vous ſoit commune;
Mais avec tout cela, Madame, il en eſt une
Que l'on n'a point laiſſée à votre liberté :
C'eſt malheureuſement la généroſité.
Quoique vous joüiſſiez d'un bien conſidérable,
Vous ne pouvez en rien nous être ſecourable.

HORTENCE.

Mais ſi par un hazard je le pouvois !... Hé bien ?

ARAMONT.

Un ſi, rend tout poſſible, & ne conduit à rien.

HORTENCE.

Peut-être.

ARAMONT.

Eh non. Les loix, votre ſexe, votre âge,
Vous mettent hors d'état.....

HORTENCE.

Je ſçais notre eſclavage.
Si vous voulez pourtant ne vous pas oppoſer,.....
J'ai quelque ſuperflu dont je puis diſpoſer.

ARAMONT.

Comment ?

HORTENCE.

C'eſt peu de choſe : & toutefois, j'eſpére
Que ce ſecours pourroit, du moins....

ARAMONT.

Quelle chimére !

SCENE XIII.

HORTENCE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *tout effrayée.*

AH! Madame.., Monſieur, excuſez, s'il vous plaît.
Je ſuis toute ſaiſie.....

HORTENCE.

Eh bien, qu'eſt-ce que c'eſt?

CLORINE.

Tout eſt perdu.

HORTENCE.

Quoi donc?

CLORINE.

Ce ſont vos pierreries,...

HORTENCE.

Clorine, parlez bas.

CLORINE *à voix entre-coupée.*

Qui ſont évanoüies:
Je viens de les chercher, mais inutilement;
Et vous êtes volée..... indubitablement.

HORTENCE *froidement.*

Que veux-tu que j'y faſſe?

CLORINE.

Eh, comment donc, Madame?
Ne ſçavez-vous pas bien que cela ſe réclame?

HORTENCE.

Ce n'en eſt pas la peine.

CLORINE.

Ah! vous me confondez.

HORTENCE.

Taiſez-vous.

CLORINE *éxaminant Hortence & Aramont.*

Je ne ſçais comment vous l'entendez;
Mais je ne comprends rien à cette politique.
J'entrevois du myſtére ici.

HORTENCE.

Point de replique.
Sortez; retirez-vous.

Clorine ſort en regardant Arament.

SCENE XIV.

HORTENCE, ARAMONT.

ARAMONT.

ME ſerois-je mépris?
Ce ſont vos diamans qui vous ont été pris?
Permettez; je m'en vais chez tous les Lapidaires,
Leur donner ſur ce vol les avis néceſſaires:
Il faut entre leurs mains arrêter ces bijoux.

HORTENCE,

Epargnez-vous ce ſoin, Monſieur; ils ſont chez vous.

ARAMONT.

Chez moi?

HORTENCE,

HORTENCE.

Je les ai fait porter, ſans vous l'apprendre.
Je craignois vos refus ; & j'ai dû vous ſurprendre.

ARAMONT.

Vous me l'aviez bien dit.

HORTENCE.

Enfin j'ai vos ſermens ;
Songez à ſatisfaire à vos engagemens.
Le ſalut de Monroſe eſt en votre puiſſance.

ARAMONT.

Ah ! c'eſt trop éxiger de mon obéiſſance.

HORTENCE.

Son ſort eſt dans vos mains, & vous en répondez :
Vous nous ſauvez tous trois, ſi vous me ſecondez.

ARAMONT.

Oh ! parbleu, ſerviteur.

HORTENCE.

Quelle froideur funeſte !
Cette foible reſſource eſt tout ce qui nous reſte.

ARAMONT.

Ceſſez de me ſéduire.

HORTENCE.

Eh quoi ! vous héſitez !
Puis-je mieux employer ces ſuperfluitez !
Qui ne ſeroient pour moi qu'une charge importune !
N'auroit-il pas joüi de toute ma fortune ?

ARAMONT.

Il l'auroit partagée.

HORTENCE.

Eh! peut-on me blâmer?
C'eſt un infortuné que l'on m'a fait aimer...
C'eſt l'ami le plus cher que vous ayez au monde:
C'eſt ſur vous à preſent que notre eſpoir ſe fonde;
Par-là vous détournez ſon plus preſſant malheur;
Et bientôt il devra le reſte à ſa valeur.

ARAMONT.

Ce ſeroit le moyen de lui ſauver la vie.

HORTENCE.

Hé bien, ſauvez-le donc.

ARAMONT.

J'en aurois bien envie!
Mais ſi par un malheur que je ne puis prévoir,
Monroſe, quelque jour, venoit à le ſçavoir,
Comptez qu'il en auroit une douleur amere,
Et qu'il m'accableroit de toute ſa colere.
Je le connois, Madame; il ſeroit furieux.

HORTENCE.

Mais il ſeroit ſauvé. Lequel aimez-vous mieux?
Son courroux eſt-il plus à craindre que ſa perte?
Comment en ſeroit-il la moindre découverte?
Il ne peut le ſçavoir que de vous, ou de moi.
Ainſi banniſſez donc un ridicule effroi.
Comptez ſur mon ſecret; je compte ſur le vôtre.

ARAMONT.

O ſexe, toujours ſûr de triompher du nôtre!

L'action eſt ſi belle.....

HORTENCE.

Ah ! j'éprouve en ce jour,
Que l'amitié n'eſt pas moins tendre que l'amour.
Allez ; que votre zéle ait une heureuſe ſuite !
De tous ſes créanciers empêchez la pourſuite.
Ce n'eſt pas tout.

ARAMONT.

Encore ?

HORTENCE.

Oui ; j'éxige de vous
Un ſervice moins grand, mais peut être plus doux.
Rendez-lui ce billet, qui s'adreſſe à lui-même :
Il peut être pour lui d'une importance extrême.

SCENE XV.

MONROSE, HORTENCE, ARAMONT.

MONROSE *à Aramont.*

voyant Hortence.

JE te cherche.... Que vois-je ? Hortence ? Ah ! ſi je puis,
Cachons-lui ſa ruine, & l'état où je ſuis.

HORTENCE *à Monroſe.*

J'ai pris à vos malheurs la part qu'on y doit prendre.

MONROSE *embaraſſé.*

Vous les adouciſſez, en daignant me l'apprendre.

Continuez un ſoin qui m'eſt ſi précieux.
Madame, je comptois ne m'offrir à vos yeux,
Qu'après avoir donné quelqu'ordre à vos affaires,
Je m'occupois des ſoins qui vous ſont néceſſaires.

HORTENCE.

Monſieur, occupez-vous d'un objet plus preſſant.
Ne nous direz-vous rien de plus intéreſſant ?

MONROSE.

Je me trouve garant de votre deſtinée ;
Et je compte qu'avant la fin de la journée . . . .

HORTENCE.

N'avez vous plus d'eſpoir du côté de la Cour ?
La fortune cruelle eſt-elle ſans retour ?

MONROSE.

Ce ſeroit me flatter contre toute apparence.
J'ai reçu mon Arrêt avec indifférence.
Le ſort peut à préſent multiplier ſes coups :
Les maux dont on me plaint ſont les moindres de tous.

HORTENCE.

Mais d'un ſi grand malheur quelle ſera la ſuite ?

MONROSE.

Si de mon avenir vous daignez être inſtruite,
J'irai traîner ailleurs le reſte de mes jours :
Du moins aucun remords n'en troublera le cours.
Un tendre ſouvenir me tiendra lieu du reſte.

HORTENCE.

On voudroit détourner cet avenir funeſte . . . .

Monsieur, vous n'êtes pas si fort abandonné....
A des vœux impuissans l'on ne s'est pas borné....
à part.
Si le sort vous poursuit..... O Ciel ! que vais-je faire ?
à Monrose.
Vous verrez que l'amour ne vous est pas contraire.
lui donnant la lettre. à part.
Tenez..... Ma fermeté commence à succomber.
à Monrose. à part.
Lisez.... A ses regards il faut me dérober.

SCENE XVI.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE *le billet à la main.*

HOrtence se déclare.

ARAMONT.

On se lasse de feindre ;
On vous aime.

MONROSE.

Voilà ce que j'avois à craindre.

ARAMONT.

A craindre ? Votre cœur n'en est-il plus charmé ?

MONROSE *avec vivacité.*

Ne me parles jamais d'aimer, ni d'être aimé.

ARAMONT.

Bon !

MONROSE.

Il ne manquoit plus à cette infortunée
Qu'un malheureux amour. Ah, quelle deſtinée !
Il lit bas.

ARAMONT *à part.*

Quel changement eſt-il arrivé dans ſon cœur ?

MONROSE.

Si je veux renoncer à tout autre vainqueur,
Elle offre.... Ah ! je ſuccombe à ſon malheur extrême.
Vois comme elle m'écrit.
Il donne le billet à Aramont.

ARAMONT *étonné & reconnoiſſant la lettre qu'il a écrite.*

Eh ! morbleu, c'eſt le même !

MONROSE.

Ce billet-là t'étonne ?

ARAMONT *confus.*

Il n'auroit jamais dû
Tomber entre vos mains ; & j'en ſuis confondu.

MONROSE.

Eh, quand elle pourroit régler ſon hymenée,
Que ſeroit-elle, hélas ! puiſqu'elle eſt ruinée ?

ARAMONT.

Elle eſt ruinée !

MONROSE.

Oui.

ARAMONT.

Je ſuis déſeſperé.
Tout de bon ?

MONROSE.

C'eſt un fait.

ARAMONT.

J'ai fort bien operé.

MONROSE.

Je vois que tu la plains!

ARAMONT.

Point du tout, je me loüe!

à part.

Ah! s'il ſçavoit le reſte!

MONROSE.

Il faut que je l'avoüe,
Je ne reconnois guére Hortence à cet éclat.

ARAMONT.

Pourquoi ne m'avoir pas inſtruit de ſon état?

MONROSE.

Cher ami, le ſçavois-je? On vient de me confondre;

ARAMONT.

Et moi, de même.

MONROSE.

Il faut cependant lui répondre.

ARAMONT *en déchirant le billet.*

En voici la réponſe. Il n'y faut plus penſer.

MONROSE.

Je n'imagine pas pouvoir m'en diſpenſer.
Faut-il que je l'abuſe, ou que je la mépriſe?
Je ne puis.

ARAMONT *à part.*

Il faut donc avoüer ma ſottiſe.

à Monrose.

Si ce billet vous cauſe un ſi grand embarras,
On peut vous en tirer.

MONROSE.

Que tu m'obligeras !

ARAMONT *à part.*

Se déclarer un ſot, eſt un grand ſacrifice.

MONROSE.

Ne me refuſe pas un auſſi bon office.

ARAMONT.

Vous vous tourmentez fort, vous vous creuſez l'eſprit
Pour faire une réponſe à ce maudit écrit ;
Il n'en faut point.

MONROSE.

Pourquoi ?

ARAMONT.

Non, vous dis-je, & pour cauſe,
Il n'eſt point d'elle.

MONROSE.

Il n'eſt ?...

ARAMONT.

Oui ; j'en ſçai quelque choſe.

MONROSE.

Il n'eſt point d'elle ? . . Eh, mais elle me l'a donné.
N'en es-tu pas témoin ?

ARAMONT.

J'en ſuis fort étonné.
Les femmes vont toujours plus loin que l'on ne penſe,
Et que l'on ne voudroit. J'ai fait une imprudence. . .

MONROSE.

Eſt-il d'un autre ?

ARAMONT.

Non.

MONROSE.

De grace, explique-toi.

ARAMONT.

Tempêtez, fulminez; que diable! il eſt de moi.

MONROSE.

De-toi ?

ARAMONT.

Vous l'avez dit ?

MONROSE.

Quelle eſt ta frénéſie ?

ARAMONT.

Je voulois lui donner un peu de jalouſie
Pour tirer ſon ſecret. C'eſt un petit ſecours
Que j'avois employé pour aider vos amours.

MONROSE.

Quelle fureur as-tu de ſignaler ton zéle ?
Que ſçais-tu ſi je veux qu'on me ſerve auprès d'elle
T'ai-je employé pour être éclairci de mon ſort ?

ARAMONT.

Eh ! n'eſt-on pas aſſez puni quand on a tort ?

MONROSE.

Ce ſeroit à preſent contre toute apparence
Que je pourrois douter de ſon indifférence.

Hortence vient de faire éclater ſon mépris.

ARAMONT.

Oui.

MONROSE.

Si du moindre amour ſon cœur étoit épris,
Elle auroit ſupprimé cette lettre fatale,
Que ſans doute elle a dû croire d'une rivale.

ARAMONT.

Une amante ordinaire eût commencé par-là.

MONROSE.

C'eſt un malheur de moins. Mais laiſſons tout cela,
Et ſongeons à l'état de cette infortunée,
Que, je ne ſçais comment, mon oncle a ruinée.
Je tenois tout de lui; je n'avois preſque rien.

ARAMONT.

Il eſt vrai.

MONROSE.

Juſqu'ici j'ai vécu ſur ſon bien;
J'ai juſques à ſa mort ſurchargé ſa dépenſe;
Ainſi j'ai partagé les dépouilles d'Hortence.
Il me ſeroit affreux de vivre à ſes dépens.
Autant que je pourrai, je dois, & je prétends
Réparer en ſecret des pertes auſſi grandes.
Il me reſte une Terre. Il faut que tu la vendes.

ARAMONT.

Eh! ne vous chargez point de ſemblables remords.
S'il falloit réparer les ſottiſes des morts,
Ma foi, leurs héritiers n'y pourroient pas ſuffire.
Ce n'eſt pas votre faute; on n'a rien à vous dire.

MONROSE.

L'honnête homme ne doit s'en rapporter qu'à lui ;
Il se juge lui-même, & jamais par autrui :
Si-tôt qu'il se condamne, on ne sçauroit l'absoudre ;
En un mot, je le veux.

ARAMONT.

Mais....

MONROSE.

Il faut t'y résoudre ;
Tiens ; voilà.....

ARAMONT.

Qu'est ceci ?

MONROSE.

Ma procuration.

ARAMONT.

Doucement, s'il vous plaît.

MONROSE.

Point d'obstination ;
L'affaire presse. Avant que sa ruine éclate,
Va, cours, vends à tout prix.

ARAMONT.

Ma foi, non.

MONROSE.

Je m'en flatte ;

ARAMONT.

A tort.

MONROSE.

Epargne-toi d'inutiles refus ;

ARAMONT.

Mais, vous dis-je.....

MONROSE.

Je fuis ; je ne t'écoute plus ;

SCENE XVII.

ARAMONT *seul.*

MOnrose, écoutez donc.... Il est bien loin. Que faire ?
C'est à vous, mon esprit, à me tirer d'affaire.
Vous avez à combattre, en ce moment fâcheux,
La probité, l'amour, & le diable avec eux.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

PUis-je obtenir d'Hortence un moment d'audience ?

CLORINE *d'un air triſte & bruſque.*

Madame va venir ; donnez-vous patience.

ARAMONT.

Clorine a le cœur triſte, à ce qui me paroît !

CLORINE.

Vous êtes pénétrant.

ARAMONT.

Ah ! je vois ce que c'eſt.
Vous comptiez ſuivre Hortence au Convent ; mais ſa tante
Avec impoliteſſe a fruſtré votre attente
Par un ſot compliment.

CLORINE.

Pareil à vos discours.

ARAMONT.

Où diable vouliez-vous achever vos beaux jours?
Dans les ennuis forcez d'une triste clôture,
Vous, dont l'esprit actif, toujours à la torture,
Petille dans un corps de salpêtre & de feu?
D'ailleurs, si vous voulez, vous m'en ferez l'aveu;
Mais, à proportion, vous êtes mieux qu'Hortence.

CLORINE *à part.*

Vous y mettez bon ordre.

ARAMONT.

Et dans sa décadence
Elle ne peut vous faire aucun bien désormais.

CLORINE.

Il me reste à gagner les biens qu'elle m'a faits.

ARAMONT.

Clorine est héroïque!

CLORINE.

Et vous ne l'êtes guère?
Je voudrois me charger de toute sa misère.
Que ne puis-je?.... Du moins, je ne suis pas de ceux,
Qui sçavent abuser d'un cœur trop généreux.

ARAMONT.

Ecoute, mon enfant. Je vois qu'auprès d'Hortence
Il faut que je te serve.

CLORINE.

Ah! je vous en dispense,

ARAMONT.

Tu n'as jamais voulu me croire propre à rien ;
Mais je veux t'en punir, en te faisant du bien.

CLORINE.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

ARAMONT.

Parbleu, Mademoiselle,
voyant Hortence.
Ce sera malgré vous..... Mais je la vois ; c'est elle.

CLORINE *à part.*

Moi, je vais vous servir de la bonne façon.

ARAMONT *à part.*

Cette fille paroît avoir quelque soupçon.

SCENE II.

HORTENCE, ARAMONT.

HORTENCE *avec empressement.*

VOus m'apportiez, sans doute, une heureuse nouvelle ?
Mon cœur impatient voloit au devant d'elle.

ARAMONT.

Oui-dà !

HORTENCE.

N'êtes-vous pas notre Libérateur ?

ARAMONT.

Vous me donnez, Madame, un titre trop flatteur ;

HORTENCE.

Ne vous est-il pas dû ?

ARAMONT.

Que le Ciel m'en préſerve !

HORTENCE.

D'où vient cet embarras ? Quelle eſt cette réſerve ?
Avez-vous fait uſage ? . . . .

ARAMONT.

Ils ſont toujours chez moi ;
Et mon deſſein n'eſt pas d'en faire aucun emploi.

HORTENCE.

Que dites-vous, Monſieur ? O Ciel ! eſt-il croyable ?
Eſt ce donc-là cet homme utile & ſervable ?
Je le trouve en défaut quand j'ai beſoin de lui !
Vous vous démentez donc pour moi ſeule aujourd'hui ?

ARAMONT.

Monroſe m'eſt bien cher : mais je ſuis incapable
De le ſervir ainſi. Je ſerois trop coupable.

HORTENCE.

Eh ! le ſerez-vous moins en le laiſſant périr ?

ARAMONT.

Je voudrois, autrement, le pouvoir ſecourir.

HORTENCE.

Vous prétendez l'aimer ?

ARAMONT.

Autant qu'il eſt poſſible.

HORTENCE.

Ne vous en vantez plus. . . . Serez-vous inflexible ?

ARAMONT.

Ce n'eſt pas ſans raiſon: Eh! Madame, en effet,
Pouviez-vous recueillir le fruit de ce bienfait?
La gloire que mérite une action ſi belle,
Devoit s'enſevelir & ſe perdre avec elle.
Vous ne pouviez paſſer pour en être l'auteur.

HORTENCE.

Toute ma récompenſe eſt au fond de mon cœur.
La généroſité n'en veut pas davantage.

ARAMONT.

L'intention ſuffit.

HORTENCE.

Eh! quel eſt ce langage?
En périra-t-il moins? Nous connoiſſons ſes biens.
Que peut faire un Guerrier, borné dans ſes moyens?
Il languit, s'il ne tient un état honorable;
Sa valeur n'eſt jamais dans un jour favorable.
La gloire coûte cher à qui veut l'acquérir:
Il la faut acheter; il la faut conquérir.
Et malheureuſement (puiſqu'il faut vous le dire)
Le courage tout ſeul n'a pas de quoi ſuffire.
Vous l'avez éprouvé.

ARAMONT.

Pour le faire briller,
Du reſte de vos biens faut-il vous dépouiller?

à part.

Songez à vous, Madame. Il faut que je m'en tire.

à Hortence.

Vous êtes ruinée. Il eſt bon de vous dire

Que vous n'avez plus rien que ces foibles débris.

HORTENCE.

S'il eſt vrai, mon deſaſtre y met un nouveau prix;
L'uſage que j'en fais me tient lieu de fortune.
Mais quelle prévoyance, un peu trop importune,
En cette occaſion vous révolte ſi fort?
Un peu plus, un peu moins, ne fait rien à mon ſort.

ARAMONT.

Pour qui conſervez-vous un intérêt ſi tendre?
Sçavez-vous ſeulement ſi?....

HORTENCE.

C'eſt me faire entendre
Que Monroſe peut-être adreſſe ailleurs ſes vœux.

ARAMONT.

Juſqu'ici, vous avez ſi peu flatté ſes feux....

HORTENCE *vivement.*

Eh! ne vous chargez point d'excuſer ce que j'aime;
Je ſçaurai mieux que vous m'en acquiter moi-même;
Je lui pardonne tout pourvû qu'il ſoit heureux:
Son bonheur me ſuffit, c'eſt tout ce que je veux.
Et j'y dois concourir autant qu'il m'eſt poſſible.
Pour trancher en un mot, je demeure inflexible;
Vous ne me ferez point reprendre ce dépôt.
Je deſavouerai tout; & je nierai plutôt....
Au ſurplus, vous avez le ſecret de ma vie:
Diſpoſez-en, Monſieur, au gré de votre envie;
Voyez, quand je deſcends juſqu'à vous implorer,
Si vous voulez me perdre, & vous deshonorer.

SCENE III.

ARAMONT *seul.*

OH! parbleu, ſerviteur. Pour moi, je m'en déſiſte.
Je remettrai le tout entre les mains d'Ariſte.
Allons.....

SCENE IV.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE *avec vivacité.*

ARrête. Un mot. Daigne un peu m'éclaircir.
Tu me vois furieux. On vient de te noircir
D'une accuſation que je crois téméraire.
Il me ſeroit cruel de trouver le contraire.
Clorine.....

ARAMONT *à part.*

Ah! c'en eſt fait.

MONROSE.

Vient de me confier
Un myſtére affreux. Songe à te juſtifier.

ARAMONT.

Cette fille m'en veut.

MONROSE.

Ce n'eſt pas là répondre.
Ne récrimine point, ſi tu veux la confondre.

Cette fille fait plus que de te soupçonner.
Que dis-je ? Elle prétend que tu t'es fait donner
Pour moi les diamans d'Hortence. Est-ce une injure ?
Les aurois-tu reçus ? Parle ; je t'en conjure.
Tu conviens de ta faute, en n'osant la nier.
Il ne s'agit donc plus que d'y remedier.

SCENE V.

MONROSE, ARAMONT, UN VALET.

LE VALET *à Monrose.*

Monsieur, un Etranger m'a chargé de vous rendre
Ce paquet-là. *Le valet s'en va.*

MONROSE *en ouvrant le paquet, y trouve plusieurs papiers.*

Sçachons ce que l'on veut m'apprendre.
Que vois-je ? Mes billets qui me sont renvoyez !
Oui, vraiment, ce sont eux ; ils se trouvent payez !

ARAMONT.

Tant mieux.

MONROSE *transporté de colere.*

Ah, malheureux, c'est donc-là ton ouvrage.
Quelle indigne ressource as-tu mise en usage ?

ARAMONT.

Aucune.

MONROSE.

A quel complot as-tu prêté la main ?
Il faut avoir un cœur bien dur, bien inhumain.

J'aurois donné mon ſang pour cette infortunée,
Si j'avois pû lui faire une autre deſtinée.
Tu connois ſa ruine, & tu vas l'achever!
Ah! c'eſt m'aſſaſſiner, en voulant me ſauver,
Impitoyable ami, barbare que vous êtes!

ARAMONT.

Eſt-ce ma faute, à moi, ſi l'on paye vos dettes?
J'ignore à qui l'on doit imputer ce bienfait:
Mais je n'ai point de part au tour que l'on vous fait.
Il eſt bien vrai qu'Hortence a voulu me ſéduire.
Puiſqu'enfin l'on m'y force, il faut vous en inſtruire.
Elle avoit fait porter chez moi ſes diamans:
Ils y ſont: venez-y; vous verrez ſi je mens.

MONROSE.

Ils y ſont? Et pourquoi? Ne pouviez-vous les rendre?

ARAMONT.

Eſt que diable! ai-je pû les lui faire reprendre?
Ce que veut une femme eſt écrit dans le Ciel.
Enfin j'ai tenu bon: voilà l'eſſentiel.
J'ai fait ce que j'ai pû contre cette obſtinée,
Juſqu'à lui découvrir qu'elle étoit ruinée.

MONROSE.

Nous étions convenus que tu n'en dirois rien,
Puiſque j'ai réſolu d'y ſuppléer du mien.

ARAMONT.

Elle a, ſans ſourciller, appris cette nouvelle.
Alors, pour votre honneur, & par pitié pour elle,

J'ai crû que je devois lui dire franchement
Qu'elle n'eſt plus l'objet de votre attachement.

MONROSE.

Moi, je ne l'aime plus ! moi, je ſuis infidelle !

ARAMONT.

N'avez-vous pas rompu cette chaine cruelle ?
Je l'ai crû.

MONROSE.

Non : jamais je n'en eus le deſſein.
Hélas ! c'eſt lui porter un poignard dans le ſein.

ARAMONT.

C'eſt pour ſon bien. Ma foi, j'ai cru faire merveilles.

MONROSE.

Ne me propoſe point des excuſes pareilles.....
Mais à qui dois-je donc imputer ce bienfait ?

SCENE VI.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

DORNANE *à Monroſe.*

TU grondes le Baron ! c'eſt toujours fort bien fait;
à Aramont.
Pardonne, ſi je viens troubler la veſpérie.
à Monroſe.
Sçais-tu ce qui m'arrive ? Ecoute, je te prie....
Je n'en puis revenir. C'eſt pour ton Régiment.
Je pouvois me flatter d'en avoir l'agrément,

Je vais chez qui tu ſçais en faire la pourſuite.
Je me nomme ; on m'annonce ; & j'entre tout de ſuite.
Il me voit ; il ſe léve ; & d'un air prévenant
Il m'embraſſe, & me fait un accueil ſurprenant.
Je le tire à quartier ; je lui fais ma ſemonce :
Mon homme alors ſe trouble ; & voici ſa réponſe.
„ Je ſuis au deſeſpoir (je crois qu'il diſoit vrai)
„ Vous êtes malheureux pour votre coup d'eſſai.
Bref, avec des diſcours à peu près de la ſorte,
Il s'eſt acheminé du côté de la porte.
Nous nous ſommes quittez. Ariſte a manœuvré :
Il venoit d'en ſortir, lorſque je ſuis entré.
Nous aurions fait enſemble une aſſez bonne affaire ;
Car j'aurois raſſemblé tout l'argent néceſſaire :
Mais enfin je te rends ta parole.

ARAMONT.

Tant mieux.
Il s'agit d'un ſervice un peu plus ſérieux.

MONROSE.

Il eſt vrai ; l'avanture eſt preſque inconcevable.
Di-moi ſi c'eſt à toi que je ſuis redevable
D'un ſervice récent ....

DORNANE.

Ma foi, peut-être bien ;
Car je ſers tant de gens ſans que j'en ſçache rien.....

MONROSE.

Je viens de recevoir ſous une ſimple adreſſe
Tous mes billets.

DORNANE.

Que t'a renvoyez ta Maîtreſſe ?

MONROSE.

Non : mes créanciers.

DORNANE.

Bon !

MONROSE.

Oui, te dis-je; à l'instant.

DORNANE.

Je voudrois que les miens en pûssent faire autant.

MONROSE.

Tu n'en devrois pas moins. Tout ce qui m'embaraſſe,
C'eſt de ſçavoir celui qui s'eſt mis à leur place.
Quelqu'un les a payez pour moi.

ARAMONT.

Sans contredit.

MONROSE *à Dornane.*

Marquis, n'eſt-ce pas toi ?

DORNANE.

Moi ! je te l'aurois dit.

MONROSE.

Quoi, véritablement ?

DORNANE.

Non, parbleu, je te jure.

ARAMONT.

Tu le prends pour un autre ; & c'eſt lui faire injure.

MONROSE *à Aramont.*

Seroit-ce le Baron ?

ARAMONT.

Si j'étois dans le cas,
Ce ſeroit un ſecret que je n'avoûrois pas.

MONROSE,

MONROSE.

Seroit-ce Ariſte ?

DORNANE *en ricanant.*

Ariſte ?... Il mérite à merveille
Qu'on mette ſur ſon compte une action pareille.

MONROSE.

Tu l'en crois incapable ? Il n'eſt pas de ton goût.

DORNANE *ironiquement.*

Ma foi, je crois qu'Ariſte eſt capable de tout.
Apprends où t'a conduit une erreur trop durable.
Cet homme vertueux, ce ſage inaltérable,
Toujours pur au milieu d'un air empoiſonné,
Qui paroiſſoit avoir acquis & moiſſonné
De nouvelles vertus où l'on n'a que des vices ;
Ce rare Courtiſan, fameux par ſes ſervices,
Dont tout autre que lui ſe ſeroit prévalu,
Qui pouvant être tout ce qu'il auroit voulu.... ;

MONROSE.

Tu parois ironique !

DORNANE.

Il faut ceſſer de l'être.
Ce grave perſonnage, Ariſte n'eſt qu'un traître ;
C'eſt lui qui te dépouille ; il a tout envahi.

MONROSE.

Cela ne ſe peut pas.

ARAMONT.

Ariſte l'a trahi ?

DORNANE.

Lui-même, il a commis une action si basse.
Va le féliciter, te dis-je ; il est en place.
Au moment que je parle, entouré de Flatteurs,
Le coupable & son crime ont des Adulateurs.
Eh bien ! que penses-tu d'un tour de cette espece ?

MONROSE.

Ah ! daignez-vous prêter à ma délicatesse.
Je l'ai trop estimé pour ne pas l'excuser.
Que sçavons-nous ? Sans doute il n'a pû refuser.
D'ailleurs, j'étois exclus : je n'y pouvois prétendre.
C'étoit des biens vacans, des graces à répandre :
Ariste en étoit digne ; il en est revêtu ;
Et la Cour a du moins décoré la vertu.

DORNANE.

La vertu ! c'est un fourbe, & je ne puis m'en taire.
Mais s'il t'avoit servi, comme il auroit dû faire,
Et comme j'eusse fait, en parlerois-tu mieux ?
Rends-lui justice : va, c'est un monstre odieux.
Voilà mon dernier mot. Je lui dirois en face,
Et je l'afficherois..... Si j'étois à ta place,
Nous nous verrions de près.

ARAMONT.

L'avis est assez doux.

DORNANE.

Je n'écouterois plus qu'un trop juste courroux ;
Du haut de sa grandeur je le ferois descendre ;
Ou je le forcerois du moins à la défendre.

ARAMONT.

Par ma foi, ce ſeroit des exploits mal placez.
Son deshonneur nous venge, & le punit aſſez.

DORNANE.

Et ſur ce foible eſpoir ſa vengeance ſe fonde ?
Se deshonnore-t-on maintenant dans le monde ?
Voit-on que cette crainte allarme bien des gens ?
N'en ſoyons point ſurpris. Nous ſommes indulgens;
Grace à cette reſſource un peu trop éprouvée,
Le plus vil des Mortels va la téte levée.
Nous laiſſons, parmi nous, habiter des proſcrits;
Bientôt leur impudence épuiſe nos mépris;
Et nous avons enfin la baſſe politeſſe
De jouïr avec eux de leur ſcélérateſſe.
Ariſte y peut compter : & peut-être, à mon tour,
Serai-je un jour forcé de lui faire ma cour.

ARAMONT.

Non pas moi, sûrement.

MONROSE.

Ce dénoüement m'étonne !
Ariſte..... Ah ! c'en eſt fait... Puiſque tout m'abandonne,
Va, j'ai pris mon parti.

DORNANE.

C'eſt aſſez... Je t'entends :
Et j'oſe me flatter que nous ſerons contens.
Je m'en vais à la Cour ſçavoir ce qui s'y paſſe;
Et je te l'écrirai. Serviteur; je t'embraſſe.

SCENE VII.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

VOilà donc mon Arrêt ! Eſpoir, Fortune, Amour,
Vous ne m'êtes plus rien : je perds tout en un jour.

ARAMONT.

Le coup dont tu gémis eſt celui qui m'accable.
Viens, cher ami ; fuyons un ſiécle trop coupable ;
Sous un Ciel étranger allons vivre pour nous ;
Pourvû que je te ſuive, il me ſera trop doux.
De ma foible fortune accepte le partage.
Que ne m'eſt-il permis de t'offrir davantage !

MONROSE.

Hélas ! je puis devoir beaucoup plus à tes ſoins.
Ecoute ; je ſuis quitte ; & je n'en dois pas moins
A l'auteur inconnu d'un auſſi grand ſervice.
Cherche à le découvrir ; rends-moi ce bon office.
Le ſoin de m'acquitter eſt mon premier devoir.
Mais au deſtin d'Hortence il faut auſſi pourvoir.
A ce nom, cher ami, tu vois couler mes larmes.
Ah ! quand mon cœur ſeroit inſenſible à ſes charmes,
Pourroit-il n'être pas ſenſible à la pitié !
Par tout ce que t'inſpire une vive amitié,
Oſte-moi de l'horreur où ſon état me plonge.
C'eſt-là mon plus grand mal. Le reſte n'eſt qu'un ſonge ;

Je mourrois mille fois : & je n'ai plus que toi
Qui puiſſe diſſiper un auſſi juſte effroi.
Cher ami, ſauve-moi dans un autre moi-même :
D'une indigne détreſſe affranchis ce que j'aime ;
Répare ſa ruine autant qu'il m'eſt permis,
Employe en ſa faveur ce que je t'ai remis ;
Et ſurtout ſi tu crains, comme je dois le croire,
Si tu crains de ſouiller ton honneur & ma gloire,
A tel prix que ce ſoit, remets-lui ſes bienfaits :
Alors j'accepterai l'offre que tu me fais.

SCENE VIII.

MONROSE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *à Monroſe.*

SI vous avez un mot à dire à ma Maîtreſſe,
Je viens vous avertir, Monſieur, que le tems preſſe.
Elle part à l'inſtant.

MONROSE.

O Ciel ! Il faut . . . . j'y cours.

SCENE IX.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

EN vous remerciant de tous vos beaux discours.

CLORINE.

En êtes-vous content? Pour moi, j'en suis ravie.
Je vous devois cela, pour m'avoir bien servie.
Vous êtes bon ami.

ARAMONT.

Vous vouliez me broüiller
Avec Monrose; mais.....

CLORINE.

Vous vouliez dépoüiller
Ma Maitresse; mais.....

ARAMONT.

Moi!

CLORINE.

La ressource est commode.
Ruiner une femme, est si fort à la mode,
Que ce n'est presque plus la peine d'en parler:
On ne voit autre chose; & c'est un pis-aller
Permis, & toujours sûr. On ne s'en fait pas faute.

ARAMONT.

Vous vous formez de nous une idée assez haute.

CLORINE.

Vous n'aviez pas deſſein de m'en faire changer,
Notre ſexe, vous dis-je, eſt un Peuple étranger,
Un Ennemi, ſur qui tout eſt de bonne priſe:
Ce ſont-là des exploits que l'amour autoriſe.

ARAMONT.

Mais ſçachez donc....

CLORINE.

Je ſçais que pour notre malheur
Vous ne traitez pas mieux nos biens que notre hon-
neur.

ARAMONT.

Quand vous aurez laſſé votre langue maudite,
J'eſpére.....

CLORINE.

On vient. J'ai fait, j'ai dit, & je vous quitte.

SCENE X.

ARAMONT, MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE *en voyant Aramont.*

AH! ne m'expoſez point devant un indiſcret,
Qui ne devoit jamais avoüer mon ſecret.

MONROSE *à Aramont.*

Laiſſe-nous, cher ami; ta préſence la bleſſe.

SCENE XI.

MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE.

Ainſi, grace à leurs ſoins, vous ſçavez ma foi-
(bleſſe !
N'êtes-vous pas cruel de paroître à mes yeux ?
A quoi nous ſerviront les plus tendres adieux ?
Je partois ſans vous voir, j'aurois fait l'impoſſible.
Le ſort qui me pourſuit eſt toujours invincible.

MONROSE.

En ſuis-je mieux traité ? Pour comble de malheurs !
Je dois le déteſter juſques dans ſes faveurs.
Il n'en eſt point pour moi qu'il n'ait empoiſonnées.
L'amertume & le fiel les ont aſſaiſonnées.
Tout, juſqu'à votre amour..... Quand m'eſt il an-
(noncé ?
Ah, que pour mon malheur tout eſt bien compenſé !

HORTENCE.

Eh ! n'éxaminons point quel eſt le plus à plaindre.

MONROSE.

Il n'importe ; achevez. Je ne ſçaurois plus craindre
Tout ce qui peut ſervir à me deſeſperer.
Hortence, il eſt donc vrai, j'ai pû vous inſpirer ?...
Eſt-ce pour inſulter davantage à vos larmes,
Que j'oſe demander un aveu plein de charmes,

A qui doit me haïr autant que je me hais?

HORTENCE.

Pourquoi ſe reprocher des maux qu'on n'a point faits?
Voulez-vous que je ſois injuſte & malheureuſe?
Ah! c'eſt trop éxiger.....

MONROSE.

Quoi, toujours généreuſe?
Hortence, hélas! pourquoi nous avez-vous connus?
Un bonheur aſſuré, des plaiſirs continus,
La plus haute fortune, un brillant hymenée,
Auroient rempli le cours de votre deſtinée.
Quel contraſte inoüi! funeſtes liaiſons,
Que le Ciel en courroux mit entre nos maiſons!
Vous partez; vous allez enſevelir vos charmes.
L'exil, l'abaiſſement, l'infortune, les larmes,
Voilà ce qui vous reſte; & je dois m'imputer
D'avoir aidé le ſort à vous perſécuter.
J'ai le remords affreux d'en être le complice;
D'être un de vos Bourreaux; jugez de mon ſupplice.

HORTENCE.

Me conſolerez-vous en vous déſeſperant?
Des coups de la fortune êtes-vous le garant?
Vous me plaignez! Eh quoi! ne peut on vivre heureuſe,
Si ce n'eſt au milieu d'une Cour orageuſe?
A l'égard de ce bien qui s'eſt évanoüi,
Ne pouvant être à vous, en aurois-je joüi?

En effet, à quoi ſert une opulence extrême,
Si l'on ne la partage avec ce que l'on aime?
Je ne ſens pas qu'on puiſſe en joüir autrement.

MONROSE.

Vous l'avez bien fait voir.

HORTENCE.

Et véritablement
Ma ruine fera le repos de ma vie.
Ma liberté me reſte; on l'auroit pourſuivie.
L'autorité, contraire à nos vœux les plus doux,
M'auroit voulu forcer à prendre un autre époux.

MONROSE.

Peut-être auriez-vous fait ſon bonheur & le vôtre.

HORTENCE.

Il dépendoit de vous; je n'en connois point d'autre.
J'ignore ſi l'on peut aimer plus d'une fois;
Mais quand on s'eſt livré ſans reſerve à ſon choix,
Il eſt bien dangereux de prendre d'autres chaînes.
Que l'on s'apprête un jour de tourmens & de peines!
Sçait-on ce que l'on donne? Eſt-on bien sûr d'un cœur,
Qu'on arrache de force à ſon premier Vainqueur?
Eh! puiſque mon amour s'irritoit, à meſure
Que je pouvois vous croire infidele, ou parjure....

MONROSE.

Non, vous n'avez jamais ceſſé de m'enflammer.
Hélas! vous ignorez comme on peut vous aimer.
Depuis que ma fortune incertaine & flottante
Me tient dans une triſte & douloureuſe attente,

Il eſt vrai, mon amour craignoit de ſe montrer.
J'ai prévû le néant où je viens de rentrer :
Et je ne ſuis pas fait pour être téméraire.
Pouvois-je imaginer que j'avois pû vous plaire ?
Et quand je l'aurois ſçû, qu'avois-je à vous offrir ?
Je devois vous tromper afin de vous guérir.
Mais vous l'avez dû voir, même avant mon naufrage ;
Je n'oſois qu'en tremblant vous offrir mon hommage :
Je ne l'ai jamais crû digne de vos appas.
Si vous n'y ſuppléez, ſi vous n'en jugez pas
Par ma diſcrétion & par ma retenuë,
La moitié de mes feux ne vous eſt pas connuë.

HORTENCE.

Hélas ! que dites-vous ? Croyez que mon devoir
M'empêchoit d'y répondre, & non pas de les voir.

MONROSE *en ſe jettant à ſes genoux.*

Quel aveu ! Permettez à mon ame ravie
Un tranſport qui ſera le dernier de ma vie.
Je puis donc une fois tomber à vos genoux !
Ah ! devroit-on ſurvivre à des momens ſi doux ?

HORTENCE *en le relevant.*

Il le faut cependant. Si je vous intéreſſe,
Vivez, pour illuſtrer l'objet de ma tendreſſe ;
Rempliſſez mon idée ; elle eſt digne de vous ;
Soyez tel qu'il falloit pour être mon époux ;
Devenez l'Artiſan de votre deſtinée.
Il eſt beau de dompter la fortune obſtinée,

D'arracher ſes bienfaits, au lieu d'en hériter,
Et de n'avoir que ceux qu'on a ſçu mériter.
Ce ſont-là mes adieux, mes vœux, & mon préſage...
Va, l'on ne peut manquer quand on a du courage...
Imitez mon exemple ; & ſçachez.....

MONROSE.

Vous pleurez !

HORTENCE.

Séparons-nous ; adieu.

MONROSE.

Pour jamais !....

HORTENCE.

Demeurez.

MONROSE.

Je ne puis.

HORTENCE.

Je le veux.

Elle ſuit.

MONROSE *en la ſuivant.*

L'inſtance eſt ſuperflue.
Non ; duſſai-je expirer, en vous perdant de vûë !...

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

QUEL état eſt le mien ! Fortune, en eſt-ce aſſez?
A peine ſuis-je né, mes beaux jours ſont paſſez.
Ai-je pû mériter un ſort ſi déplorable?
Le ſeul bien qui me reſte, eſt un nom qui m'accable.
Je ne ſçais où tourner mes pas ni mes regards.
Ah! je ſens que mon cœur s'ouvre de toutes parts.
Allons traîner ailleurs mon infortune extrême.
Je ne puis plus ici me ſupporter moi-même.

ARAMONT.

Quel eſt votre deſſein? Où voulez-vous aller?

MONROSE.

Partout où je pourrai vivre, & me ſignaler.
Dans l'état où je ſuis, on n'a plus de Patrie:
J'abandonne la mienne, où, malgré mon envie,

Je ne puis plus m'ouvrir un illuſtre tombeau :
Un ſujet inutile eſt pour elle un fardeau.
Je vais mourir ailleurs, ou mériter de vivre.

ARAMONT.

Je frémis du projet ; gardez-vous de le ſuivre.

MONROSE.

Je crois que tu voudrois m'obliger à reſter ?

ARAMONT.

Vous êtes enchaîné.

MONROSE.

Qui pourroit m'arrêter ?
Quelles raiſons ? En quoi ſuis-je ici néceſſaire ?
Tu reſtes ; on n'a point de reproche à me faire.

ARAMONT.

On en feroit d'affreux, ſi vous vous écartez.

MONROSE.

Comment ?

ARAMONT.

Vous me perdez d'honneur, ſi vous partez.

MONROSE.

Quel rapport mon départ a-t-il avec ta gloire ?

ARAMONT.

Le rapport eſt plus grand que vous ne pouvez croire.

MONROSE.

Je ne le comprends pas.

ARAMONT.

On m'accuſe....

MONROSE.

Eh de quoi?

ARAMONT.

D'être votre complice.

MONROSE.

Ah! tout autre que toi...?

ARAMONT.

Le Deſtin a comblé toutes ſes injuſtices.

MONROSE.

Depuis quand l'innocence a-t-elle des complices?
Ce nom convient au crime. Eh, quel eſt donc le mien?

ARAMONT.

Il eſt imaginaire.

MONROSE.

Ah! ne me cache rien.
Quelque ſoit mon deſtin, je ſçaurai m'y ſoumettre:
Dis.....

ARAMONT.

Dornane m'écrit: jugez-en par ſa lettre.

Il lit.

„ Je t'écris à la hâte. Ariſte, non content
„ Des biens de notre ami, lui ravit ſa Maîtreſſe;
„ Il l'a fait demander: le fait eſt très-conſtant.
„ Tu lui diras, en cas que cela l'intéreſſe.
„ A propos; on le croit riche; & je te l'apprends.
„ Entre nous, tu lui vaux cette galanterie.
„ On l'accuſe d'avoir détourné..... tu m'entends?
„ Fait-finir au plutôt cette plaiſanterie.

MONROSE.

Je suis riche !

ARAMONT.

On le dit.

MONROSE.

Comment ? Explique-moi...

Et je suis accusé d'avoir détourné ?.... Quoi ?

ARAMONT.

Les effets du défunt, & tous les biens d'Hortence.
L'on croit que je vous ai prêté mon assistance.

MONROSE.

Ah Ciel ! quelle noirceur ! Je devions furieux.
D'où peuvent provenir ces bruits injurieux ?
L'horreur qu'on m'attribuë est-elle imaginable ?
Ah ! si j'en connoissois l'auteur abominable....
Jusques à mon honneur, quoi, l'on ose attenter !

ARAMONT.

Il n'est point de malheur qui ne puisse augmenter.

MONROSE.

Qui peut avoir fondé cette imposture affreuse ?

ARAMONT.

Mon amitié constante, & toujours malheureuse.
Sans elle, notre honneur seroit encor entier.
Je vous ai fait passer pour un riche héritier.
Ces bruits avantageux m'ont paru nécessaires
Pour vous donner le tems d'arranger vos affaires.
Je les ai répandus ; c'étoit pour votre bien.
On m'a crû. Cependant il ne s'est trouvé rien.

Et je ſuis ſoupçonné. Vous devinez le reſte.

MONROSE.

Quoi! l'amitié m'aura toujours été funeſte!
De mes jours malheureux elle eſt donc le fléau?
Le ſort me reſervoit ce ſupplice nouveau.

ARAMONT.

Soyez sûr que ces bruits ne ſeront pas durables.
Vous n'êtes accuſé que par des miſérables:
C'eſt par des gens comme eux que leurs diſcours ſont crus.

MONROSE.

Dans la rage où je ſuis, je ne me connois plus.

ARAMONT.

Oppoſez le courage à cette calomnie.

MONROSE.

Du courage? En eſt-il contre l'ignominie?
On la mérite alors qu'on peut la ſupporter.

ARAMONT.

Demeurez; c'eſt à quoi j'oſe vous exhorter.

MONROSE.

Non, tu n'entendras plus parler d'un miſérable.
Je comptois que mon nom me ſeroit favorable:
Il faut l'abandonner. Je ne dois plus ſonger
Qu'à me cacher. Je vais me perdre, & me plonger
Dans une obſcurité la plus impénétrable.
Périſſent ma mémoire, & le ſang déplorable
Qui m'a fait naître!

ARAMONT.

O Ciel!

MONROSE.

Et toi, laiſſe-moi fuïr,
Pour la derniere fois, ne te fais point haïr.
Adieu.

SCENE II.

MONROSE, ARAMONT, un GARDE.

MONROSE.

MAis que nous veut cet homme? O Ciel! ſeroit-ce?

Le GARDE.

Je ſuis chargé d'un ordre.....

MONROSE.

Eſt-ce à moi qu'il s'adreſſe?

Le GARDE.

Oui, Monſieur. A regret je remplis un devoir.....

MONROSE.

On m'arrête! Eh pourquoi?

Le GARDE.

Vous devez le ſçavoir.
Souffrez que je m'acquitte.....

MONROSE.

Allons. Que faut-il faire?
Faut-il que je vous ſuive?

Le GARDE.

Il n'eſt pas néceſſaire.

Et vous m'avez été consigné seulement.

ARAMONT *au Garde.*

Voulez-vous bien passer dans cet appartement.

SCENE III.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

ON m'arrête! & déja l'on me traite en coupable!
On m'enchaîne au forfait dont on me croit capable!
Mes fers me font horreur.

ARAMONT.

D'où vient cet accident?
Dornane aura parlé. C'est un homme imprudent.
Vous aurez devant lui projetté votre fuite.
Ce bruit vous aura nui. La Cour en est instruite:
Et voilà ce qui fait qu'on s'assure de vous.

MONROSE.

Comme d'un Criminel.

ARAMONT.

Vous les confondrez tous.

MONROSE.

Eh! comment les confondre? Est-il en ma puissance?
Le crime se défend bien mieux que l'innocence.

Quelle preuve oppoſer ? Où pourrai-je en trouver ?

ARAMONT.

Votre ruine même.

MONROSE.

Eh, comment la prouver !
Par quels moyens veux-tu que je les déſabuſe ?
En croit-on les ſermens de ceux que l'on accuſe ?
Ah ! tout concourt encore à ma conviction.
Ces bruits avantageux à la ſucceſſion ;
Mes créanciers payez, & le bruit de ma fuite ;
La fortune d'Hortence entierement détruite ;
Le reſte de ſes biens, dont malheureuſement
Tu te trouves chargé pour moi ſecrettement ;
Clorine qui le ſçait, pourra-t-elle ſe taire ?
Moi-même puis-je & dois-je éclaircir ce myſtére ?
Non : il faut que ce ſoit un ſecret éternel.
Je ſerai convaincu, ſans être criminel.

SCENE IV.

MONROSE, ARAMONT, HORTENCE *entre ſans être vûë.*

MONROSE *accablé dans un fauteuil.*

JE me perds dans l'horreur de chaque circonſtance.
Lorſque pour réparer la ruine d'Hortence,
Je détourne ſur moi les indignes beſoins,
Qu'elle auroit par la ſuite éprouvé ſans mes ſoins ;

Lorſque pour la ſauver de cet état funeſte,
Je me prive en ſecret de tout ce qui me reſte,
On croit que dans ſes biens j'ai pû foüiller mes mains;
Et je ſuis réputé le dernier des Humains!
O Deſtin, eſt-ce aſſez mal-traiter ta victime?
On m'arrête, on me force à me purger d'un crime,
Qu'eſt-ce qu'un ſcélerat a de plus à ſouffrir?

HORTENCE.

Les remords.

MONROSE *en ſe levant.*

Quelle voix, quel objet vient s'offrir!

HORTENCE.

C'eſt une amante en pleurs. On empêche ma fuite;
J'ignore à quel deſſein, je n'en ſuis pas inſtruite.
On m'a fait revenir.

MONROSE *en voulant s'en aller.*

Laiſſez-moi me cacher.

SCENE V.

MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE *le retenant.*

Quoi! vous voulez me fuir?

MONROSE.

Laiſſez-moi m'arracher.

HORTENCE.

Eh! ne nous quittons point dans l'état où nous ſom-
(mes.

MONROSE *pénétré.*

Ces regards ſont-ils faits pour le dernier des hommes?
Je ne puis ſoutenir vos yeux, ni mes revers.

HORTENCE.

Je ne ſuis donc plus rien pour vous dans l'Univers!
Je ne croyois pas être un objet ſi funeſte.
Je ne puis que pleurer. Le tems fera le reſte.

MONROSE.

Dites, mon déſeſpoir.

HORTENCE.

Ah! cruel, arrêtez.

MONROSE.

Il finira bientôt des jours trop déteſtez.

HORTENCE.

Mon état, mon amour, ma préſence, & mes larmes,
N'auront donc point aſſez de puiſſance & de charmes,
Pour vous rendre un peu moins ſenſible à vos mal-
(heurs?
Qu'on ne nous vante plus le pouvoir de nos pleurs!
Vous ne ſongez qu'à vous.

MONROSE.

Quel reproche!

HORTENCE.

Il ne tombe
Que ſur ce déſeſpoir où votre cœur ſuccombe.

Je ſçais de quels bienfaits vous vouliez me combler.
Du reſte de vos biens vous vouliez m'accabler.

MONROSE.

Qui m'a trahi ?

HORTENCE.

C'eſt toi. Va, tu n'as qu'à pourſuivre;
Laiſſe-moi donc mourir, ſi tu ne veux plus vivre.

MONROSE.

Ah! Madame, vivez . . . répondez-moi de vous,
Et toute ma fureur expire à vos genoux.

HORTENCE.

Que je vive ! Eſt-ce à moi d'avoir plus de courage ?
Je conviens qu'on vous fait le plus ſanglant outrage :
Mais enfin ce n'eſt pas un opprobre éternel.
Tombe-t-il ſur vous ſeul ? M'eſt il moins perſonnel ?
L'amour qui nous unit n'admet point de partage.
Je ſouffre autant que vous ; ſi ce n'eſt davantage.
Et cependant mon cœur n'en eſt point abbattu.
La vérité fera triompher la vertu.
Juſqu'à ce que le tems la mette en évidence,
Ayons la fermeté qui ſied à l'innocence :
Elle en eſt la reſſource, & le plus ſûr garant.
Rétablit-on ſa gloire en ſe déſeſpérant ?
Le découragement autoriſe une injure.
Il faut vivre pour vaincre ; & la victoire eſt ſûre ;
Et qui perd tout eſpoir mérite ſon malheur.
Je vous parle ſans doute avec trop de chaleur.

Excuſez une amante, ou plutôt une amie.

MONROSE.

Qui me condamne à vivre, accablé d'infamie!
Le ſort qui me pourſuit peut-il aller plus loin?
Il ne me manque plus que d'être le témoin
Du bonheur d'un Rival... Il en eſt un, Madame.
Ariſte juſqu'ici vous a caché ſa flamme;
Juſques dans votre cœur il veut m'aſſaſſiner:
Pour être votre Epoux, il s'eſt fait deſtiner.

HORTENCE.

Ariſte, dites-vous? L'entrepriſe eſt hardie.
Il m'aime! Il payera bien cher ſa perfidie.

SCENE VI.

MONROSE, ARAMONT, HORTENCE, CLORINE.

ARAMONT.

JE viens d'être éclairci. Vous n'êtes arrêté,
Qu'en vertu d'un propos que l'on vous a prêté.
Dornane.....

MONROSE.

Eh bien?

ARAMONT.

Son zéle & ſa prudence éclatent.
C'eſt un homme qui veut que les autres ſe battent.
Il dit que votre idée eſt de tirer raiſon
Du procédé d'Ariſte, & de ſa trahiſon:

Et

Le voilà ce qui fait que l'on vous garde à vûë.
Mais vous allez avoir une étrange entrevûë.

MONROSE.

Comment ?

ARAMONT.

Ariſte .... Il oſe ici....?

MONROSE.

Quel embarras!

CLORINE.

Vous l'allez voir paroître ; il marche ſur mes pas.

HORTENCE.

Ah Ciel ! que n'ai-je autant de charmes que de haine!
Je le veux accabler ſous le poids de ſa chaîne.

ARAMONT.

Mais le voici qui vient ; contenons-nous un peu.

SCENE VII.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT, HORTENCE, CLORINE, Le GARDE.

ARISTE *au Garde dans l'enfoncement du Théatre.*

VOus pouvez nous laiſſer : votre ordre n'a plus (lieu ;
Je me charge de tout ; la Cour en eſt inſtruite.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT, HORTENCE, CLORINE.

ARISTE *à Monroſe.*

JE viens rendre raiſon de toute ma conduite.

MONROSE *ſans ſe détourner.*

On n'en demande point à ceux qui ſont heureux.

ARISTE.

Il eſt vrai, je le ſuis ; tout ſuccede à mes vœux.

ARAMONT *ironiquement.*

Monſieur, vous voulez bien que je vous félicite !
Vous voyez quels tranſports votre bonheur excite.

ARISTE.

Je n'en ſuis point ſurpris.

ARAMONT.

Ma foi, je le crois bien.

ARISTE.

On m'a tout accordé.

ARAMONT *en lui remettant l'Ecrain, & la Procuration de Monroſe.*

Pour qu'il n'y manque rien,
Tenez ; voilà leur reſte : ils n'en ſçavoient que faire,
Ni moi non plus.... Prenez toujours ; c'eſt votre af-

faire.

ARISTE.

Madame.....

HORTENCE *avec dédain.*

Laiſſez-moi.

ARAMONT.

Je ſuis hors d'embarras.

HORTENCE.

Je ne ſçai ce que c'eſt ; mais je n'ignore pas
Qu'il vous a plû, Monſieur, d'empêcher ma retraite.

ARISTE *rendant à Clorine l'Ecrain & la Procuration.*

Je crois que vous pourrez en être ſatisfaite.

HORTENCE.

Quelle audace ! Eſt-ce à vous que je dois mon retour ?

ARISTE.

Oui ; j'ai ſollicité cet ordre de la Cour.
On ne vous perdra point. L'amour & l'hymenée
Y vont fixer vos jours, & votre deſtinée.
On m'a favoriſé.....

HORTENCE *avec indignation.*

Qui ? Vous, perfide ami ?
C'eſt dans la trahiſon être bien affermi !
Vous voulez que ma main couronne votre ouvrage ?
Mais il faut repouſſer l'injure par l'outrage.
Notre état différent vous rend audacieux.
Vous croyez m'ébloüir ; & je lis dans vos yeux
Un eſpoir inſultant fondé ſur mes diſgraces :
Mais je ne connois point des reſſources ſi baſſes...

ARISTE.

Non, Madame ; l'hymen vous garde un ſort plus doux.
D'ailleurs, vous êtes riche.

ARAMONT.

En quoi ?

MONROSE.

Que dites-vous ?

ARISTE.

Qu'il eſt faux que Madame ait été ruinée.

ARAMONT.

Quel conte !

ARISTE.

Cette hiſtoire eſt mal imaginée.
Ce bruit injurieux s'eſt détruit auſſi-tôt.
Chez un homme public ſes biens ſont en dépôt.

HORTENCE.

Qu'entends-je ?

CLORINE.

Eſt-il poſſible ?

MONROSE.

O Ciel ! quelle ſurpriſe !

ARISTE *à Monroſe.*

C'eſt la précaution que votre oncle avoit priſe.
Oui, Monſieur, ce n'eſt plus un ſecret aujourd'hui.
Il eſt juſtifié ; vous l'êtes comme lui.

MONROSE *tranſporté.*

Je ſuis juſtifié !

ARISTE.

C'eſt moi qui vous l'atteſte.

MONROSE *tranſporté de joye.*

Fortune, c'eſt aſſez ; je te quitte du reſte.
Mes vœux ſont épuiſez. Mon honneur m'eſt rendu...
à Hortence.
Madame, pardonnez à mon cœur éperdu
Ce tranſport exceſſif....

ARISTE.

Permettez, je vous prie ;
Il eſt bien juſte auſſi que je me juſtifie.
J'ai dû juſqu'à la fin vous cacher des ſecrets,
Où vous auriez pû faire entrer des indiſcrets.
Vos amis vous flattoient contre toute apparence.
Lorſque je vous ai vû ſans aucune eſpérance,
J'ai brigué pour moi-même ; & j'ai tout obtenu ;
C'eſt depuis quelques jours que j'y ſuis parvenu.
Mais j'avois mes raiſons pour en faire un myſtére.
Je voulois obtenir une grace plus chére.
L'eſſentiel manquoit à ma félicité.
Après avoir long-tems preſſé, ſollicité,
Ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'à force de priére,
Enfin la Cour m'a fait la faveur toute entiére.
Joüiſſez-en, Monſieur : ſes bienfaits ſont à vous.
Le Prince m'a permis de vous les céder tous :
Et je vous les remets avec toute la joye.....
Souffrez qu'en m'acquittant tout mon cœur ſe déploye.
Il embraſſe Monroſe.

MONROSE.

Monsieur, ce n'est pas-là tout ce que je vous dois;
Mes créanciers.....

ARISTE.

Laissons cet incident.

MONROSE.

Je vois
Que c'est à vous, Monsieur, que je suis redevable;

ARAMONT.

J'ai pensé m'en douter.

HORTENCE.

Que je me sens coupable!

ARISTE *à Hortence.*

Madame, c'est pour lui que je viens d'obtenir
Le don de votre main: vous pourrez vous unir.

HORTENCE.

J'ai des torts avec vous.

ARAMONT.

Bon, bon; point de rancune:
Pour moi, je vous réponds que je n'en garde aucune.

ARISTE.

Notre premier devoir nous appelle à la Cour.
Venez; partons; l'hymen vous attend au retour.

MONROSE.

Ah! permettez du moins que ma reconnoissance
Se manifeste autant qu'il est en ma puissance.

ARISTE.

En vous faiſant joüir du deſtin le plus doux,
Croyez-vous que je ſois moins fortuné que vous ?

MONROSE.

à Hortence.

Ah ! Madame, ſouffrez que mon cœur ſe partage.

à Ariſte.

Monſieur, je ne puis rien vous offrir davantage.
O Fortune ! je ſens, & j'éprouve à préſent
Qu'un Ami véritable eſt ton plus grand Préſent.

F I N.

De l'Imprimerie de PAULUS-DU-MESNIL, 1737.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier *l'Ecole des Amis*, *Comedie*, & je crois que le Public verra avec plaiſir l'impreſſion d'un Ouvrage qu'il a ſi juſtement applaudi dans les repreſentations. Fait à Paris ce 8 Mars 1737. DANCHET.

MAXIMIEN.

TRAGEDIE.

Par M. NIVELLE DE LA CHAUSSE'E.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François le 28. Février 1738.

Le prix eſt de 30. *ſols.*

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,
Chez LE BRETON, au coin de la ruë Gift le Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

ACTEURS.

MAXIMIEN, Pere de Fauſta. *M. Saraſin.*

CONSTANTIN, Empereur d'Occident. *M. Dufreſne.*

FAUSTA, Femme de Conſtantin. *Mlle. Goſſin.*

AURELE, Général des Armées. *M. Granval.*

MAURICE, ancien Gouverneur, & Confident d'Aurele. *M. Dubreuil.*

ALBIN, Confident de Maximien. *M. Legrand.*

EUDOXE, } Femmes de la ſuite
PULCHERIE, } de l'Impératrice.

GARDES, & ſuite de Conſtantin.

La Scéne eſt à Marſeille dans le Palais de Conſtantin.

MAXIMIEN.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AURELE, *seul.*

DU repos des mortels implacable ennemi,
Monſtre le plus cruel, que l'Enfer ait vomi,
Funeſte ambition, ſource de tant de crimes,
Trouveras-tu toujours de nouvelles victimes?

Quels excès en ces lieux vont se renouveller!
Malheureuse Fausta, qu'ai-je à te révéler!
Que de pleurs te prépare un pere trop coupable!
Helas! pour te sauver, il faut que je t'accable.
Et toi dont je voulois ensevelir l'horreur,
Déteſtable ſecret, ne ſoüille plus mon cœur.
Sur ce myſtere affreux répandons la lumiére,
Et reprenons enfin ma vertu toute entiére.
Mais pourai-je obtenir ce fatal entretien?
Maurice ne vient pas, je l'apperçois; eh bien...;

SCENE II.

MAURICE, AURELE.

AURELE.

L'Imperatrice enfin conſent-elle à m'entendre?
Pourrai-je lui parler?

MAURICE.

Vous la pouvez attendre,
Seigneur, vous vous troublez.. Et pourquoi la revoir?
Que ne la fuyez-vous....

AURELE.

Eſt-il en mon pouvoir.

MAURICE.

Je ne dois plus entrer dans votre confidence;
Mais dûſſai-je aujourd'hui commettre une imprudence,

L'amitié tient ſur vous mes yeux trop attachés,
Pour ne pas découvrir ce que vous me cachés.
On a donc corrompu le ſang de Marc Aurele,
Et vous n'en êtes plus l'imitateur fidéle :
Souffrez, lorſque je vois un ſi grand changement,
Que je ne garde plus aucun ménagement ;
Depuis aſſez long-tems, l'inutile eſpérance,
D'un retour déſormais, hors de toute apparence,
A contenu mon zéle, & ſuſpendu ma voix ;
Je vais vous offenſer pour la premiere fois.

AURELE.

Votre amitié m'eſt chere, & jamais ne m'offenſe ;
Remis entre vos mains dès ma plus tendre enfance,
Je n'ai ſçu qu'applaudir à vos ſages avis,
Et j'oſe me flatter de les avoir ſuivis.

MAURICE.

Eſt-ce en entretenant ces liaiſons intimes,
Ce commerce odieux, ces nœuds illégitimes ?
Avec qui vivez-vous ? Juſte Ciel ! je frémis ;
Maximien vous compte au rang de ſes amis ;
Lui qui n'en eut jamais d'autres que des complices
Deſtinés à ſubir les plus honteux ſuplices,
Lui dont l'ambition ne peut ſe rallentir ;
Toujours inacceſſible au moindre repentir,
Et moins ſenſible encore à la haine publique :
Seigneur, ignorez-vous quelle eſt ſa politique ?
Si Diocletien le mit à ſes côtés,
Ce fut pour rejetter ſur lui ſes cruautés ;

Ce Prince en apparence humain & débonnaire,
Avoit alors beſoin d'une main ſanguinaire ;
Ainſi Maximien, devenu Souverain,
Fit gémir l'Occident ſous un ſceptre d'airain :
Mais parmi ſes excès, ſes fureurs & ſes crimes,
Je ne vous compte pas tant de ſaintes victimes.
Ces Baptêmes de ſang, loin de porter l'effroi,
Dans les cœurs incertains ont fait germer la foi ;
Et ce ſang dont la Terre alors fut arroſée,
Eſt devenu pour elle une heureuſe roſée,
Qui produit aujourd'hui les plus riches moiſſons :
Seigneur, au nom de tous, je vous dis nos ſoupçons ;
D'où vient cette union, qui l'a pû faire naître ?
Quel apas vous ſéduit, qu'attendez-vous d'un traître ?
Eternel Artiſan de complots dangereux,
Toujours mal concertés, & toujours malheureux ;
Rebut de la fortune, ennemi de la terre,
Moins digne de pitié que d'un coup de tonnerre ;
Tout autre qu'un ingrat, qui le ſera toujours,
A la reconnoiſſance eût conſacré ſes jours ;
Et charmé de ſe voir au ſein de ſa famille,
Honoré de ſon gendre, adoré de ſa fille,
Auſſi ſouverain qu'eux dans leurs propres Etats,
N'eût point formé contr'eux les plus noirs attentats.
Que n'a point fait pour lui cette fille ſi tendre ?
Que de torrens de pleurs il a fallu répandre,
Pour fléchir ſon Epoux, & lui faire épargner
Un ſang que dévoroit la fureur de régner ;

On diroit à le voir tranquile en apparence,
Qu'il ſoutient ſa diſgrace avec indifférence :
On croiroit qu'il ne ſonge au fond de ce Palais,
Qu'à joüir d'un repos qu'il ne goûta jamais :
Tant de tranquilité n'eſt qu'un pur artifice,
Il eſt né dans le crime, il faut qu'il y périſſe ;
Il vous entraînera, s'il ne l'a déja fait.
Ce lien réciproque eſt pour vous un forfait ;
Ce n'eſt qu'une amitié funeſte & redoutable :
Qu'ai-je dit, je profane un nom ſi reſpectable ;
L'amitié ne convient qu'à des cœurs vertueux :
Nous allons voir éclore un crime infructueux,
Il va ſe conſommer, & c'eſt ſous vos auſpices,
Si vous n'y prêtiez pas des ſecours ſi propices.....

AURELE.

Pour paroître coupable, on ne l'eſt pas toujours,
Crains moins pour ma vertu, ne crains que pour mes jours.
Oüi, Maurice, ma vie eſt tout ce que j'expoſe ;
Je remplis un devoir que la pitié m'impoſe ;
Ma naiſſance, & le rang que je tiens dans l'Etat,
N'y ſerviront jamais l'audace & l'attentat ;
C'eſt pour les empêcher que je me ſacrifie :
Ecoute, puiſqu'il faut que je me juſtifie,
Je ne le vois que trop, tu ſembles ſoupçonner,
Que mon cœur par l'amour ſe laiſſe empoiſonner.
Tu crois que pour Fauſta mon ardeur ſe ranime ;
Et qu'un eſpoir fondé ſur le ſuccès d'un crime,

Me ramene aux genoux d'un objet trop aimé ;
Ne puis-je la revoir ſans en être enflâmé !
Sans que mes premiers feux m'en inſpirent l'audace ;
L'amitié ne peut-elle en occuper la place ?
Pourquoi n'aurai-je pas un pur attachement ?
Ah ! Maurice, le cœur n'a-t'il qu'un ſentiment ?
Et l'amour ne peut-il ſe changer en eſtime ?
Ce triomphe demande un effort magnanime :
Mais enfin il n'eſt pas au-deſſus d'un Chrétien ;
Aprends donc le ſecret d'un fatal entretien.....
Il lui coûtera cher..... Mais je la vois paroître :
Ami, reſte en ces lieux, tu vas me reconnoître.

SCENE III.

FAUSTA, AURELE, MAURICE, EUDOXE & PULCHERIE, *dans l'éloignement.*

AURELE.

J'Ai devancé les pas de votre auguſte Epoux,
J'ai recherché l'honneur d'être admis devant vous ;
Je vous ai fait preſſer de vouloir bien m'entendre :
Ma conduite, Madame, aura pû vous ſurprendre,
Vous allez me juger, & j'oſe ſur ce point.....

FAUSTA.

Seigneur, dans vos deſſeins ne pénétrai-je point ?
Auprès de mon Epoux, vous ſuis-je néceſſaire ?

Vous pouvez demander, dites, que faut-il faire ?
Permettez-vous qu'on cherche à vous récompenſer ?
Le Prétoire eſt vacant, daignez-vous y penſer ?
Parlez, oſeroit-on vous offrir cette place ?
Vous avez des Rivaux, Albin même a l'audace
De porter juſques-là ſes vœux démeſurés :
Déclarez-vous, Seigneur, vos droits ſont aſſûrés.

AURELE.

Si les grandeurs faiſoient le bonheur où j'aſpire,
Il ne tiendroit qu'à moi de partager l'Empire.

FAUSTA.

Ah ! que m'annoncez-vous ?

AURELE.

Un malheur trop certain.
Je refuſe à la fois le trône & votre main.

FAUSTA.

Qu'entends-je ! & qui pourroit vous les donner ?

AURELE.

Le crime.

FAUSTA.

Juſte Ciel ! je me perds au fond de cet abîme,
Daignez plus clairement m'annoncer mon deſtin :
Seigneur, menace-t'on les jours de Conſtantin ?

AURELE.

Oüi, la mort en ces lieux lui creuſe un précipice,
Un furieux conſpire, & me croit ſon complice.

FAUSTA.

Qui ? vous, Seigneur.

AURELE.

Daignez ne me rien reprocher;
En flattant ſon erreur, je voulois empêcher,
L'aſſaſſinat affreux que ſa rage médite.

FAUSTA.

Je ne ſçais que penſer, je demeure interdite.

AURELE.

Votre cœur incertain ſe trouble & ſe confond:
J'interpréte aiſément ce ſilence profond;
Mon raport vous paroît douteux, même infidéle,
Je vous deviens ſuſpect, vous ſoupçonnez mon zéle;
Vous croyez que je viens ſuppoſer un forfait,
Avoüez-le, Madame?

FAUSTA.

Ah! Seigneur, en effet;
Que voulez-vous, pourquoi faut-il que je vous croye?
S'il eſt vrai, vous deviez chercher une autre voïe,
Qui pût faire échoüer un projet auſſi noir:
A qui recourez-vous, & quel eſt votre eſpoir?
Falloit-il que j'en fuſſe inſtruite la premiere?
A quoi peut me ſervir cette triſte lumiére?
Quels moyens aſſez prompts, quels ſecours ſi puiſſans
Ai-je pour détourner des malheurs ſi preſſans?

AURELE.

Vous en pourrez trouver.... le Ciel en fera naître,
A qui prétendez-vous que je livre le traître?

FAUSTA.

A l'Empereur.

AURELE.

Helas ! vous ne le voudrez pas,
Vous ſerez la premiere à retenir mes pas.

FAUSTA.

Je ſerai la premiere à hâter ſon ſuplice ;
Si vous ne le livrez, vous êtes ſon complice,
Et le plus odieux de tous nos ennemis.

AURELE.

Quand vous ſçaurez ſon nom, Madame.....

FAUSTA.

Je frémis.

AURELE.

Vous voudrez ménager une tête ſi chere.

FAUSTA.

Quel eſt ce malheureux ?

AURELE.

Maximien.

FAUSTA.

Mon Pere ;
La ſource de mon ſang, l'objet de tant d'amour.
Non, cruel, vous voulez, par un affreux détour,
Vous venger à la fois d'une triſte famille ;
Et perdre en même-tems le Pere par la Fille.

AURELE.

Ce raport eſt fondé ſur un fait trop conſtant,
Il ſeroit dangéreux d'en douter un inſtant ;

Toutefois j'ai prévû votre injuſtice extrême,
J'ai compté qu'il faudroit vous combattre vous-même,
Et qu'un Pere aiſément ſeroit juſtifié.
Mon ſort ſera toujours d'être ſacrifié :
Cependant ſi j'étois armé par la vengeance ;
J'aurois mieux profité de notre intelligence ;
Je ſerois en état de vous donner la loi,
Vous ne regneriez plus, ſi ce n'eſt avec moi.
Je me verrois vengé de cette préférence
Que votre Epoux obtint ſur ma perſévérance.
On a crû que des feux éteints par le devoir,
Pourroient être aiſément rallumés par l'eſpoir.
On a compté qu'un Trône, orné de tous vos charmes,
A ma foible vertu feroit rendre les armes ;
Que dis-je ! on s'eſt flatté qu'un auſſi grand bienfait
N'étoit point trop payé par le plus grand forfait.
Mon crédit, mes emplois, & quelque renommée
Que je me ſuis acquiſe à la Cour, à l'Armée,
M'ont rendu néceſſaire aux yeux de cet Ingrat.
Il a déſeſperé de renverſer l'Etat,
Si je ne lui prêtois ma coupable aſſiſtance ;
Et moi, pour vous ſervir, dans cette circonſtance ;
(Il le falloit) j'ai feint d'épouſer ſa fureur :
J'ai fait plus, pour ſauver le ſang de l'Empereur ;
Je me ſuis, en ſecret, chargé de le répandre ;
C'eſt maintenant de vous que ſon ſort va dépendre.

FAUSTA.

Ah! Seigneur, pardonnez au trouble de mes ſens;
Je vous ai laiſſé voïr des ſoupçons offenſans.
A tous les malheureux l'injuſtice eſt commune.

AURELE.

Madame, votre excuſe eſt dans votre infortune.

FAUSTA.

Dans mes pleurs, dans mon ſang, il veut donc ſe baigner.....
Mon Pere.... ah! le cruel....

AURELE.

Madame, il veut regner....

FAUSTA.

Mon cœur, comme le ſien, n'eſt pas impitoyable.
Quelqu'autre ſçauroit-il ce ſecret éfroyable?
Seigneur, eſt-ce à vous ſeul?

AURELE.

Il n'a point tranſpiré;
Et perſonne, avec nous, je crois, n'a conſpiré.
Mais n'en craignez pas moins le ſort qui vous menace.
De mes retardemens, Maximien ſe laſſe.
Je vois que les délais deviennent dangereux,
Il n'arrive que trop au crime d'être heureux.
Les vertus ne ſont pas tant d'amis que les vices:
Pour le moindre ſalaire, on trouve des Complices.
Peut-être qu'il pourroit, ne ménageant plus rien,
Au défaut de mon bras, ſubſtituer le ſien.

FAUSTA.

Le Barbare, ah! Seigneur....

AURELE.

S'il m'eût été poſſible
De ramener ce cœur, toujours plus inflexible,
Je vous euſſe épargné ce coup inattendu.
Mais enfin, mon eſpoir s'eſt trouvé confondu;
C'eſt à votre vertu, c'eſt à votre prudence,
Madame, à profiter de cette confidence.

FAUSTA.

Qu'elle eſt affreuſe!

AURELE.

A qui pouvois-je mieux qu'à vous,
Remettre le deſtin d'un Pere & d'un Epoux?
Puiſſiez-vous à la fois les ſauver l'un & l'autre:
Mon art a ſuccombé, tout dépendra du vôtre.

FAUSTA.

Seigneur, continuez....

AURELE.

N'exigez rien de plus.
Ma préſence & mes ſoins deviennent ſuperflus.

FAUSTA.

M'abandonnerez-vous à la main qui m'opprime.

AURELE.

Je n'ai que trop marché dans les ombres du crime;
C'eſt paſſer trop long-tems pour être criminel,
Souffrez que je m'impoſe un exil éternel.

Ce n'eſt pas ſeulement d'aujourd'hui que j'y penſe ;
Je vais le demander pour toute récompenſe :
L'Empereur m'en doit une, & j'ai toujours compté
D'en recevoir enfin ces marques de bonté.

SCENE IV. *Il ſort.*

FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE.

FAUSTA *à Eudoxe qui ſe raproche.*

Il me quitte, il me laiſſe incertaine, tremblante :
Eudoxe, qu'ai-je appris ! O nouvelle accablante !
Ciel ! encore une fois, mon Pere veut regner ;
Il veut reprendre un rang qu'il ſembloit dédaigner.
Enviſage l'horreur de cette conjoncture ;
Si j'écoute un moment la voix de la nature,
Eudoxe, c'en eſt fait, & mon Epoux eſt mort.

EUDOXE.

Qui ſçait ſi l'on vous fait un fidéle rapport.
D'un amant mépriſé, c'eſt peut-être une feinte ;
Et c'eſt trop aiſément vous livrer à la crainte.

FAUSTA.

C'eſt l'Oracle fatal des cœurs infortunés.
Je vois tous les malheurs l'un à l'autre enchaînés.
Je dois en croire Aurele, il ne m'a point trompée ;
Eudoxe, tu me vois mortellement frappée.

Je connois trop mon Pere, il m'aime tendrement,
Je le ſçais, il m'a fait le ſort le plus charmant,
En m'accordant l'objet de mon amour extrême;
Mais ſon ambition ſera toujours la même:
Il déteſte le rang où le Ciel l'a remis,
Et pour lui tous les Rois ſont autant d'ennemis.
Eh! depuis que lui-même a couronné Conſtance,
Juſqu'où n'a point été ſa cruelle inconſtance!
Après avoir cédé le fruit de ſes Exploits,
Il croit que ſes regrets lui rendent tous ſes droits.
Un repentir cruel ſans ceſſe le déchire;
Il croit que mon Epoux doit lui rendre l'Empire,
Et qu'il n'eſt l'héritier que d'un Uſurpateur;
Cette erreur n'a jamais abandonné ſon cœur:
Voilà de tous nos maux la déplorable ſource,
A préſent que mon Pere eſt ſans autre reſſource,
Tout lui paroît permis, il céde au déſeſpoir.

EUDOXE.

Vous connoiſſez la loi d'un rigoureux devoir;
Un Epoux doit toujours l'emporter ſur un Pere.
Le ſacrifice eſt grand, & cependant j'eſpere...,

FAUSTA.

Oui, je ſens qui des deux doit être préferé;
Mais toutefois mon cœur n'eſt pas moins déchiré.

EUDOXE.

Madame, la pitié ſeroit trop dangereuſe;
Il faut tout réveler.

FAUSTA.

Que je ſuis malheureuſe!

Car enfin, l'Empereur eſt jaloux de ſon rang:
Sa propre ſureté veut qu'il répande un ſang,
Qui m'a déja coûté tant de peine à défendre.
Ah! le paſſé m'apprend ce que je dois attendre.
Dans cette extrémité, je dois appréhender
D'obtenir un pardon que je dois demander.
La pitié qu'il m'inſpire entretient ſon audace;
il oſera toujours abuſer de ſa grace:
Son bras, de plus en plus, ſe fera redouter.
Je ne prévois que trop ce qu'il peut m'en couter,
Et la néceſſité veut que l'on me refuſe;
Mais pour comble de maux, il faut que je l'accuſe.
N'eſt-ce pas de ma main porter les premiers coups?
S'il périt.... de quel œil verrai-je mon Epoux!
Pourrai-je lui montrer un amour auſſi tendre!
D'une ſecrette horreur pourrai-je me défendre!
Non, la nature alors reprendra tous ſes droits;
Eudoxe, il eſt trop vrai, je perds tout à la fois....
Entre ces deux écueils je demeure flottante.
Ai-je, contre mon Pere, une preuve conſtante,
Pour pouvoir le convaincre, où pourrois-je en trouver?
Eſt-ce par un rapport difficile à prouver?
Et ſi c'eſt une erreur, je fais un parricide.
Je m'y perds; cependant il faut que je décide....
Grand Dieu! c'eſt à toi ſeul à me déterminer,
De tes rayons divins daigne m'illuminer.
M'abandonneras-tu? Non, je ne le puis croire;
Le ſujet de mes pleurs intéreſſe ta gloire.

Mon Pere, mon Epoux, ſont tes plus grands bien-faits:
Ah! laiſſe moi jouir des dons que tu m'as faits.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE I.

MAXIMIEN, ALBIN.

MAXIMIEN.

NOTRE Victime approche, & tout nous favorise;
Cependant au moment d'achever l'entrepriſe,
Ma Fille veut me voir, conçois-tu mon éfroi?
Je ne ſçais quel empire elle eût toujours ſur moi.
Peut-être je t'en fais un aveu trop fidéle;
Mais mon cœur n'a jamais tremblé que devant elle;
Sa tendreſſe m'accable autant que ſa vertu,
Je ne la vois jamais ſans être combattu....
Qui pourroit réſiſter au pouvoir de ſes larmes?
Mais dans tout autre tems j'aurois eu moins d'allarmes.

ALBIN.

Je ne ſuis point ſurpris qu'elle cherche à vous voir,
Ce qu'elle doit vous dire, eſt facile à prévoir:

Quand vous ſçaurez qu'Aurele a vû l'Impératrice.

MAXIMIEN.

Ah! s'il m'avoit trahi.....

ALBIN.

Prononcez ſon ſupplice.

MAXIMIEN.

Aurele l'auroit vûë?

ALBIN.

En ſecret dans ces lieux,
Et Maurice avec lui.

MAXIMIEN.

Que m'aprens-tu? Grands Dieux!

ALBIN.

Fauſta, n'en doutez point, a tout apris d'Aurele;
Ce ſecret eſt ſorti de ſa bouche infidelle:
Et bien-tôt il ira juſques à l'Empereur.
Non, Seigneur, ce n'eſt plus une fauſſe terreur;
L'intérêt d'un Epoux emporte la balance:
Croyez-vous que Fauſta, puiſſe par ſon ſilence,
Concourir avec vous à ſon propre malheur.

MAXIMIEN.

La nature pourroit combattre en ma faveur.
C'eſt peut-être trop loin pouſſer la défiance,
C'eſt un amant qui céde à ſon impatience:

L'eſpérance & l'amour auront conduit ſes pas,
Aurele a voulu voir un objet plein d'appas,
Qui doit être bien-tôt ſon heureuſe conquête :
Non, Albin, tu proſcris trop aiſément ſa tête,
Il ne m'a point trahi.

ALBIN.

Seigneur, qu'a-t'il donc fait ?
L'entrepriſe devroit avoir eu ſon effet.
C'eſt pour en empêcher le ſuccès infaillible,
Qu'il s'en étoit chargé, la feinte eſt trop viſible,
Aurele n'a jamais oſé s'y devoüer,
Que dans le ſeul deſſein de la faire échoüer.
En faut-il des garants qui ſoient plus manifeſtes,
Que ces retardemens, & ces délais funeſtes :
Ces riſques, ces dangers, qui n'ont jamais été ;
Et qui, juſqu'à préſent l'ont toujours arrêté :
Mais où pouvoit-il mieux que dans cette occurrence,
Immoler la victime avec pleine aſſûrance ?
Il étoit dans un Camp, dont il s'eſt fait chérir ;
C'eſt-là, s'il eût voulu, qu'elle devoit périr :
Cependant elle échape, elle reſpire encore.

MAXIMIEN.

Aurele a des deſſeins qui vont ſans doute éclore.

ALBIN.

De quoi vous flattez-vous, ſera-ce dans ces lieux ?

MAXIMIEN.

Il adore ma Fille, il eſt ambitieux.

On cherche à s'élever, autant qu'il eſt poſſible :
Cet ardeur héroïque eſt toujours invincible ;
Mais, que dis-je ? il ſeroit honteux d'en triompher.
Un grand cœur ne doit point chercher à l'étouffer.
Que le vulgaire en faſſe un crime à ma mémoire ;
Il eſt fait pour ramper, & pour haïr la gloire :
S'immortaliſe-t'on dans le ſein du repos ?
Albin, l'ambition eſt l'ame d'un Héros.
Elle émane du Ciel, elle vient des Dieux mêmes ;
C'eſt une portion de ces êtres ſuprêmes,
Et le ſigne éclatant, qui ſert à déſigner,
Ceux, d'entre les Mortels, qui ſont faits pour regner.
Je ne crois pas qu'Aurele ait une autre penſée.

ALBIN.

Vous ne connoiſſez pas cette Secte inſenſée,
Qui s'accroît chaque jour, ſous le nom de Chrétiens.

MAXIMIEN.

Que je les haïs !

ALBIN.

Aurele eſt un de leurs ſoûtiens.
Si-tôt qu'on a reçû les Eaux de leur Baptême,
Il ſemble qu'on devienne ennemi de ſoi-même ;
Ils exercent ſur eux les plus grandes rigueurs,
Ils ſe font des devoirs, des vertus, & des mœurs,
Qui ne furent jamais que de triſtes chimères ;
Ils n'ont d'autres plaiſirs que des douleurs amères,
Ils ne déſirent plus que des biens à venir,
Que l'eſprit ne ſçauroit prévoir ni définir.

e préſent n'eſt plus fait pour être à leur uſage ;
pour eux cette vie eſt un ſimple paſſage,
à, ſans aucune attache, ils attendent la mort,
our finir leur exil, & les conduire au port.

MAXIMIEN.

e ſçaurai profiter de cette confidence ;
'eſt aſſez, laiſſe-moi ; que notre intelligence
emeure, comme elle eſt, dans un profond ſecret,
n plus long entretien pourroit être indiſcret.

SCENE II.

MAXIMIEN *ſeul.*

ALBIN peut m'avoir fait un rapport infidéle ;
a toujours voulu me détacher d'Aurele :
e vois ſa politique, & ſa témérité ;
lais ſans nous prévenir, cherchons la vérité.
chons à qui je dois ôter ma confiance.
la Fille n'aura point aſſez d'expérience.....
'eſt elle que je vois, je vais être éclairci.

SCENE III.

FAUSTA, MAXIMIEN.

FAUSTA *à ſa Suite.*

ELoignez-vous... ſortez, que l'on nous laiſſe ici
Ils ſe regardent tous deux un inſtant.

MAXIMIEN.

Votre Epoux, ſur ſes pas enchaîne la Victoire,
Il moiſſonne à ſon gré dans les champs de la Gloire.
Il revient triomphant, ſes invincibles mains
Ont enfin, pour jamais, déſarmé les Germains.
Le Rhin leur ſert en vain de barrieres profondes;
Un ouvrage immortel, élevé ſur ſes ondes,
Aſſûre, à Conſtantin, le fruit de ſes Exploits,
Pour gage de la Paix, il emméne leurs Rois.
On n'a jamais regné ſous de plus ſûrs auſpices:
Que les Deſtins lui ſoient toujours auſſi propices.

FAUSTA.

Il eſt vrai qu'il n'a plus d'ennemis étrangers....
Dans le ſein de la Paix, il eſt d'autres dangers.

MAXIMIEN.

Quelle eſt donc cette crainte?

FAUSTA.

Elle eſt bien légitime
Et le Trône eſt ſouvent ſur les bords de l'abîme.

MAXIMIEN.

Je vois que l'on ſe plaît ſoi-même à ſe troubler :
Pour moi qui ne ſçais point ce qui vous fait trembler ;
Je ne puis qu'applaudir à l'heureux Hymenée,
Qui joignit ce Héros à votre deſtinée.
Que je m'eſtime heureux de l'avoir préféré !
Plus d'un Rival alors en fut déſeſperé :
Il en eſt un ſur-tout, dont la haine couverte,
Médite ma ruïne, & travaille à ma perte.
C'eſt à vous à me mettre à l'abri de ſes coups ;
Cependant jouiſſez du bonheur le plus doux,
Fondé ſur vos vertus, autant que ſur vos charmes ;
A votre heureux Epoux tout doit rendre les armes.
Qu'il regne, qu'il tranſmette à ſa poſtérité,
Un Trône inacceſſible à la témérité.
Contre un Prince auſſi grand l'audace eſt inutile ;
Il s'eſt trop fait aimer.

FAUSTA.

Que je ſerois tranquille,
Si parmi tous les cœurs qu'il cherche à s'acquerir ;
Il ne s'en trouvoit un qu'il n'a pû conquerir ;
Ce triomphe ſeroit préférable à tout autre.

MAXIMIEN.

Quel eſt-il donc ce cœur ?

FAUSTA.

C'eſt peut-être le vôtre.
Je ne vois votre état qu'avec ſaiſiſſement :
Un Héros n'eſt pas fait pour tant d'abaiſſement.

Si vous ſçaviez combien la diſgrace où vous êtes,
Me coûte de ſoupirs & de larmes ſecrettes :
Hélas ! mes plus beaux jours en ſont empoiſonnés,
Mes plaiſirs avec eux ont été moiſſonnés ;
Que ne m'eſt-il permis, que ne ſuis-je Maîtreſſe
De partager mon ſceptre, ainſi que ma tendreſſe !
Quelle félicité, Ciel ! qu'il me ſeroit doux
De voir à mes côtés, mon Pere, mon Epoux !
Aſſis au même rang, dans une paix profonde,
Et regner avec moi, ſur la moitié du monde.
Quelle fatalité régle tout à ſon choix !
Le Trône n'admet plus deux Maîtres à la fois ;
Cependant mon Epoux m'aime autant que je l'aime,
Et je puis eſperer de ſa tendreſſe extrême,
Qu'un oubli généreux vous rendra ſa faveur ;
Je ſçaurai, malgré lui, vous ramener ſon cœur :
Il me verra ſans ceſſe, à ſes piés ſur ſes traces.

MAXIMIEN.

Qui n'a plus de deſirs, eſt au-deſſus des graces....
De ſemblables refus vous paroîtront nouveaux ;
Mais pendant quarante ans d'erreurs & de travaux,
Aſſez de vains lauriers ont ſurchargé ma tête,
Le mépris des grandeurs, vaut mieux que leur conquête.
Le tems a découvert à mes yeux enchantés,
Le néant de ces biens, ſi fauſſement vantés ;
Leur éclat déſormais n'a rien qui me ſéduiſe,
Je ne l'aurois pas cru, l'ambition s'épuiſe.

FAUSTA

FAUSTA.

Mon Pere, eſt-il bien vrai, ne vous trompez-vous pas ?
Que cette certitude auroit pour moi d'apas !
Hélas ! n'aurois-je plus à trembler pour vous-même ?
Mon Epoux eſt jaloux des droits du Diadême,
Et rien n'éteindroit plus ſon courroux allumé ;
A ſon heureux Empire on eſt accoutumé :
On n'a jamais fait naître un amour auſſi tendre ;
Et quand par un revers qu'on ne doit pas attendre,
Il pourroit ſuccomber : ne vous y trompez pas,
L'Occident s'armeroit pour venger ſon trépas :
Ainſi du criminel la mort ſeroit certaine.
Mais contre ce Héros, d'où vous vient tant de haine ?
Il n'a point uſurpé le partage d'autrui ;
Par les droits les plus ſaints l'Occident eſt à lui :
Quel autre que vous-même a couronné ſon Pere ?
Ah ! Seigneur, c'eſt de vous, c'eſt d'une main ſi chere,
Que nous tenons les biens qu'il vous plût autrefois...

MAXIMIEN.

Ma fille, il n'eſt plus tems de diſcuter mes droits...
(*Fauſta ſe trouble encore plus,*) *Maximien s'en apperçoit.*
Ne diſſimulez plus, laiſſez couler vos larmes ;
Je ſçais où vous puiſez ces indignes allarmes :
Mon ennemi triomphe, & cauſe votre effroi ;
Il ſe venge à la fois, & de vous & de moi.

Quelle prévention, quelle erreur eſt la vôtre?
Ma fille, l'on prétend nous perdre l'un par l'autre;
Apprenez que l'on cherche à m'ôter un appui.
C'eſt l'amour outragé qui m'accuſe aujourd'hui,
Peut-être, d'un projet, dont lui-même eſt capable.
On ſçait qu'il eſt aiſé de me rendre coupable;
Que l'Empereur, & vous le croirez aiſément;
Qu'il ne faut qu'un ſoupçon, même ſans fondement,
Pour me perdre, on le ſçait: mais on veut que vous-même,
Vous ſerviez leur vengeance, & leur fureur extrême;
On cherche à vous couvrir de l'oprobre éternel,
D'avoir trempé vos mains dans le ſang paternel:
Que dis-je! il faut tout croire; allez livrer ma tête,
Ne tardez pas.

FAUSTA.

Ah! Ciel.

MAXIMIEN.

Que rien ne vous arrête.....
Mais ces cris d'allégreſſe annoncent l'Empereur;
Allez ſacrifier mes jours à votre erreur.

SCENE IV.

CONSTANTIN, *suivi de Guerriers & de Rois enchaînés.*

FAUSTA, MAXIMIEN, AURELE, ALBIN, MAURICE.

CONSTANTIN, *à Fausta.*

Vous voyez que le Ciel sensible à vos allarmes,
A lui-même hâté le bonheur de nos armes,
J'aime à vous raporter ma gloire & mes lauriers.
En regardant les Guerriers qui sont à sa suite.
Je n'attendois pas moins de ces braves Guerriers,
Dont la Gaule est toujours une source féconde,
Avec eux on feroit la conquête du monde;
Allez, Troupe héroïque, & triomphez de vous,
Ce dernier avantage est le plus grand de tous.

FAUSTA, *à Constantin.*

Vous m'êtes donc enfin rendu par la victoire,
Que j'aime à vous trouver tant d'amour & de gloire!
Puissai-je avoir tremblé pour la derniere fois.

CONSTANTIN.

La paix est le seul but où tendent mes exploits;
La gloire d'enchaîner le Demon de la Guerre,
Et de fixer enfin le repos sur la Terre,
Suffit pour m'acquerir le nom le plus flateur;
Je ne veux que celui de Pacificateur:

Je forcerai le monde à m'accorder ce titre;
C'eſt régir l'Univers, que d'en être l'Arbitre.
Les Germains ſont vaincus, & leurs ſuperbes Rois
Viennent à vos genoux.... Mais qu'eſt-ce que je vois?
Vous ne paroiſſez pas ſenſible à leur hommage.

FAUSTA.

Hélas! Seigneur.

CONSTANTIN.

Qu'entens-je?... & quel ſombre nuage
Semble de plus en plus obſcurcir tant d'appas?
D'où viennent ces ſoupirs que je n'attendois pas?
Quel ſujet douloureux pourroit les faire naître?
Vous vous attendriſſez, quoi ne puis-je connoître...

Elle regarde tendrement ſon Pere.

Ah! ce regard m'apprend la cauſe de vos pleurs....
Vous triomphez, il faut ſe rendre à vos douleurs.

A Maximin.

Seigneur, je ne mets plus de borne à ma clémence;
Qu'une amitié nouvelle entre nous recommence;
Que nos diviſions, que tout ſoit effacé;
Réuniſſons nos cœurs, oublions le paſſé:
Je ne me trouve heureux, qu'autant que je pardonne,
Que chacun ſuive ici l'exemple que je donne.

A Aurele.

Pour vous, Seigneur, ceſſez de vouloir me priver,
D'un ſujet vertueux que je veux conſerver:

Un Ami vous en preſſe, un Maître vous l'ordonne,
La ſageſſe peut-elle être trop près du Trône!
Si l'on veut qu'elle attire, & charme les mortels,
C'eſt à la Cour qu'il faut lui dreſſer des Autels.

Aux Rois enchaînés.

Et vous, Princes & Rois, qui ſuivez votre Maître,
Ornemens d'un Triomphe où vous devez paroître,
Et ſuivre d'un Vainqueur, le char Victorieux;
Vous ne ſervirez point de ſpectacle en ces lieux:
Soyez libres, partez; ma gloire eſt ſatisfaite,
Pour ceux que j'ai domptés la honte n'eſt point faite!
Allez, ſur vos Sujets, pratiquer mes leçons,
Que leur félicité vous ſerve de rançons;
Que vos bontés pour eux ſoient le gage durable,
D'une paix entre nous toujours inalterable:
Remportez vos tréſors; je ne veux rien de plus.
Que la reconnoiſſance & l'amour des Vaincus.

A Fauſta.

Et nous, Madame, allons prendre part à ces fêtes,
Dont ces Peuples charmés honorent nos conquêtes:
Venez les embellir aux yeux de votre Epoux;
Leur plus brillant éclat ne viendra que de vous.

SCENE V.

MAXIMIEN, AURELE.

MAXIMIEN *arrête Aurele.*

AH! Seigneur, c'en eſt trop, il faut enfin ſe rendre,
Contre tant de vertus, qui pourroit ſe défendre?
Sa généroſité me déſarme à jamais;
Je ne puis, je ne veux que l'aimer déſormais:
Tout autre ſentiment me devient impoſſible,
Il le faut avouer, la haine eſt trop pénible;
Et la mienne cent fois a penſé ſe trahir;
Ce n'eſt que par effort qu'un grand cœur peut haïr.
L'eſtime ou le mépris ſont ſeuls à ſon uſage,
La haine la plus forte eſt le plus grand hommage,
Dont on puiſſe jamais honorer un Rival;
Conſtantin m'inſpira ce ſentiment fatal....
Sa gloire; ſon éclat, ſes exploits, ſa fortune,
Tout offroit une idée, une image importune,
Que mes yeux & mon cœur ne pouvoient ſupporter;
J'avois cette victoire encore à remporter;
Et ſur moi-même enfin; je l'obtiens toute entiere;
Laiſſons à ce Héros une libre carriere:
Qu'il régne: abandonnons à ſes heureuſes mains,
Le ſoin de diſpenſer le bonheur des humains!

Ne nous opposons plus au Ciel qui le désigne,
Ne consentez-vous pas de ceder au plus digne ?

AURELE.

Seigneur, si je souscris à des ordres si doux,
Je n'en reçus jamais de plus dignes de vous.
A cet heureux retour, souffrez que j'aplaudisse.
On obéit sans honte, où régne la justice ;
Sous un Monarque humain, vertueux & prudent,
On ne s'apercoit pas que l'on soit dépendant.

MAXIMIEN.

Seigneur, c'en est assez, si vous m'en voulez croire,
Renonçons au projet qui blesse notre gloire :
L'ambition funeste alloit nous égarer,
Ne nous en souvenons, que pour tout réparer.

Aurele sort.

SCENE VI.

MAXIMIEN *seul.*

TU n'es qu'un vil esclave, & tu dois toujours l'être,
Va, puisque tu le veux, ramper aux piés d'un Maître :
Reste dans le néant, d'où tu pouvois sortir,
Aveugle que j'étois, j'aurois dû préssentir.....

SCENE VII.

MAXIMIEN, ALBIN.

MAXIMIEN.

TU l'aurois bien prévû, je viens de tout apprendre;
C'eſt une lâcheté que je ne puis comprendre;
L'ambition, l'amour n'ont pû le retenir,
Il a tout révelé, mais j'ai ſçû prévenir
Les dangereux effets de ſa foibleſſe extrême,
J'ai feint avec ce Traître un retour ſur moi-même:
Et je viens de briſer le lien qui nous joint.

ALBIN.

Un lâche eſt ſoupçonneux, il ne vous croira point;
Si vous vous en flatez, c'eſt une autre imprudence;
Ce malheureux ſecret eſt trop en évidence:
Il faut s'attendre à tout.

MAXIMIEN.

Quel eſt donc cet effroi?
Le péril t'épouvante.

ALBIN.

Il n'eſt pas fait pour moi,
Je n'en dois craindre aucun, c'eſt pour vous que je tremble;
Sçait-on les liaiſons que nous avons enſemble?

A l'Idole du temps on me croit asservi,
Auprès de l'Empereur je vous ai desservi :
Je vous ai toujours nui, personne ne l'ignore,
Je professe en public un culte que j'abhorre ;
Dans cette obscurité, qui peut me découvrir,
Si vous ne le voulez, je ne sçaurois périr !
Et ce n'est que sur vous que peut tomber la foudre.

MAXIMIEN.

Comment la conjurer ?

ALBIN.

C'est à vous de résoudre.....
Puis-je vous demander en ce pressant danger,
Quel est votre dessein ?

MAXIMIEN.

De n'en jamais changer.
Comme j'ai commencé, j'acheverai ma course ;
Dans notre fermeté cherchons notre ressource.
Pour être désarmé, je ne suis pas vaincu ;
Pour recouvrer enfin le rang où j'ai vécu,
Il n'est rien que mon bras ne tente & n'exécute,
Je tombe de trop haut, pour craindre une autre chûte,
je suis ma destinée, en poursuivant mes droits.
Les Dieux sont mes garans, & je soutiens leur choix ;
Je n'étois qu'un mortel connu dans les ténébres,
Je n'en dois pas rougir : les noms les plus célébres
N'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui !
Enfin, quoiqu'il en soit, c'est le destin, c'est lui.

Qui pour mieux signaler sa suprême puissance,
M'a tiré du néant qui couvroit ma naissance ;
Et qui m'a vers le Trône aplani les chemins... ;
Je ne défendrois pas l'ouvrage de mes mains.
N'aurois-je acquis la gloire & le surnom d'Hercule,
Que pour être chargé d'un titre ridicule ?
Quoi, j'aurois réuni tant de climats divers,
Tant de sceptres épars ; & dans tout l'Univers,
Je n'aurois fait qu'un Trône & qu'un seul Diadême!
Un autre jouiroit de ce bonheur suprême !
L'Occident est témoin que je n'ai rien cédé,
Que par la violence on m'a dépossédé.
C'est Diocletien, ce Collègue timide,
Qui m'a contraint, au gré de son gendre perfide,
A couronner celui qu'on me fit adopter.
Ainsi j'abandonnai ce qu'on m'alloit ôter.
Contre la trahison tentons la même voie,
Par les mêmes moyens je puis ravir ma proye:
Je la disputerois au Souverain des Cieux,
C'est bien assez pour moi d'être au-dessous des Dieux;
Puis-je compter sur toi.....

ALBIN.

Seigneur, vous devez croire...

MAXIMIEN.

En attendant qu'on donne un Préfet au Prétoire,
Tu tiens sa place ici, le Palais t'est soumis,
Le soin de le garder, en tes mains est remis

Veux-tu monter plus haut que tu n'osois prétendre ?
L'Occasion t'appelle, oseras-tu l'entendre ?....
Je te vois étonné, rassemble tes esprits ;
D'un moment aussi cher, tu connois tout le prix. :
Si nous hâtions le coup.....

ALBIN.

Hé bien ! Seigneur, je céde,
Un mal aussi pressant, demande un prompt remede ;
Il le faut violent..... terrible.....

MAXIMIEN.

Explique-toi,
Tant de ménagemens ne sont plus faits pour moi.

ALBIN.

Il vous fera frémir.

MAXIMIEN.

Propose en assurance.

ALBIN.

Je puis dès cette nuit remplir votre espérance,
Et mettre entre vos mains l'Empire & l'Empereur.

MAXIMIEN.

Tu pourrois me livrer l'objet de ma fureur !

ALBIN.

Oüi, mais jusqu'à ce tems vous avez tout à craindre ;
Aurele ni Fausta ne pourront se contraindre :
Tout est perdu, Seigneur, s'ils ne sont prévenus ;
Il faut par des moyens qui leur sont inconnus,
Faire tomber sur eux des soupçons vrai-semblables ;
Il faut que ce soient eux qui paroissent coupables.
J'ai des ressorts tout prêts que je vais disposer.....
Séparons-nous, Seigneur, c'est trop nous exposer,

Dans un lieu plus ſecret, je ſçaurai vous inſtruire;
Vous régnerez, Seigneur, mais laiſſez-vous conduire.

MAXIMIEN.

Cours ſignaler ton zéle, & romps d'indignes fers,
C'eſt toi-même, ton Prince & tes Dieux que tu ſers.

Après que Maximien eſt ſorti, Albin reſte ſeul, & fait la Scéne ſuivante.

SCENE VIII.

ALBIN, *ſeul.*

JE t'entends... quel eſpoir.... quelle audace m'inſpire :
Me voici donc au point de partager l'Empire !
Secondons la fortune, elle vient me choiſir,
Et le Trône apartient à qui ſçait le ſaiſir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE I.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN.

CEs malheureux, dis-tu, vouloient m'ôter la vie.

ALBIN.

N'en doutez point, Seigneur, ils vous l'auroient ravie,
Si par des ſurveillans, & d'inviſibles yeux,
Je n'euſſe découvert ce complot odieux.

CONSTANTIN.

Contre leur Souverain, quel ſujet les irrite?
Qu'ai-je à me reprocher, qu'ai-je fait qui mérite
D'être expoſé ſans ceſſe à tant de trahiſons?

ALBIN.

Je n'en ai point encor pénetré les raiſons.

CONSTANTIN.

Quoi, je verrai toujours ſuſpendu ſur ma tête,
Un glaive menaçant, & la mort toute prête.

ALBIN.

Je crains que ce ne soient deux Payens furieux ;
Désespérés de voir la chûte de leurs Dieux,
Et qui voudroient du moins vous entraîner vous-même ;
Peut-être qu'on en veut à votre Diadême,
Et que ces Assassins ont un Chef dangereux.

CONSTANTIN.

Un Chef ! est-il possible ? Ah ! quels soupçons affreux.

ALBIN.

Ce sont des préjugés, de simples conjectures,
Que l'on peut éclaircir au milieu des tortures ;
Ne permettez-vous pas....

CONSTANTIN.

Albin, sois mon vengeur ;
Va, je les abandonne à toute ta rigueur.
Il le faut, je le dois, ordonne leurs suplices ;
Que l'on sache quel est le Chef de ces Complices :
Et s'il s'en trouvoit un, prends soin de t'en saisir.
Mais épargne à Fausta ce mortel déplaisir.
Que ce nouveau danger soit un secret pour elle ;
Et reviens m'annoncer le succès de ton zéle.

Albin sort.

SCENE II.

CONSTANTIN *seul.*

O Malheur ! qu'en regnant on ne peut prévenir !
En est-il un plus grand que d'avoir à punir ?

SCENE III.

CONSTANTIN, FAUSTA.

CONSTANTIN.

OU portez-vous vos pas & votre inquiétude ?
Est-ce moi qui vous fais chercher la solitude ?
Vous fuyez les plaisirs qu'on voit de toutes parts
Se présenter en foule à vos tristes regards.
Dans un jour le plus beau, peut-être de ma vie,
Par quel chagrin étrange êtes-vous poursuivie ?
Ne puis-je le sçavoir ? Et par quel changement
Votre cœur n'a t'il plus ce doux épanchement,
Et cette confiance entiére & mutuelle ?....
Levez sur moi ces yeux qui vous rendent si belle ;
Si j'ai pû vous déplaire, est-ce à vous de gemir ?...
Dans ce doute cruel cessez de m'affermir.

J'ai quitté des erreurs qui m'ont été ſi cheres :
Les Dieux que j'adorois étoient ceux de mes Peres ;
Cependant vous voyez que partout où je ſuis,
Je fais regner le vôtre autant que je le puis.
J'ai pour Maximien déſarmé ma colere ;
Croyez qu'en ſa faveur mon retour eſt ſincére :
Que reſte-t'il de plus à vous ſacrifier ?

FAUSTA.

Seigneur, ne cherchez point à vous juſtifier,
Quand je ne puis ſuffire à la reconnoiſſance.

CONSTANTIN.

Cependant vous gardez un injuſte ſilence :
Eſt-ce là cet amour qui doit tout prévenir ?
Je pourrois ordonner, mais je veux obtenir.

FAUSTA.

Hé bien, je vais parler.... c'eſt le Ciel qui m'inſpire.
Il faut donc.... je ne puis, ma foible voix expire :
Mon malheureux ſecret rentre au fond de mon cœur.

CONSTANTIN.

C'eſt traiter un Epoux avec trop de rigueur.

FAUSTA.

Quel injuſte reproche ! Eſt-ce à moi qu'il s'adreſſe ?
A moi dont chaque inſtant augmente la tendreſſe !
Qui ſens de plus en plus quel ſeroit mon bonheur,
S'il n'étoit pas troublé par autant de frayeur ;
En craignant de le perdre, il me fuit, il m'échape ;
Au milieu des terreurs dont mon ame ſe frappe,

Puis-je

Puis-je goûter les biens dont je devrois jouir,
Quand je les vois toujours prêts à s'évanouir?

CONSTANTIN.

Dans le ſombre avenir puiſez-vous ces allarmes:
Craindriez-vous qu'un jour, infidéle à vos charmes;
Mon amour.....

FAUSTA.

Ce malheur ne ſeroit que pour moi.
Ah!... vivez ſeulement.

CONSTANTIN.

D'où vous vient cet effroi?

FAUSTA.

Vous me reprocherez qu'il eſt imaginaire,
Que c'eſt une foibleſſe à mon Sexe ordinaire:
A mes preſſentimens vous n'aurez point d'égards.
Ah! par pitié pour moi jettez quelques régards
Sur les périls ſans nombre où je vous vois ſans ceſſe:
La prudence, Seigneur, n'eſt point une foibleſſe;
Ni la précaution, un défaut de valeur.
Un peu de prévoyance éloigne le malheur,
Ecarte la tempête, & diſſipe l'orage;
Contre les trahiſons, à quoi ſert le courage?
Seigneur, ſi vous m'aimez....

CONSTANTIN.

Quel eſt donc ce diſcours?

FAUSTA.

Il n'eſt que trop aiſé d'attenter à vos jours.

Au nom de notre Hymen rendez moi plus tranquille?
Je frémis, quand je penſe à cet accès facile,
Qu'à vos moindres Sujets on vous voit prodiguer.

CONSTANTIN.

Ils ſont tous mes Enfans, dois-je les diſtinguer?

FAUSTA.

Je ſçais qu'ils ont en vous un Pere au lieu d'un Maître.
Un Prince eſt rarement aimé comme il doit l'être:
Ce malheur eſt commun aux plus grands Potentats,
Le meilleur eſt celui qui fait le plus d'ingrats.
Il en ſera toujours, quelque bien qu'on leur faſſe;
Mais ce qui peut ſurtout animer leur audace,
Et ſervir contre vous de prétexte odieux,
C'eſt le coupable eſpoir de conſerver leurs Dieux.
Que ne peut inſpirer l'amour de leurs Idoles?
Laiſſeront-ils périr ces Déités frivoles,
Que l'on peut adorer ſans être vertueux?
Le crime ſoûtiendra leur Culte monſtrueux.
Des Miniſtres de ſang, des Prêtres en furie
Repandront dans les cœurs toute leur barbarie.
Il n'arrive que trop que le zéle irrité,
Combat mieux pour l'erreur que pour la vérité.
Cependant vous vivez parmi ces Infidéles:
Voilà ce qui me livre à des frayeurs mortelles.
Je vous vois entouré de tous vos ennemis,
Ils ſont auprès de vous également admis;

Et votre Garde même en eſt toute remplie :
A qui confiez-vous le ſoin de votre vie ?
N'eſt-elle qu'à vous ſeul pour l'expoſer ainſi ?

CONSTANTIN.

En attendant un Chef, Albin commande ici.
Je dois en être sûr, il m'a prouvé ſon zéle.

FAUSTA.

Hélas ! je le veux croire, Albin vous eſt fidéle ;
Mais on peut le ſurprendre, il a trop à veiller :
Souffrez que ma tendreſſe oſe vous conſeiller.
Il faut opter enfin, ce mélange funeſte
Entretiendroit ſans ceſſe un péril manifeſte,
Et rendroit ce Palais toujours tumultueux ;
Seigneur, je ne demande aucun retour contr'eux,
Ni qu'ils ſoient accablés de toutes les miſéres,
Qu'ils ont fait ſans relâche eſſuyer à nos Freres.
M'en croirez-vous ! changez la face de ces lieux ;
Banniſſez à la fois l'Impie avec ſes Dieux..
Que leur idolâtrie en ces lieux repanduë,
Avec la pureté n'y ſoit point confonduë.
Pour les mieux engager à ſubir cet arrêt,
Il eſt un moyen sûr, flattez leur intérêt,
Achetez leur retraite, & des jours plus paiſibles ;
Augmentez leur fortune, ils y ſeront ſenſibles,
Et porteront ailleurs leur aſpect importun :
Mais hâtez leur départ, je n'en excepte aucun.
Seigneur, il n'en eſt point que je ne ſacrifie,
De tous également mon ame ſe défie.

MAXIMIEN.

Enfin ſi votre amour....

CONSTANTIN.

En pouvez-vous douter?

FAUSTA.

C'eſt encore un garant qu'il y faut ajoûter.

CONSTANTIN.

Que me demandez-vous?

FAUSTA.

N'êtes-vous pas le Maître?

CONSTANTIN.

Oui, mais je ne le ſuis qu'autant qu'on le doit être.

FAUSTA.

Seigneur, il faut céder à la néceſſité:
La politique veut....

CONSTANTIN.

La mienne eſt l'équité.
Sur de ſimples terreurs je proſcrirois d'avance!
C'eſt une cruauté que tant de prévoyance.
Le châtiment doit ſuivre & jamais prévenir:
Eſt-ce donc là le prix que doivent obtenir
Tous ceux qui m'ont ſuivi dans ces plaines ſanglantes,
Où nous avons cueilli des Palmes ſi brillantes?
Je leur dois cet aveu, je n'ai point de Lauriers
Qui ne ſoient arroſés du ſang de ces Guerriers;
Et lorſque je dois tout à leurs bras tutelaires,
La diſgrace, l'exil, deviendroient leurs ſalaires.
L'Occident, affranchi, purgé de ſes Tyrans,
Verroit ſes Défenſeurs, bannis, proſcrits, errants,

Immolés lâchement à mon inquiétude :
Que pourroit-on penſer de tant d'ingratitude ?
Eſt-ce un droit que le Trône accorde aux Potentats ?
Non, la reconnoiſſance eſt de tous les Etats :
Mais n'eſt-il point pour eux de retour ſalutaire ;
Si l'erreur eſt un crime, il eſt involontaire.
De leur aveuglement ils peuvent revenir,
Il faut les éclairer, & non pas les punir.

FAUSTA.

Puiſſent tant de vertus préſerver votre vie
Des dangers imminens dont elle eſt pourſuivie....
Voulez-vous donc me voir mourir à chaque inſtant :
Cruel, dans vos refus reſterez-vous conſtant !

CONSTANTIN.

Ce que vous demandez n'eſt pas en ma puiſſance.

FAUSTA.

Si c'eſt trop exiger de votre complaiſance ?
Ne pourrai-je obtenir quelque adouciſſement ?
Je ne demande plus un ſi grand changement,
Qui ſeul auroit tari la ſource de mes larmes ;
Mais un autre pourroit appaiſer mes allarmes.

CONSTANTIN.

Daignez vous expliquer ; quels en ſont les moyens ?
Quoi !

FAUSTA.

C'eſt de confier ce Palais aux Chrétiens,
De rendre votre Garde entiérement chrétienne :
C'eſt où je me reduis ; Seigneur, qu'il vous ſouvienne

Qu'avant votre départ c'étoit votre projet.
Qui l'a pû retarder ? quel en eſt le ſujet ?
Vous êtes à leurs yeux la plus fidéle image
De la Divinité qui reçoit leur hommage.
Qui peut mieux veiller qu'eux à votre ſûreté ?
Quels cœurs & quelles mains ont plus de pureté ?
Pour prix de vos bontés qui leur ſont néceſſaires,
Ils ſeront à leur tour vos Anges tutelaires :
Ainſi, par la frayeur, mes eſprits moins glacés...;

CONSTANTIN.

Je puis vous ſatisfaire.

FAUSTA.

Ah ! ce n'eſt pas aſſez,
Si vous ne hâtez pas le bonheur où j'aſpire ;
Les momens ſont plus chers que je ne puis vous dire :
Mais ſurtout donnez leur un Chef plus digne d'eux.
Il en eſt un : hélas ! que nous ſerions heureux
Si mon choix ſe trouvoit d'accord avec le vôtre !
Que dis-je, pouvez-vous en préferer un autre ?
Dois-je vous déſigner par des traits ſuperflus,
Celui, de vos Sujets, que vous aimez le plus,
Et de tous les Mortels en effet le plus digne
De votre confianee, & de ce Poſte inſigne.

CONSTANTIN.

Vous voulez dire Aurele, & vous me prevenez ;
C'eſt ſur lui que mes vœux s'étoient déterminés.
Qu'il commande au Palais, qu'il ſoit chef du Prétoire ;
Quel autre pourra mieux en relever la gloire.

aux Gardes.

Qu'on avertiſſe Aurele, uniſſons nous tous deux,
Pour obtenir de lui qu'il ſe rende à nos vœux.

SCENE IV.

FAUSTA, CONSTANTIN, MAXIMIEN.

MAXIMIEN.

SEIGNEUR, permettez-moi ces tranſports légitimes:
On vient en ce moment d'immoler deux victimes,
Dont les deſſeins ſecrets ont été découverts:
Souffrez que j'aplaudiſſe avec tout l'Univers,
Aux ſoins que le ſort prend de votre auguſte vie:
On dit qu'aujourd'hui même on vous l'auroit ravie.

FAUSTA.

Qu'entends-je? je frémis de ce nouveau danger.

CONSTANTIN.

Il n'eſt plus, par mon ordre on vient de me venger.

FAUSTA, *en regardant ſon Pere.*

Puiſſe-t'il n'avoir point de plus funeſte ſuite.

CONSTANTIN.

C'eſt Albin que je vois, vous allez être inſtruite.

SCENE V.

FAUSTA, CONSTANTIN, MAXIMIEN, ALBIN.

CONSTANTIN.

EH bien ces furieux !

ALBIN.

Seigneur, ils ont parlé,
Au milieu des tourmens, ils ont tout révelé.
Vous ne devez plus craindre aucune violence :
Que ne m'eſt-il permis de garder le ſilence !

CONSTANTIN.

Non, je veux être inſtruit : quels étoient leurs deſſeins?
Qui pouvoit déchaîner ſur moi ces Aſſaſſins.

ALBIN.

La fureur de régner.

CONSTANTIN.

Explique ce myſtére,
Ils avoient donc un Chef?

ALBIN.

Oüi, Seigneur.

FAUSTA.

Ah ! mon Pere.

CONSTANTIN,

CONSTANTIN.

Le Traître périra, s'il eſt en mon pouvoir.

A Fauſta.

Pourquoi frémiſſez-vous ?

FAUSTA.

à parté. Vous allez le ſçavoir.

à Conſtantin.

O Ciel ! c'en eſt donc fait, ah ! ſi je vous ſuis chere,
Songez à reprimer une aveugle colere.

CONSTANTIN *à Albin.*

Eſt-il en ma puiſſance ?

ALBIN.

Il n'échapera pas.

CONSTANTIN.

Quel eſt donc ce cruel ?

ALBIN.

Le plus grands des ingrats.

CONSTANTIN.

Et c'eſt..... qui te retient.... acheve...

ALBIN.

C'eſt Aurele.

FAUSTA.

Aurele, ô Ciel !

MAXIMIEN.

Grands Dieux !

CONSTANTIN.

Quelle affreuſe nouvelle !
Du coup que je reçois je demeure abatu :
Quoi j'avois contre moi l'amitié, la vertu !

Le Chrétien le plus pur devient un parricide.
Que dis-je, il n'eut jamais que l'ame d'un perfide.
à Fauſta.
Qui l'auroit crû! Madame, il nous trompoit tous deux:
Où m'allois-je engager? Dans quel péril affreux.....
Et vous m'aidiez vous-même à tomber dans le piége
Où je devois trouver une main ſacrilege.
Je cédois, & j'allois au gré de vos ſouhaits
Confier à ſa foi ma garde & mon Palais.

MAXIMIEN *avec un grand trouble affecté.*

Ma Fille vous preſſoit... ah! que viens-je d'entendre.

CONSTANTIN.

Son cœur comme le mien s'étoit laiſſé ſurprendre.
Eſt-ce là le bonheur que je m'étois promis.

CONSTANTIN.

Malheureux Souverains vous n'avez point d'amis.
à Albin.
Acheve d'irriter ma fureur vengereſſe,
Et ne me cache rien de ce qui m'intéreſſe.
Quel eſt donc le détail de cette trahiſon
Qui trouble en même-tems mon cœur & ma raiſon.

FAUSTA *à part.*

De ce rapport fatal que faut-il que je penſe?

CONSTANTIN *à Albin.*

Non parle, je le veux, que rien ne t'en diſpenſe.

ALBIN *miſtérieuſement.*

Un témoin trop ſuſpect m'empêche de parler;
Et ce n'eſt qu'à vous ſeul que je puis devoiler

D'un complot malheureux la ſuite trop funeſte.

CONSTANTIN.

à Fauſta. *à Maximien.* *à Albin.*

Madame, permettez ; qu'on me laiſſe, & toi reſte.

SCENE VI.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN *en regardant ſortir Maximien qui paroit troublé.*

POURQUOI Maximien paroit-il ſi troublé ?
Que dois-je en augurer ? D'où vient qu'il a tremblé ?
Du malheureux Aurele eſt-ce encore un complice ?
Tu n'auras pas vulu devant l'Imperatrice. . . . .

ALBIN.

L'Impératrice, hélas !

CONSTANTIN.

Ne le ſauvera plus.

ALBIN.

Seigneur, vous me voyez également confus. . . .
Daignez me diſpenſer d'en dire d'avantage ;
Ne ſachez rien de plus.

CONSTANTIN.

Quel eſt donc ce langage ?

ALBIN.

Ce que vous avez dit devant Maximien
Peut être le ſujet de ſon trouble & du mien.
C'eſt un Pere bleſſé par l'endroit le plus tendre ;
Effrayé, comme moi, de ce qu'il vient d'entendre.

CONSTANTIN.

Que m'eſt-il échappé ?

ALBIN.

Daignez vous rappeler....
Mon zele va plus loin qu'il ne devroit aller.

CONSTANTIN.

Je ne puis ſupporter cette attente cruelle,
Acheve d'éclaircir les trahiſons d'Aurele.
Quel autre ſecondoit ſes projets inhumains.

ALBIN.

Vous alliez vous livrer vous-même entre ſes mains ;
Je ne croirai jamais que Fauſta ſoit capable....
Mais elle vous preſſoit en faveur du coupable ;
Elle vous a preſcrit un choix ſi dangereux....

CONSTANTIN.

Je ne ſoupçonnois point d'intelligence entre eux.
Garde-toi d'outrager la vertu la plus pure ;
Je ne me livre point à cette conjecture.
Son pere la condamne avec témérité ;
Mais dans un jugement auſſi peu mérité,
Je reconnois un cœur que le vice empoiſonne,
Qui reſpire le crime aiſément le ſoupçonne ;

Mais toi-même, comment, & par quelles raisons
Oses-tu concevoir ces indignes soupçons.

ALBIN.

C'est à moi de me rendre.

CONSTANTIN.

Il faut me satisfaire ;
Dans cette obscurité, je veux que l'on m'éclaire.
Dissipe une terreur qui croît à chaque instant.

ALBIN.

Ce que j'ajouterois n'est pas plus important ;
Mais puisqu'il faut enfin que je vous obéisse,
Seigneur, on sçait qu'Aurele aima l'Impératrice ;
Il peut l'aimer encor : peut-être cet amour
Est ce qui l'attachoit à vous, à votre Cour ;
Il vouloit mériter l'objet de sa tendresse ;
Et c'est pour ce dessein, conduit avec adresse,
Qu'il a, sous des dehors qu'il dément aujourd'hui,
Pratiqué des vertus qui ne sont pas à lui.
Qui n'a point de desseins ne cherche point à plaire :
Cependant on l'a vû se rendre populaire,
Et par mille bienfaits répandus à propos,
Du Peuple & du Soldat devenir le Héros.
On surprend leur estime, & leur faveur s'achette,
Ce n'est pas d'aujourd'hui ....

CONSTANTIN.

Dans quel trouble il me jette.

ALBIN.

Je ne vous parle point des frequens entretiens
Que sans doute ils n'avoient qu'en faveur des Chrétiens.

CONSTANTIN.

Que dis-tu ?

ALBIN.

D'où vient cette surprise extrême,
L'Impératrice a dû vous l'apprendre elle-même.

CONSTANTIN.

Arrête ? Quels soupçons ? Quel orage imprévû
S'élevé tout-à-coup dans mon cœur éperdu ?
Ils se voyoient, Fausta m'en faisoit un mystere,
Est-ce là cette amour si tendre & si sincere . . . .
Elle avoit des secrets que je ne sçavois pas.

ALBIN.

Aurele, aujourd'hui même, a devancé vos pas
Pour avoir avec Elle encore une entrevûe.

CONSTANTIN.

Albin, est-il croyable ?

ALBIN.

Oui, Seigneur, il l'a vûe
Ils se sont tous les deux long-tems entretenus ;
Du reste leurs secrets ne me sont pas connus.

CONSTANTIN.

Qu'entens-je ! Qu'ai-je appris ! Que viens-tu de me dire,
Sur mes yeux prévenus quel voile se déchire !

Je ne puis, ſans frémir, arrêter mes regards
Sur l'horreur que je vois regner de toutes parts.

ALBIN.

Seigneur, je vous l'ai dit, la plus forte apparence
N'eſt ſouvent qu'une erreur.

CONSTANTIN.

Inutile eſpérance.
Je cherchois dans ſon cœur confus, embarraſſé,
Le ſecret d'un accueil ſi ſombre & ſi glacé;
Et je n'y voyois pas ſa coupable inconſtance.
Non, je ne me rappelle aucune circonſtance
Qui ne ſoit de leur crime un trop fatal garant.
Ils s'aimeroient.... Fauſta.... quel poiſon dévorant
S'allume dans mon cœur, & coule dans mes veines;
Non, je n'écoute plus des remontrances vaines:
Je m'abandonne à vous tranſports impétueux,
De l'amour qu'on outrage enfans tumultueux.
Oui, je mettrai le comble à mon malheur extrême.
Bornons tous nos deſirs à la grandeur ſuprême....
Inutiles grandeurs dont j'étois ſi charmé,
Tout reçoit ſon éclat du bonheur d'être aimé;
Je l'étois d'une Epouſe & d'un ami fidéle....
Viens m'aider à trouver une clarté cruelle,
Cherchons à déméler l'horreur où je me perds,
Et ſçachons ſi je dois effrayer l'Univers.

Fin du Troiſiéme Acte.

ACTE QUATRIE'ME.

SCENE I.

ALBIN, MAXIMIEN.

ALBIN.

L'Empereur eſt en proye aux plus noires furies;
J'ai verſé dans ſon ſein toutes leurs barbaries;
Lui-même il s'empoiſonne, il en faut profiter:
Continuons, Seigneur, qui peut vous agiter?
Aurele contre vous ne peut rien entreprendre:
Il demeure accuſé ſans pouvoir ſe défendre;
Et ſes accuſateurs, ſur la rive des morts,
Ont, avec leur ſecret, emporté leurs remords.

MAXIMIEN.

Pardonne ma foibleſſe, elle eſt bien légitime;
Je crains qu'il ne m'en coûte encore une victime.

ALBIN.

Quel eſt ce repentir?

MAXIMIEN.

Je ne m'impute rien,
Tout devient légitime à qui reprend ſon bien.

Qu'ai-je à me reprocher quand le destin contraire,
Me force de commettre un crime nécessaire ?
Ce sont là des remords aisés à surmonter ;
C'est un autre ennemi que je ne puis dompter.

ALBIN.

Quel est cet ennemi terrible ?

MAXIMIEN.

La nature.
C'est elle qui m'arrête en cette conjoncture ;
Mon sang, mon propre sang s'éleve contre moi ;
Ma Fille... Ah ! son danger me cause trop d'effroi ;
Considere l'abîme où nous l'avons jettée,
La Couronne à ce prix seroit trop achetée.
Non, Albin, je ne puis, tu t'es trop avancé ;
Son Epoux est jaloux, il se croit offensé :
Il est impétueux, sa rage impitoyable
Peut faire sur ma Fille, un exemple effroyable :
Je mourrois de douleur, je ne puis m'y prêter ;
Cet obstacle est le seul qui pouvoit m'arrêter.

ALBIN.

Je ne prévoyois pas cet obstacle invincible :
Je n'entreprendrai point de vous rendre inflexible.
Seigneur, à d'autres soins il faudra se borner :
Aux piés de votre Gendre allez-vous prosterner ;
Et lui faire l'aveu de votre intelligence ;
C'est l'unique moyen d'arrêter sa vengeance.

SCENE II.

CONSTANTIN, ALBERT, MAXIMIEN, *Gardes.*

CONSTANTIN *à un Garde.*

Que l'on faſſe venir ici l'Impératrice,
Allez... Albin & toi va chercher ſon Complice.
Je veux voir ces Ingrats, ce couple malheureux:
Qu'ils viennent ſe deffendre, ou me perdre avec eux.
Fauſta ne me croit pas inſtruit de cet outrage.

ALBIN.

Ah! Seigneur, pourrez-vous ſupporter cet orage?

CONSTANTIN.

Ne me repliques pas, je veux être obéi,
Je tirer un aveu de ceux qui m'ont trahi.

SCENE III.

CONSTANTIN, MAXIMIEN.

MAXIMIEN *à part.*

Quel affreux contre-temps!

CONSTANTIN.

Je vous prends pour arbitre

MAXIMIEN.

Ah! ne me chargez pas de ce malheureux titre,
Contre qui voulez-vous qu'il me ſerve en ce jour?

CONSTANTIN.

Je veux contre elle armer la Nature & l'Amour.

MAXIMIEN.

Votre Epouſe eſt l'objet de ma tendreſſe extrême.

CONSTANTIN.

Ah! je frémis pour elle, ou plûtôt pour moi-même;
Si, comme je le crois, je me vois condamné
A venger notre Hymen par l'Amour profané.
On me ravit un bien qu'on ne peut plus me rendre.
Helas! j'étois heureux! Ah! devoit-on m'apprendre
Que ma crédulité faiſoit tout mon bonheur?
En me déſabuſant, on m'a percé le cœur.

MAXIMIEN.

En faveur de ſa Fille un Pere vous implore,
Vous ne pouvez le voir ſans vous aigrir encore,

Sans porter la fureur à ſon dernier accès;
La plus juſte vengeance eſt toujours un excès;
Craignez-en ſur vous-même un effet déplorable;
Plus l'Amour eſt vengé, plus il eſt miſérable.
Par égard pour vous-même, il faut y renoncer;
Vous m'avez pris pour Juge, & je vais prononcer:
Ah! Seigneur, la pitié peut bien m'être permiſe,
Ordonnez qu'en mes mains ma Fille ſoit remiſe;
Le divorce & l'exil vous vengeront bien mieux,
Laiſſez-moi déſormais la ſouſtraire à vos yeux;
Quel ſupplice, en effet, pourroit être plus rude?
Qu'elle aille pour jamais dans un ſolitude
Expier le malheur d'avoir pû vous trahir.

CONSTANTIN.

L'Infidele Fauſta vivroit pour me haïr,
Et je la laiſſerois joüir de ſon parjure:
Il me faut tout ſon ſang pour laver cette injure:
Je veux qu'elle fourniſſe un exemple éternel....

MAXIMIEN.

La vangeance périt avec le Criminel:
Il vaut mieux lui laiſſer une vie importune,
Et lui faire ſentir toute ſon infortune;
Cet exemple eſt, du moins, plus terrible à mes yeux.
Pour qui tombe d'un rang qui l'égaloit aux Dieux,
La mort n'eſt pas toujours le plus grand des ſupplices.

SCENE IV.

CONSTANTIN, MAXIMIEN, *Fauſta entre ſans être vûe.*

CONSTANTIN.

NON, je t'ai trop aimée, il faut que tu périſſes :

MAXIMIEN.

Seigneur, voyez-moi donc embraſſer vos genoux,
Accordez-moi....

FAUSTA *à part.*

Mon Pere aux pieds de mon Epoux !
Il n'en faut plus douter, ſa trame eſt découverte :
Uniſſons-nous à lui pour empêcher ſa perte.
à Conſtantin en ſe jettant à ſes pieds.
Seigneur, il faut auſſi triompher de mes pleurs,
Puis-je trop en répandre en de ſi grands malheurs !

CONSTANTIN.

Qui ne lui croiroit pas la vertu la plus pure ?

FAUSTA.

Vous voyez à vos pieds l'amour & la nature.

CONSTANTIN.

Dites la perfidie & la témérité.

FAUSTA. *Elle ſe releve.*

Vous ne me regardez que d'un œil irrité,

Pourquoi vous offenſer de mes juſtes allarmes ?
Un ſi cher ennemi mérite bien mes larmes,
& le tendre intérêt que je prends à ſes jours.

CONSTANTIN.

Que dites-vous perfide, & quel eſt ce diſcours ?

FAUSTA.

Vous m'appellez perfide ; eſt-ce une perfidie,
Que de m'intéreſſer à l'auteur de ma vie ;
Puis-je empêcher mon ſang de s'émouvoir pour lui.

CONSTANTIN.

Qu'entend-je, eh de qui donc vous rendez-vous l'appui

FAUSTA.

Vous êtes enflâmé d'une juſte colere,
Je le ſçais, mais enfin le coupable eſt mon Pere.

CONSTANTIN.

O ciel de ſes forfaits ! elle oſe l'accuſer.

FAUSTA.

Mes forfaits ! quelle erreur a pû vous abuſer ;
Et de quoi votre Epouſe eſt-elle ſoupçonnée ?

CONSTANTIN.

Vous augmentez l'horreur que vous m'avez donnée ;

FAUSTA.

Quel effroi de mon cœur commence à s'emparer !

CONSTANTIN.

Dans quel ſombre détour elle veut m'égarer ?
Je découvre le piége où l'on veut me conduire :
Des ſoupçons partagés ſont aiſés à détruire,
Et vous ne demandez qu'à diviſer les miens ;
Mais je ſçais éluder vos coupables moyens.

FAUSTA.

FAUSTA.

Je n'imaginois pas ce qu'on oſe entreprendre :
Il eſt affreux pour moi d'avoir à me défendre.
Ah ! mon Pere, eſt-ce vous qui me ſacrifiez ?
à Conſtantin.
Seigneur, permettez-moi de tomber à ſes pieds :
Il ne ſoûtiendra pas.... Il n'oſera pourſuivre.
Mon Pere, je m'engage à ne vous pas ſurvivre ;
Mais mon devoir m'oblige à me juſtifier.

MAXIMIEN *pénétré.*

C'en eſt trop, c'eſt moi ſeul qu'il faut ſacrifier !
C'eſt moi, n'en doutez plus, Seigneur, il faut la croire ;
Et lui rendre à la fois votre amour & ſa gloire.
Délivrez-vous enfin, d'un mortel ennemi,
Toujours de plus en plus contre vous affermi.

CONSTANTIN.

La pitié vous ſuggere un ſi grand ſacrifice.

MAXIMIEN.

Croyez que cet aveu n'eſt pas un artifice.
Non, ce n'eſt point un Pere allarmé pour ſon ſang ;
Je n'ai jamais ſongé qu'à reprendre mon rang :
Aux dépens de vos jours je le voulois encore.
La même ambition m'enflâme & me dévore :
C'eſt un mal dont mon cœur ne peut jamais guérir.

CONSTANTIN.

Prince, on n'écoute point ceux qui veulent périr.

à Fauſta.

Sortez.... & vous ſouffrez qu'un Pere ſe dévoue.

FAUSTA.

Eh! comment voulez-vous que je le déſavoüe.
En s'accuſant lui-même il n'a rien ſupoſé:
Quel eſt donc le témoin qui peut m'être oppoſé?

CONSTANTIN.

Aurele va paroître, il ſçaura tout confondre.

FAUSTN.

Mon Pere l'entendra, c'eſt à lui de répondre.
Mais il a prévenu des rapports trop certains:
Songez que ſon aveu doit vous lier les mains.
Que le pardon doit ſuivre, & non pas la vengeance;
Qui s'accuſe ſoi-même a réparé l'offenſe.

CONSTANTIN.

Je vois ſur quel eſpoir vous oſez vous fier;
Aurele s'eſt flatté de vous juſtifier:
Vous comptez ſur l'amour de cet ami perfide,
Vous êtes convenus d'un autre parricide.

FAUSTA *impétueuſement.*

Ah cruel! c'en eſt trop: vos yeux ſe vont ouvrir:
Votre erreur va ceſſer, tout va ſe découvrir:
Songez à réparer votre honte & la mienne:
Méritez votre grace en m'accordant la ſienne.

CONSTANTIN.

Quelle audace !

FAUSTA.

Sçachez qu'en prononçant ſa mort,
Le coupable & ſa Fille auront le même ſort.

SCENE V.

FAUSTA, CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN.

MAis j'aperçois Albin, Aurele doit le ſuivre :
Que le traître paroiſſe.

ALBIN.

Il a ceſſé de vivre.

CONSTANTIN.

Qu'entens-je !

ALBIN.

Son deſtin vient d'être terminé.

FAUSTA.

Aurele ne vit plus ! il eſt aſſaſſiné.

CONSTANTIN, *à Fauſta.*

Perfide vous pleurez ! c'eſt un nouvel outrage.
à Albin.
Son trépas eſt ſans doute un effet de ſa rage.

ALBIN.

J'allois exécuter votre ordre souverain ;
Seigneur, je l'ai trouvé les armes à la main ;
Prêt à se dérober par une prompte fuite :
Alors ne pouvant pas éviter ma poursuite,
Il s'est, avec fureur, précipité sur nous ;
Je voulois l'empêcher de tomber sous nos coups ;
Aux dépens de mes jours je ménageois sa vie ;
Mais on a, malgré moi, secondé son envie.
Ne pouvant échaper, il cherchoit le trépas,
Il l'a trouvé, Seigneur ; & je ne doute pas,
Que, pour le dérober au dernier des supplices,
Il n'ait été frappé par ses propres Complices ;
La plus part ont péri, le reste est dispersé.

FAUSTA.

Ainsi tout mon espoir se trouve renversé.

CONSTANTIN *à Fausta.*

Sa mort vient de m'ôter l'avantage funeste
D'arracher au coupable un aveu manifeste.

FAUSTA.

Hélas ! il n'étoit pas plus coupable que moi.

CONSTANTIN.

Je ne vous entens point sans un nouvel effroi.
Il n'étoit point coupable !

ALBIN.

Au défaut de ce Traître ;
La vérité se peut aisément reconnoître ;

On a trouvé sur lui.....

CONSTANTIN, *en prenant un Billet.*

Donne.... il est de sa main.

FAUSTA, *d'un air plus consolé.*

O Ciel! tu prends pitié de mon sort inhumain.

CONSTANTIN.

Qu'ai-je lû.... détruisez des preuves si complettes;
Tout parle contre vous, perfide que vous êtes;
C'est à vous qu'il s'adresse.

FAUSTA.

A moi.

CONSTANTIN.

Vous frémissez;
Lisez donc votre Arrêt.

FAUSTA.

Que vois-je?

CONSTANTIN.

Obéissez.

FAUSTA *lit.*

Constantin doit périr, sa perte est asûrée:
Il touche à son dernier instant;
Et c'est pour cette nuit que sa mort est jurée;
Maurice vous fera ce détail important.

CONSTANTIN.

En est ce assez, faut-il une preuve plus claire?...

FAUSTA.

Je vois que l'on vous donne un avis salutaire;
Dans les bras du sommeil vous êtes attendu :
C'est là que votre sang doit être répandu;
Si vous vous obstinez à me croire coupable,
C'en est fait, votre mort devient inévitable.

CONSTANTIN.

Ainsi de plus en plus vous voulez obscurcir
Un fait trop évident qui vient de s'éclaircir.

FAUSTA.

Ainsi tout m'est nuisible, & rien ne vous éclaire;
La vérité sur vous fait un effet contraire;
Il me reste un témoin, (s'il échape à leurs coups)
Faites chercher Maurice, il les confondra tous.

ALBIN.

Maurice! hélas, Seigneur, je l'ai cherché moi-même;
Ce malheureux se cache avec un soin extrême.

CONSTANTIN.

Eh! que pourroit me dire un témoin suborné,
Un Traître que sa fuite a déjà condamné?

FAUSTA.

Voulez-vous donc périr, aveugle que vous êtes;
Et servir de Ministre à leurs fureurs secretes!
Restez dans votre erreur! juste Ciel! je frémis,
Vous ne pouviez pas mieux servir vos ennemis.
Achevez leur triomphe aux dépens de ma vie,
Ordonnez qu'à l'instant elle me soit ravie;

Le dernier de mes jours deviendroit le plus doux,
Si ma mort vous pouvoit dérober à leurs coups.
Vous m'y verriez voler avec plus d'assurance;
Mais je n'emporte pas cette heureuse espérance;
La victime en mourant ne vous sauvera pas,
Et nous perdrons tous deux le fruit de mon trépas.
Vous ne me répondez qu'avec un air farouche,
L'estime, la pitié, l'amour, rien ne vous touche;
Que la seule innocence est un foible secours!
Mais au moins de ma vie examinez le cours:
Vous n'y trouverez point un funeste présage,
Vous sçavez si jamais l'art fût à mon usage.
Mon cœur vous fût connu par des titres plus doux,
Vous sçûtes avant moi qu'il étoit fait pour vous.
Vous reçûtes ma main, comme un gage céleste
Des plus grandes faveurs de ce Dieu que j'atteste.
Depuis qu'ai-je donc fait, quelle fatalité,
Peut armer contre moi votre credulité?
On a beau se cacher sous un dehors austere,
Un penchant malheureux porte son caractere;
Il paroît à travers le plus sombre détour,
On laisse appercevoir ce qu'on doit être un jour;
Puis-je être tout d'un coup parricide & parjure?

CONSTANTIN.

Ces frivoles discours n'ont rien qui me rassure;
Les crimes ont entr'eux un triste enchaînement,
Des moindres aux plus grands on parvient aisément;

Un amour affrené s'y porte de lui-même ;
Plus il eſt criminel, & plus il eſt extrême :
Mais c'eſt trop employer d'inutiles raiſons,
Avoüez moi plûtôt toutes vos trahiſons :
Convenez des forfaits dont vous êtes complice,
Je veux que cet aveu vous ſerve de ſupplice.

FAUSTA.

Vous me faites frémir.

CONSTANTIN.

Ne déguiſez plus rien.

FAUSTA.

Vous avez prononcé votre arrêt & le mien :
Vous pouvez me plonger dans la nuit éternelle,
Je ne conviendrai point que je ſois criminelle ;
Pour vous déſabuſer mes ſoins ſont ſuperflus,
Vous lirez dans mon cœur quand je ne ſerai plus :
Vous connoîtrez trop tard toute votre injuſtice,
Son excès deviendra votre plus grand ſupplice :
Ils me juſtifieront en vous perçant le ſein :
Ce n'eſt qu'en expirant ſous le fer aſſaſſin,
Que tout s'éclaircira dans votre ame jalouſe,
Et vos derniers ſoupirs ſeront pour votre Epouſe.
Mais je reſſens déja tout ce que je prévois.
Ah ! je ne ſoûtiens plus tant de maux à la fois ;
Et je ſuccombe enfin à ma douleur mortelle.

Elle tombe entre les bras d'Eudoxe.

CONSTANTIN *attendri.*

Qu'on ôte de mes yeux, & qu'on prenne ſoin d'elle.

SCENE

SCENE VI.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN *à sa suite.*

Mes vives douleurs laissez un libre cours;
Faut-il que je me vange en l'adorant toujours :
Ah ! qu'il est mal aisé de punir ce qu'on aime !
Pour la justifier je me confonds moi-même ;
Je cherche des raisons que je ne puis trouver,
Ses pleurs m'en ont plus dit qu'elle n'en peut prouver.
Je vois, je sens qu'il faut que sa mort nous sépare,
Ma foiblesse m'impose une loi si barbare.
Vengeons-nous, qu'elle meure... ah ! quel arrêt affreux !
Dois-je être aussi cruel que je suis malheureux ?
L'amour désespéré me parle encor pour elle :
Que dis-je ! si Fausta ne m'étoit pas fidelle ;
Je connois trop son cœur, en ce moment fatal,
Elle auroit autrement regretté mon Rival :
Elle eût fait, pour le suivre, un aveu déplorable.
Laisse-moi respirer, furie inexorable !
Affreuse jalousie, ou du moins sur mes yeux,
Cesse enfin d'épaissir un nuage odieux !
Chere & funeste Epouse : ô doux nom qui m'accable !...
Albin, est-il bien sûr qu'elle soit si coupable ?

Elle accuſe ſon Pere ; il m'a toujours hai,
Pour prix de ma clémence il m'a toujours trahi ;
Il médite ſans ceſſe un retour vers le Trône ;
Je ſçais que cet eſpoir jamais ne l'abandonne ;
Il s'accuſe lui-même, il oſe s'imputer
Un complot qu'il voudroit peut-être exécuter ;
Il s'offre à ma vengeance, il vole au devant d'elle... ;
N'eſt-ce point pour ſa Fille une ruſe nouvelle ?
Peut-être pour lui-même. Il veut m'embaraſſer.
Par cet aveu, ſans doute, il croit tout éfacer :
Seroit-il criminel..... Eh ! comment peut-il l'être ?
Mais qui peut démêler tous les replis d'un traître ;
Il l'a toujours été. Puiſſai-je m'abuſer,
Mon cœur à ſes ſoupçons ne peut ſe refuſer :
Ils me ſont bien permis.

ALBIN.

En faut-il d'avantage ?
Dès que Maximien vous cauſe quelque ombrage,
Dès qu'il vous eſt ſuſpect, il le faut prévenir.
Aucun égard pour lui ne doit vous retenir :

CONSTANTIN.

Mais n'eſt-ce point commettre une injuſtice extrême ?

ALBIN.

Seigneur, vous ſçavez trop les droits du Diadême
Surtout dans un danger qui vous eſt perſonnel ;
Un ſujet qu'on ſoupçonne eſt aſſez criminel.
Et qui ſçait en effet le ſort qu'il vous aprête ?
Pour votre ſureté, ſouffrez que je l'arrête.

CONSTANTIN.

J'y consens à regret, assure-toi de lui,
Que nul autre que toi ne m'approche aujourd'hui.

Il sort.

ALBIN *seul.*

Vous serez obéi.... tout nous devient propice.

SCENE VII.

ALBIN, MAXIMIEN *qui va après Constantin.*

ALBIN *à Maximien.*

SEIGNEUR, que voulez-vous ?

MAXIMIEN.

Sauver l'Impératrice.

ALBIN.

Arrêtez,

MAXIMIEN.

Je ne puis ; mais ne crains rien pour toi,
Je vais me charger seul....

ALBIN.

Hola, Gardes à moi.
Qu'on s'assure de lui.

MAXIMIEN.

Tant d'audace m'étonne ;
Ah ! traître.

ALBIN.

Obéissez, l'Empereur vous l'ordonne.

MAXIMIEN.

Qu'on me méne à lui-même.

ALBIN.

Il n'en eſt pas beſoin:
Dans ſon appartement qu'on le garde avec ſoin.

SCENE VIII.

ALBIN *ſeul.*

GRANDS Dieux! où l'entraînoit ſa pitié paternelle!
Il alloit renoncer au Trône qui l'appelle;
Allons lui faire voir qu'il n'a plus qu'à frapper,
Et que notre ennemi ne peut nous échapper.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE CINQUIE'ME.

SCENE PREMIERE.

ALBIN, MAXIMIEN, *Gardes.*

ALBIN.

PRINCE, vous le voyez, notre heureux ſtratagême
Semble être concerté par la fortune même;
L'occaſion, la nuit & la ſécurité,
Secondent un couroux juſtement irrité:
Tout dort, & rien ne veille ici que la vengeance.
L'Empereur accablé, ſans ſoupçon, ſans défenſe,
Eſt tombé, malgré lui, dans les bras du ſommeil,
Que dans ceux de la mort il trouve ſon reveil.

MAXIMIEN.

Je partage avec toi la fureur qui t'anime.

ALBIN.

On va vous introduire auprès de la Victime:
Dès que vous paroîtrez, les portes vont s'ouvrir,
Et les miens, s'il le faut, ſçauront vous ſecourir;

Ceux que j'ai fait entrer dans votre confidence,
Viennent de m'en donner une entiere assurance :
Vous sçavez le signal, vous sçavez les chemins,
Reglez votre destin, il est entre vos mains.

MAXIMIEN.

Je puis donc recouvrer la grandeur où j'aspire ?

ALBIN,

Allez, & revenez le Maître de l'Empire.

MAXIMIEN.

Dieux, je vais vous venger, je vais briser vos fers,
Votre Persécuteur va descendre aux Enfers.

SCENE II.

ALBIN, *seul.*

TU périras aussi, Princesse malheureuse,
La pitié n'a plus lieu quand elle est dangereuse ;
Tu pourrois engager ton Pere à me punir,
C'est le premier danger que je dois prévenir.
Allons tout préparer.

Il apperçoit Fausta.

C'est elle qui s'avance,
Sans doute elle me cherche, évitons sa présence.

SCENE III.

FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE, & ALBIN, *qui sort.*

FAUSTA.

Devant ce malheureux j'allois m'humilier,
Je venois m'abaisser jusques à le prier;
Mon aspect l'épouvante, il me fuit, il m'évite.

EUDOXE.

De tout ce qui se passe, êtes-vous bien instruite?
Du moins de votre Epoux le sort est assuré:
Ne craignez plus pour lui, l'orage est conjuré.

FAUSTA.

Hélas! tu ne vois pas au fond de ce mystere.

EUDOXE.

L'Empereur vient de faire arrêter votre Pere,
Albin même en répond.

FAUSTA.

Ils sont d'accord entr'eux;
C'est un tissu conduit avec un art affreux;
Albin prête à mon Pere une main criminelle,
Il est l'accusateur, le meurtrier d'Aurele:
Il sera mon Bourreau, celui de mon Epoux,
Et Maurice est le seul qui peut nous sauver tous;

Il n'auroit qu'à paroître, il n'auroit qu'à produire
Ces deux Gardes qu'Albin a crû pouvoir ſéduire,
Et qu'il compte en effet parmi les Aſſaſſins :
C'eſt par eux que Maurice a ſçû tous leurs deſſeins.
Par un avis ſecret il vient de m'en inſtruire :
J'avois pris un eſpoir trop facile à détruire ;
Je vois que ces Chrétiens, qui devoient dépoſer,
Saiſis par la frayeur, n'oſeront s'expoſer :
Il n'en faut point douter, ils auront pris la fuite
Peut-être ils ne ſont plus, & la preuve eſt détruite.
Juſques chez l'Empereur je ne puis pénetrer,
Albin, le traître Albin, ne permet pas d'entrer :
Peut-être on l'aſſaſſine, & j'en ſuis ſoupçonnée :
Ma derniere heure eſt-elle aſſez empoiſonnée ;
Ah ! je crois voir couler un ſang ſi précieux,
Barbares, arrêtez.... quoi preſque ſous mes yeux
Il périt, & ma main ne peut pas le défendre ;
On m'écarte, on m'arrête .. hélas ! je crois l'entendre :
Tout mon cœur ſe déchire en ce moment, va, cours :
Je n'ai plus déſormais d'eſpoir qu'en ton ſecours ;
Puiſſes-tu détourner les effets de leur rage :
Précipite tes pas, arme-toi de courage ;
Répands, ſéme en tous lieux l'horreur que je reſſens ;
Remplis tout ce Palais de tes triſtes accens,
Chaſſe de tous les yeux un ſommeil ſi funeſte :
Cette foible reſſource eſt tout ce qui me reſte.

SCENE IV.

FAUSTA, *seule.*

C'Eſt à toi qu'on en veut, Arbitre des humains;
Abandonneras-tu l'ouvrage de tes mains?
Veux-tu laiſſer périr ta plus parfaite Image;
Quel autre pouvoit mieux te faire rendre hommage?
Son exemple ſuivi du reſte des mortels,
Eût par tout cimenté ton culte & tes autels;
Hélas! c'étoit le prix de ſa tendreſſe extrême,
Il me l'avoit promis; & tu ſemblois toi-même
L'avoüer pour Miniſtre & pour Reſtaurateur:
Verrai-je évanoüir un eſpoir ſi flateur?
Tes indignes Rivaux, ces Dieux imaginaires,
Feront-ils triompher leurs Prêtres mercénaires?
Pour les cœurs qui ſont prêts de ſe donner à-toi,
Quel ſujet douloureux, d'épouvante & d'effroi:
Qu'ai-je dit? ah! grand Dieu, je t'offenſe, pardonne:
Dans un ſi grand revers, ma raiſon m'abandonne;
Je devois en tremblant adorer tes decrets,
Le déſeſpoir ſçait-il meſurer ſes regrets.

SCENE V.

EUDOXE, FAUSTA.

FAUSTA *à Eudoxe.*

QUoi déja de retour, quel sujet te rappelle !

EUDOXE.

Albin a prévenu les effets de mon zéle :
De vos persécuteurs c'est le plus inhumain ;
Le crime à découvert est sur son front d'airain ;
La rage & le blasphême exhalent de sa bouche :
Mes pleurs loin d'adoucir un monstre si farouche ;
N'ont fait que lui prêter de nouvelles fureurs :
Dans ses yeux enflâmés j'ai lû d'autres horreurs.
Ce n'est qu'en frémissant que je vous les déclare ;
Vos jours sont menacés, le poison se prépare,
Et la coupe fatale a frappé....

FAUSTA.

Je l'attends ;
Mon cœur est occupé de soins plus importans :
Du sort de mon Epoux ne peux-tu rien m'apprendre ?

EUDOXE.

C'est lui qui vous condamne, ils me l'ont fait entendre.
De ses transports jaloux c'est le cruel effet,
Où peut-être est-ce un nom qui couvre leur forfait.

FAUSTA.

Mon Epoux me condamne... ah quelle circonſtance
Il ajoûte à ſa mort! Ciel! ſoûtiens ſa conſtance.
Calme ſon déſeſpoir en ces derniers inſtans.
Mon ſort ne vaudroit pas les pleurs que tu répands,
Si, dans tout autre tems, j'avois ceſſé de vivre;
Mais tout ce qui précéde & tout ce qui doit ſuivre,
Rend mon heure derniere horrible à ſoûtenir;
Le paſſage eſt affreux, que dira l'avenir?
Je perds tout, mon trépas, mon Epoux, & ma gloire:
Qui les empêchera de charger ma mémoire
Du parricide affreux qui va ſe conſommer?
De quel nom l'Univers pourra-t'il me nommer?
Pourra t'il être inſtruit de leur intelligence?
On croira mon trépas une juſte vengeance.
O fortune! eſt-ce aſſez éprouver ta rigueur?

un Garde paroit avec la Coupe.

L'aſſaſſin paſſera pour être le vengeur...
Soumettons-nous... je touche à mon terme funeſte;
Du moins employons mieux le moment qui me reſte.

SCENE VI.

FAUSTA, EUDOXE, UN GARDE *ſuivi de pluſieurs autres.*

FAUSTA *au Garde qui approche triſtement.*

JE vois ce qui t'améne, approche... tu gémis;
Hélas! ſans le ſçavoir, tu ſers nos ennemis.
Si tu n'épouſes pas la rage qui m'opprime,
Si la pitié te touche en voyant leur Victime;
Avant de mettre enfin le comble à leur fureur,
N'oſe-tu me conduire aux pieds de l'Empereur.
On craint qu'il ne revoye une Epouſe qu'il aime.

LE GARDE.

Je ne puis qu'obéir à ſon ordre ſuprême.

FAUSTA.

Tu ne peux qu'obéir? j'ai prévû ces refus:
Epargnons-nous tous deux des combats ſuperflus:
Puiſqu'il faut à leur gré terminer ma carriére,
Je vais livrer ma vie à leur main meurtriére.
Chere Eudoxe, prends ſoin de me fermer les yeux;
Recueille mes ſoupirs & mes derniers adieux.
Recommande aux Chrétiens ma cendre infortunée,
Et fais leur déplorer ma triſte deſtinée.

Je leur servois de Mere, ils me doivent des pleurs:
Ah! qu'ils ne jugent pas de moi par mes malheurs.
Et toi, grand Dieu! reçois mon ame en sacrifice,
J'abandonne en mourant le reste à ta justice.
Donne-moi.

Elle prend la Coupe des mains du Garde, & Maximien la lui ôte.

SCENE VII.

qui entre en même-tems par un des côtés.

MAXIMIEN & ALBIN, FAUSTA, EUDOXE.

MAXIMIEN.

NON, ma Fille.

FAUSTA.

Ah! mon Pere, est-ce vous?

MAXIMIEN.

Oui, Princesse, vivez pour un destin plus doux.
Albin, nous triomphons, ma haine est assouvie;
L'usurpateur n'est plus, il a perdu la vie.

ALBIN.

Seigneur, ne perdons point des instans précieux;
Achevons de changer la face de ces lieux.

FAUSTA.

Non, cruel, achevez des horreurs imparfaites ;
Conſommez-les ſur moi, barbare que vous êtes ;
Pere dénaturé, je ne te connois plus,
Tous les liens du ſang viennent d'être rompus ;
J'en déteſte à la fois la ſource criminelle,
Et le fatal amour que j'eus toujours pour elle.
Mon Epoux a péri, Tigre alteré de ſang !
Aſſouvis-toi du mien, frappe, voilà mon ſang.

MAXIMIEN.

Vivez & moderez une douleur trop vive.

FAUSTA.

Quand vous m'aſſaſſinez, vous voulez que je vive !
Mais ne crois pas jouir de ce forfait affreux,
Il en eſt un plus grand où tendront tous mes vœux ;
Ne me regarde plus que comme une Furie.....

MAXIMIEN *à Eudoxe.*

C'eſt trop nous arrêter, prenez ſoin de ſa vie.
Albin, viens achever de ſignaler ta foi,
Pour prix de tes ſecours ſois Conſul avec moi :
Du Peuple & des Soldats achetons le ſuffrage,
En leur abandonnant ce Palais au pillage.
Viens, partageons la pourpre : allons la reclamer ;
Et de l'aveu des Dieux faiſons-nous proclamer.

SCENE VIII. ET DERNIERE.

CONSTANTIN, MAURICE, deux Gardes; FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE, MAXIMIEN, ALBIN.

CONSTANTIN *à Maximien.*

ARreste, malheureux, & reçois ton salaire.

FAUSTA.

Que vois-je, cher Epoux : Seigneur, qu'allez-vous faire.

CONSTANTIN.

se tournant vers Maximien & Albin.

Madame.... quel bonheur.... c'est moi que vous voyez,
Traitres! à mon aspect vous êtes foudroyez.
à Albin.
Et toi qui me creusois un affreux précipice,
Ne souille plus mes yeux, qu'on l'entraîne au supplice.
Chere Epouse....

FAUSTA.

Ah! Seigneur.

CONSTANTIN.

Sa fureur l'a trompé;
Ce n'est point dans mon sang que son bras s'est trempé.

Maurice & ces Chrétiens que je n'oſois pas croire
Ont ſçû me réveler une trame ſi noire :
Et, pour mieux m'aſſurer de ce qu'ils m'avoient dit,
On a livré l'entrée & l'accès de mon lit :
Il croyoit aſſouvir ſa furie implacable,
Il n'eſt que le Boureau d'un eſclave coupable.
C'en eſt trop, à la fin je dois ſonger à moi,
Et la néceſſité m'en impoſe la loi.

à Maximien.

Eternel ennemi du repos de la terre,
Vengez-moi de vous-même au défaut du tonnerre ;
Ouvrez-vous les chemins des Enfers : choiſiſſez ;
Mais terminez vos jours, ſortez, obéiſſez.

FAUSTA.

Ah ! cruels, arrêtez.

CONSTANTIN.

Je ne puis y ſouſcrire.
Allez,

FAUSTA.

En ſa faveur, je n'ai qu'un mot à dire :
Seigneur, vous me devez encore à ſon amour,
Vous m'aviez condamnée, il m'a ſauvé le jour.

CONSTANTIN.

J'ai voulu votre mort. Je vous ai condamnée,

FAUSTA.

Oui, Seigneur, on alloit trancher ma deſtinée,
Et je lui dois la vie une ſeconde fois.
Laiſſez-moi vous aimer autant que je le dois.

S'il

S'il ſubit ſon arrêt, il ne m'eſt plus poſſible
De conſerver pour vous un cœur auſſi ſenſible :
Craignez déja l'horreur dont je me ſens ſaiſir. . . .
Mais quel tems plus propice avez-vous à choiſir
Pour immortaliſer votre auguſte clemence :
La vengeance avec elle éterniſe une offenſe.
Voulez-vous être Grand, le titre eſt dans vos mains ;
Le pardon ſeul éleve au-deſſus des Humains.

CONSTANTIN.

Il a trop ſignalé la fureur qui l'anime.

FAUSTA.

Vous vivez ; il périt, Je ne vois plus ſon crime.
Quoi ? je répans des pleurs qui ne vous touchent pas !
Mon Pere, il faut ceder, qu'on nous mene trépas.

CONSTANTIN.

Vous mettez à ſa mort un invincible obſtacle,
Votre amour va, pour lui, faire encore un miracle.
Hé bien, je vous le rends ; je l'accorde à vos vœux ;
Votre Pere vivra, j'y conſens, je le veux ;
Mais. . . .

FAUSTA.

Je vous reconnois à cet effort ſublime ;
L'amour dans un Héros eſt toujours magnanime.

CONSTANTIN.

Non, ce n'eſt point aſſez réparer mon erreur ;
J'ai pû vous ſoupçonner, juſte Ciel, quelle horreur !

Votre mort a penſé devenir mon ouvrage ;
Il faut un ſacrifice auſſi grand que l'outrage.

à Maximien.

Seigneur, vous le ſçavez ſans vous le retracer,
Ce que j'ai fait pour vous ne ſçauroit s'effacer,
Et vous ne reſpirez qu'autant que je l'adore :
Ma clemence veut bien ſe ſignaler encore,
Et ſe porter, pour vous, à ſon dernier dégré.
Depuis aſſez long-tems vous m'avez trop montré
Que votre ambition toujours plus affermie,
Dans le fond de votre ame eſt ma ſeule ennemie.
Je me rends, n'ayons plus rien à nous imputer :
Ceſſez à votre tour de me perſécuter.
Vous n'êtes point heureux, & vous ne pouvez l'être
Que dans le rang ſuprême où le Ciel m'a fait naître ;
Il faut vous contenter. L'Occident va nous voir
Joüir également du ſuprême pouvoir,
Ma généroſité vous appelle au partage.

MAXIMIEN.

Non, cette égalité n'eſt qu'un moindre eſclavage ;
J'ai trop ſçu qu'un Collegue eſt un Maître importun ;
Tu crois me faire un don, c'eſt moi qui t'en fais un.
Je te laiſſe le Trône entier & ſans partage,
Et pour mieux t'aſſurer un ſi grand avantage

Il ſe frappe.

Sois enfin délivré d'un Rival dangereux ;
Juge qui de nous deux eſt le plus généreux.

FAUSTA.

Ah! mon Pere.

MAXIMIEN.

C'eſt à toi que je me ſacrifie;
Ne pleure point ma mort, ne pleure que ma vie;
Tu n'aurois jamais eu que des jours orageux,
Mon trépas vous étoit néceſſaire à tous deux.
à Conſtantin.
Toi pour qui la fortune eſt féconde en miracles,
Mon deſtin céde au tien, tu n'auras plus d'obſtacles;
L'Orient, déſormais, peut tomber ſous tes fers,
Et mon dernier ſoupir te livre l'Univers.

On l'emmene.

CONSTANTIN.

Trop ſuperbe Rival, juſqu'où va ta vengeance?
Tu ne veux rien devoir à la reconnoiſſance;
Cruel, en préférant la mort à mes bienfaits,
Tu mets enfin le comble aux maux que tu m'as faits.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Maximien*, *Tragédie*; & je crois que le Public, qui lui a donné de juſtes aplaudiſſemens dans les repréſentations, en verra l'impreſſion avec le même plaiſir. Fait à Paris ce 19. Mars 1738.

DANCHET.

PRIVILE'GE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Noſtre bien amé NICOLAS-FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer, & donner au Public L'ECOLE DES AMIS, & les OEUVRES DE POESIES ET DE THEATRE du Sieur DE LA CHAUSSE'E, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privileges ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Preſentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparé-

ment, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contreſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes; Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hoſtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant; & de tous dépens, dommages & intereſts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. Et qu'avant que de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres;

& qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Preſentes; du contenu deſquelles, Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cens trente-huit, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 436. *Fol.* 397. *conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris ce* 5. *Avril* 1737.

G. MARTIN, *Syndic.*

On vend chez le même Libraire les autres Ouvrages de l'Auteur.

MELANIDE,

COMEDIE NOUVELLE

De Monſieur DE LA CHAUSSE'E, de l'Académie Françoiſe.

EN CINQ ACTES EN VERS.

Repréſentée ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe au mois de Mai 1741.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS;

Chez PRAULT fils, Quai de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

MÉLANIDES;

COMÉDIE

En cinq Actes, en Vers.

ACTEURS.

DORISE'E, veuve. — *Mlle de la Motte.*

ROSALIE, fille de Doriſée. — *Mlle Grandval.*

THE'ODON, beau-frere de Doriſée. — *M. Montmeny.*

LE MARQUIS D'ORVIGNY, amant de Roſalie. — *M. Sarazin.*

ME'LANIDE, amie de Doriſée. — *Mlle Gauſſin.*

D'ARVIANE, amant de Roſalie. — *M. Grandval.*

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris, dans un Hôtel.

MELANIDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORISE'E, MELANIDE.

MELANIDE.

J'Aurai fait à Paris un voyage inutile.

DORISE'E.

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquille
Au fond de la Bretagne, où, depuis si long-tems;
Vous avez essuyé des chagrins si constans?

MELANIDE.

Ils étoient ignorés ; & le secret consolé.
Je ne crains que l'éclat.

DORISÉE.

Quelle crainte frivole !
N'êtes-vous pas ici comme au fond d'un desert ?
Aucun de vos secrets n'y sera découvert.

MÉLANIDE.

S'ils étoient divulgués, j'en serois désolée.

DORISÉE.

Sachez qu'à Paris même on peut vivre isolée.
Dès que l'on fuit le monde, il nous fuit à son tour ;
Ainsi, ne craignez point l'éclat d'un trop grand jour.
Dans votre apartement reculé, solitaire,
A tous les importuns vous pourrez vous soustraire.
Il vous est fort aisé, si vous le trouvez bon,
De n'admettre que moi, ma fille, & Théodon.
Je vous l'ai toujours dit, ma chére Mélanide,
Comptez que mon beau-frére est un ami solide,
Un homme essentiel. Je l'éprouve aujourd'hui.
Hélas ! Je deviendrois bien à plaindre sans lui.
Daignez donc l'honorer de votre confiance,
Et vous en rapporter à son expérience.

MÉLANIDE.

J'ai suivi ses conseils, mais sans trop espérer
Que ses soins généreux puissent rien opérer.

Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'instruire...

DORISE'E.

Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire.
Ah! Vous méritez trop, pour espérer si peu.
Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu
Qui, depuis quelque tems, m'embarrasse & me pése.

ME'LANIDE.

D'où vient?

DORISE'E.

C'est que je crains...

ME'LANIDE.

Quoi?

DORISE'E.

Qu'il ne vous déplaise.

ME'LANIDE.

Vous me connoissez mal. Eh, de grace, ordonnez.
Puis-je vous être utile?

DORISE'E.

Oui, sans doute. Apprenez
Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible.
Ma fille en est la cause.

ME'LANIDE.

Ah! Seroit-il possible?

DORISE'E.

Je l'aime, elle en est digne. A son goût, comme au mien,
Je voudrois la pourvoir; & vous concevez bien

Le sujet douloureux de mes peines secrettes.
Est-ce avec peu de bien, des procès & des dettes,
Que je puis, à mon gré, lui choisir un époux?
Je crois que le plus sûr, s'il n'est pas des plus doux,
Seroit de ne penser qu'à gens d'un certain âge.
Parmi ceux que m'attire ici le voisinage,
Il s'offre un parti qui rassemble à la fois
Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon choix.
Gloire, faveur, emplois, opulence, noblesse,
Tout s'y trouve, excepté la première jeunesse.

MÉLANIDE.

Est-ce un homme de guerre?

DORISÉE.

Oui; mais très-estimé.

MÉLANIDE.

Aime-t-il Rosalie?

DORISÉE.

Il m'en paroît charmé.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est la conquête:
Mais je crois entrevoir l'obstacle qui l'arrête;
Et, s'il n'a pas encor osé se proposer,
J'ai lieu de soupçonner qu'il craint de s'exposer...

MÉLANIDE.

Madame, il faut l'aider; vous ne pouvez mieux faire.

DORISÉE.

Vous me conseillez donc de suivre cette affaire?

MELANIDE.

Quoi! C'eſt un avantage; & vous vous conſultez?

DORISE'E.

Il eſt vrai que j'y vois quelques difficultés.

MELANIDE.

Quelles difficultés?

DORISE'E.

Sur-tout il en eſt une.
Si je pourſuis le bien que m'offre la fortune;
Monſieur votre neveu ſera déſeſpéré;
A tout autre parti je l'aurois préféré.
Car enfin, ſon amour, dont il n'eſt pas le maître,
Depuis plus de deux ans s'eſt fait aſſez connoître.
Cet heureux mariage eût reſſerré les nœuds
De la tendre amitié qui nous joint toutes deux
D'Arviane & ma fille étoient nés l'un pour l'autre:
Mais vous connoiſſez trop mon état & le vôtre.
Tant de félicité n'eſt pas faite pour nous:
Madame, cependant, parlez, qu'ordonnez-vous?

MELANIDE.

D'Arviane, ſans doute, a grand tort de prétendre
Au bonheur de pouvoir être un jour votre gendre.
S'il oſe s'en flatter, je ne ſais pas pourquoi.
Il manque de fortune; &, comme il n'a que moi
Sur qui puiſſe rouler toute ſon eſpérance,
Il pourſuit un bonheur hors de toute apparence,

Mais d'un enchantement, plus fort que mes discours,
Je vois bien qu'il est tems d'interrompre le cours.
N'ayez pour d'Arviane aucune complaisance.
Et, comme son amour & sur-tout sa présence,
Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez,
Mes ordres absolus lui vont être donnés.

DORISÉE.

Comment?

MÉLANIDE.

L'occasion en est fort naturelle.
N'est-il pas tems qu'il aille où son devoir l'appelle?
Quoiqu'il prétende encor éloigner son départ,
Pour mes avis je crois qu'il aura quelque égard.

DORISÉE.

Madame, ce départ est un grand sacrifice;
Pourra-t-il s'y résoudre?

MÉLANIDE.

Il faut qu'il obéisse.

DORISÉE.

Je le plains.

MÉLANIDE.

Il m'est cher.

DORISÉE.

Ah! Vous pouvez l'aimer,
Sans craindre que personne ose vous en blâmer;

Il a tout ce qui rend la jeuneſſe charmante.

MELANIDE.

Je lui vois tous les jours un défaut qui s'augmente.

DORISEE.

Quel eſt-il ?

MELANIDE.

Un peu trop d'impétuoſité.

DORISEE.

Non, qu'il n'en perde rien. Tant de vivacité
Déſigne un grand courage, & beaucoup de droiture;
Ces cœurs-là ſont toujours honneur à la nature.
D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puiſſe, à dix-huit ans,
Avoir moins de défauts avec plus d'agrémens.

MELANIDE.

Je vous ſuis obligée. Il aura beau ſe plaindre,
A partir dès demain je ſaurai le contraindre;
Et je vais de ce pas...

DORISEE.

Je crois le voir entrer.
Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.

SCENE II.

D'ARVIANE, MELANIDE.

MELANIDE.

J'Avois à vous parler.

D'ARVIANE.

Ma joie en eſt extrême,
Le ſujet qui m'amène eſt ſans doute le même ;
Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

MELANIDE.

Vous avez dû ſonger à faire vos adieux.

D'ARVIANE.

Non, Madame.

MELANIDE.

Tant pis. Vous auriez dû les faire,

D'ARVIANE.

Rien ne me preſſe encore ; & je compte...

MELANIDE.

Au contraire ;
Vous partez dès demain.

D'ARVIANE.

Sur un nouveau congé ;
Qu'on m'a fait eſpérer, je m'étois arrangé.

MELANIDE.

Vous n'en obtiendrez point, si vous voulez me plaire.
Faut-il, sur vos devoirs, qu'un autre vous éclaire ?
Et voulez-vous tomber dans le relâchement ?
Puisqu'on pense de vous avantageusement,
Conservez ce bonheur sans y porter atteinte.

D'ARVIANE.

Ne puis-je demander sans scrupule & sans crainte,
Que l'on me renouvelle un malheureux congé ?
Est-ce donc le premier que l'on ait prolongé ?

MELANIDE.

D'accord : mais le plus sage est celui qui s'en passe.
Hé ! Peut-on, sans rougir, aller demander grace,
Quand il est question de remplir son devoir ?
Quel prétexte avez-vous à faire recevoir ?
Vous n'osez me le dire ; & j'entens ce langage.

D'ARVIANE.

Je n'imaginois pas être dans l'esclavage.
Dans ma profession, il est quelques loisirs
Que la gloire permet de prêter aux plaisirs :
Quand il en sera tems, je pourrai m'y soustraire ;
Je ne sais point manquer où je suis nécessaire.

MELANIDE.

J'ai vû que votre ardeur & votre activité
Ne se mesuroient pas sur la nécessité.
Un cercle moins étroit renfermoit votre zéle.
Déjà l'on vous citoit par-tout comme un modéle.

Ah! Vos devoirs, pour vous, auroient le même appas:
Mais un charme funeſte enchaîne ici vos pas.
Vous vous diſſimulez le tort que vous vous faites.
Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes?
Laiſſez, Monſieur, laiſſez l'amour aux gens heureux.
Hélas! C'eſt un plaiſir qui n'eſt fait que pour eux.
Accablé ſous le poids d'une chaîne importune,
Eh, comment voulez-vous aller à la fortune?
Il ſera tems d'aimer quand vous ſerez au port.

D'ARVIANE.

Vous verrai-je toujours ſoupirer ſur mon ſort?
Eſt-il ſi différent de celui de tant d'autres?

MÉLANIDE.

Ne vous comparez point.

D'ARVIANE.

Quels diſcours ſont les vôtres!
Mon ſort n'eſt pas des plus heureux, ſans contredit.
Je n'ai rien oublié. Vous m'avez aſſez dit
Que les infortunés, à qui je dois la vie,
Contraints, par des malheurs, à quitter leur patrie,
Ayant bien-tôt après fini leurs triſtes jours,
Ne m'avoient, en mourant, laiſſé d'autres ſecours
Que vos ſeules bontés, avec quelque naiſſance:
Et vous avez pour moi, dès ma plus tendre enfance,

Pris des soins que le tems n'a pû diminuer;
Tant que vous daignerez me les continuer,
Ma situation ne sera point affreuse.

MELANIDE.

Il ne tiendroit qu'à vous qu'elle fût plus heureuse:
Mais, par un contre-tems qu'on éprouve toujours,
La Prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour, qui peut vous faire un tort si manifeste,
N'est pas le seul écueil qui vous sera funeste:
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'esprit un feu séditieux
Qui prend de plus en plus sur votre caractére.
Le plus léger obstacle aussi-tôt vous altére;
Vous ne supportez rien. N'apprendrez-vous jamais
L'art de dissimuler, ou de souffrir en paix
Les contrariétés dont la vie est semée?
La moindre, dans votre ame aisément enflammée,
Vous donne du dépit, du dégoût, de l'humeur.
Quand on veut, dans le monde, avoir quelque bonheur,
Il faut légérement glisser sur bien des choses:
On y trouve bien plus d'épines que de roses.
Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Où, loin de tout commerce, aller se renfermer.
Ce discours vous ennuie?

D'ARVIANE.

En quoi donc?

MÉLANIDE.

J'en soupire.
Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire
A la veille du jour où vous m'allez quitter ;
Par tout où vous serez, tâchez d'en profiter.

D'ARVIANE.

Pourquoi ce prompt départ ?

MÉLANIDE.

N'y formez point d'obstacle.
Le cœur d'un galant homme est son plus sûr oracle :
Interrogez le vôtre, & suivez son conseil.

SCENE III.

D'ARVIANE *seul.*

OH, parbleu, je ne vis jamais rien de pareil ;
C'est me tyranniser d'une façon cruelle.
Je veux bien lui passer ses leçons & son zèle.
Mais, qu'à propos de rien, elle fixe à demain
Mon malheureux départ ! L'ordre est trop inhumain.
C'est une cruauté qui n'eut jamais d'égale ;
Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale ?
Il faut paisiblement digérer ce poison ?
Non, malgré ma douceur, j'enrage ; & j'ai raison.

SCENE IV.

ROSALIE, D'ARVIANE.

D'ARVIANE *allant au-devant de Rosalie.*

AH, Rosalie!

ROSALIE.

Eh bien? Quel sujet vous agite?

D'ARVIANE.

On prétend que je parte; on veux que je vous quitte.

ROSALIE.

Est-ce un mal aussi grand que vous l'imaginez?

D'ARVIANE.

Et vous aussi, cruelle, & vous m'y condamnez!
Quoi, vous me prescrivez ce départ inutile!
Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile,
Que j'aille sans besoin prévenir mon devoir,
Et perdre des momens consacrés à vous voir?
Vous le savez; pour peu que la gloire m'appelle,
Je ne balance pas à vous quitter pour elle.
Que dis-je? Pardonnez; ce n'est pas vous quitter
Que d'aller acquérir de quoi vous mériter.

Mais quand rien ne m'oblige...

ROSALIE.

Ecoutez. On m'ordonne
D'uſer de tous les droits que votre amour me donne.
On s'en prendroit à moi ſi vous ne partiez pas ;
Comme ſi je pouvois diſpoſer de vos pas,
Et vous faire obéir au gré de mon envie.

D'ARVIANE.

Eh ! Qui peut mieux que vous décider de ma vie ?
Ah ! Du moins, convenez, enfin de bonne foi,
De l'empire abſolu que vous avez ſur moi.

ROSALIE.

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

D'ARVIANE.

Je ſuis bien malheureux, dès qu'elle eſt néceſſaire.
Hélas ! Je dois m'attendre à tout de votre part.

ROSALIE.

On veut que vous partiez.

D'ARVIANE.

Quoi, toujours ce départ ?
Vous l'ayez réſolu ?

ROSALIE.

Si l'amour vous arrête,
Vous y gagnerez peu. Sachez ce qui m'arrête.

D'ARVIANE.

Voyons.

ROSALIE.

ROSALIE.

Ma mere...

D'ARVIANE.

Eh bien ?

ROSALIE.

M'ordonne de vous fuir.

D'ARVIANE.

On n'aura point de peine à vous faire obéir.

ROSALIE.

J'obéirai, sans doute.

D'ARVIANE.

On vous l'a fait promettre ?

ROSALIE.

Et j'éxécuterai ma parole à la lettre.

D'ARVIANE.

Je le crois.

ROSALIE.

Cependant vous ferez sagement
De vous prêter de même à cet arrangement ;
D'avoir l'attention d'éviter ma présence.

D'ARVIANE.

Ne faut-il pas plus loin pousser la complaisance ;
Et, pour l'amour de vous, cesser de vous aimer ?

ROSALIE.

Vous feriez bien.

D'ARVIANE *animé.*

L'avis a de quoi me charmer !

ROSALIE.

Vous vous fâchez, je crois?

D'ARVIANE.

J'ai tort d'être sensible,
Et de ne pas avoir cet air toujours paisible
Qui montre que pour vous tout est indifférent!
Ah! Je n'en connois pas de plus désespérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

D'ARVIANE.

Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage:
Si pour vous c'en est un; quant à moi, je le fuis.
Plus je sens vivement, plus je sens que je suis.
L'égalité d'humeur vient de l'indifférence.
Et quoique vous puissiez dire pour la défense,
L'insensibilité ne sauroit être un bien.
Quoi! Jamais n'être ému, n'être affecté de rien;
Rester au même point tout le tems de sa vie,
Tandis qu'autour de nous tout change, tout varie;
Borner, ou pour mieux dire, anéantir son goût;
Ne voir, ne regarder, & n'envisager tout
Qu'avec les mêmes yeux, que sous la même forme;
N'avoir qu'un sentiment, qu'un plaisir uniforme;
Etre toujours soi-même? Y peut-on résister?
Est-ce là vivre? Non. C'est à peine exister.

ROSALIE.

Ainsi votre bonheur est grand!

D'ARVIANE.

Il devroit l'être.

Enfin je vais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître
Qu'il le faut... Mais quel eſt l'état où je vous vois?
Vous ne me quittez pas pour la premiére fois,
Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude!

D'ARVIANE.

Hélas! Je vous laiſſois dans une ſolitude,
Où vos charmes naiſſans, par moi ſeul adorés,
De tout ce qui reſpire étoient preſque ignorés.
A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres.
Grands dieux! Que ce départ eſt différent des autres!
Vous reſtez à Paris. Déjà de tous côtés
On ſe plaît à ſemer le bruit de vos beautés.
Et ſur quoi voulez-vous que mon repos ſe fonde?
Je vous vois mille amans.

ROSALIE.

Qui ſont-ils?

D'ARVIANE.

Tout le monde.

ROSALIE.

Mais encore il faudroit me nommer...

D'ARVIANE.

Eh! ce ſont
Tous ceux qui vous ont vûe, & ceux qui vous verront.

Paroîtrez-vous toujours ſurpriſe d'être aimée?
Ou n'y ſeriez-vous pas encore accoûtumée?
Vous feignez d'ignorer quel eſt votre pouvoir.
On ne fait point d'amant ſans s'en appercevoir.
Le Marquis d'Orvigny n'eſt pas ſous votre empire?

ROSALIE.

Et quand cela ſeroit, qu'auriez-vous à me dire?

D'ARVIANE.

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas,
Et qu'ici tous les jours il ne reviendroit pas,
Si vous ne l'attiriez.

ROSALIE.

Je dépens d'une mére,
Et d'un oncle, qui m'a toujours ſervi de pére.
Il m'aime: & vous ſavez que je puis eſpérer
D'en hériter un jour, s'il veut me préférer.
Puis-je avoir trop d'égards pour tous ceux qu'il honore?
A l'égard du Marquis; s'il m'aime, je l'ignore:
Tout ce que j'en puis dire, eſt qu'il eſt fort diſcret.

D'ARVIANE.

Vous lui ferez bien-tôt avoüer ſon ſecret?

ROSALIE.

Je ne prétens lui faire aucune violence.

D'ARVIANE.

Il ne tardera pas à rompre le ſilence.

Apprenez que vos yeux en ſavent plus que vous.
Vous leur laiſſez parler un langage ſi doux ;
Ils ſavent regarder d'une façon ſi tendre,
Qu'on croit être bien-tôt en droit de les entendre ;
Chacun de vos regards paroît un ſentiment,
Qui ſemble autoriſer les déſirs d'un amant ;
Et dès qu'ils ſont formés, l'eſpoir les fait éclore.

ROSALIE.

L'avez-vous, cet eſpoir, qui fait que l'on m'adore ?

D'ARVIANE.

De tous ceux que l'amour a mis ſous votre loi,
Vous n'avez jamais ſû déſeſpérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à ſouffrir un ſi dur eſclavage ?

D'ARVIANE.

Vous, à qui l'on ne peut ceſſer de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis ? Oſez le réclamer.

D'ARVIANE.

Ne s'engage-t-on pas, quand on ſe laiſſe aimer ?

ROSALIE.

Ainſi vous m'apprenez, d'une façon diſcrette,
Que naturellement je ſuis un peu coquette.

D'ARVIANE.

Ah ! Si vous vouliez l'être, il ne tiendroit qu'à vous.

ROSALIE.

Eh ! N'eſt-ce point auſſi que vous ſeriez jalouſe ?

D'ARVIANE.

Qui suis-je donc pour être exemt de jalousie ?
Mais la mienne, bien loin d'être une frénésie,
N'est qu'un sentiment vif, & toujours animé
Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

Non, je vous ai connu dès l'âge le plus tendre.
Quand je pouvois encore à peine vous entendre,
Il sembloit que, pour vous, l'amour & la raison
Auroient dû, dans mon cœur, prévenir leur saison ;
A vos fausses terreurs tout servoit de matière ;
Vous vouliez occuper mon ame toute entière.
Chez vous l'inquiétude est dans son élément :
On n'a jamais été plus injuste en aimant.
En croyant pénétrer au fond de ma pensée,
Hélas ! Combien de fois m'avez-vous offensée ?
L'amour dans votre cœur est toujours en courroux.

D'ARVIANE.

Ah ! Vous me trahirez, je le sais mieux que vous.

ROSALIE.

De part & d'autre enfin laissons-là le reproche.
Monsieur, en attendant que le tems nous rapproche,
Il faut vous éloigner ; il faut nous séparer.
Votre départ m'importe ; allez le préparer.
Imaginez pourtant que j'y serai sensible
Autant que je dois l'être.

D'ARVIANE.

Ah! Seroit-il poſſible?
Oſerois-je expliquer?...

ROSALIE.

Finiſſons l'entretien;
Il n'a que trop duré: je n'écoute plus rien.

SCENE V.

D'ARVIANE *ſeul.*

C'En eſt fait; aux chagrins je ne ſuis plus en proie.
Non jamais je ne fus ſi tranſporté de joie.
L'abſence eſt donc un bien?... Sans elle, aurois-je appris
Que j'ai touché l'objet dont mon cœur eſt épris?
Il falloit me bannir pour ſavoir qu'elle m'aime.
Mais puis-je me flatter de ce bonheur ſuprême?
Que dis-je? S'il eſt vrai, je l'apprens un peu tard.
Pour la premiére fois, au moment d'un départ,
Ce cœur, où je n'ai vû que de l'indifférence,
Me donne tout-à-coup une douce eſpérance!
Pourquoi m'aimeroit-elle? Eſt-ce une trahiſon?
Auroit-elle employé cet aimable poiſon

Pour me perdre ? ... Il faut voir. Ma présence fa-
tigue ;
Contre mes intérêts on trame quelque intrigue :
Rosalie elle-même y pourroit avoir part.
Pour nous en éclaircir, retardons mon départ.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS D'ORVIGNY, THE'ODON.

LE MARQUIS.

J'Allois me plaindre à vous.

THE'ODON.

Eh, de quoi, je vous prie?

LE MARQUIS.

D'avoir empoiſonné tout le cours de ma vie.

THE'ODON.

C'eſt me faire un reproche aſſez mortifiant.

LE MARQUIS.

En flattant mon amour, en le fortifiant
Dans mon ame incertaine, & toujours combatuë,
Vous avez irrité le poiſon qui me tuë.
Sans vous, le fol eſpoir ne m'eût pas ennivré;
Et peut-être déjà ſerois-je délivré
D'un mal, qui dans le tems n'étoit pas incurable.

THE'ODON.

Mon tort eſt donc bien grand?

LE MARQUIS.

Il eſt irréparable.

THÉODON.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

Sur votre appui je n'ai que trop compté !
Devois-je encore aimer ? Je vous ai raconté
L'hiſtoire de ce triſte & ſecret hyménée,
Dont on me fit briſer la chaîne fortunée.
Vous ſavez quelle fut la douleur que j'en eus ;
Et, qu'ayant employé bien des ſoins ſuperflus
A chercher en tous lieux une épouſe ſi chére,
Alors pour me venger des rigueurs de mon pére,
Je me promis du moins le reſte de mes jours
De fuir également l'hymen & les amours.
Vaine promeſſe ! Hélas ! Qu'eſt-elle devenuë ?
Sans vous, cruel ami, je l'aurois mieux tenuë.

THÉODON.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon tour.
Avois-je mandié l'aveu de votre amour ?
Votre cœur s'eſt ouvert ſans nulle violence :
Quand vous avez rompu ce pénible ſilence,
Vous cherchiez de l'eſpoir, je vous en ai donné.

LE MARQUIS.

C'eſt de quoi je me plains.

THÉODON.

J'en dois être étonné.
Car enfin je n'ai pû, ni dû vous faire un crime
D'une ardeur, qui n'a rien que de très-légitime.

D'où viennent ces remords ? Votre épouse n'est plus
Depuis assez long-tems ; & croyez au surplus,
Que, pour peu que sa mort eût été moins certaine,
Malgré l'arrêt cruel qui brisa votre chaîne,
Je n'aurois pas laissé mourir un feu si beau ;
Mais cette infortunée est au fond du tombeau.

LE MARQUIS.

J'ai trahi mes sermens ; j'ai vaincu mes scrupules ;
Et c'est pour me couvrir des plus grands ridicules.

THÉODON.

Quels sont donc ces travers si grands & si fâcheux ?

LE MARQUIS.

C'est l'amour à mon âge, & l'amour malheureux.
Je vais servir à tous de fable & de risée.

THÉODON.

Eh ! Par où cette crainte est-elle autorisée ?

LE MARQUIS.

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé ?
D'Arviane l'adore ; il doit en être aimé.
Et n'est-ce pas à moi la plus grande folie
D'oser lui disputer le cœur de Rosalie ?
Il l'aime ; il lui convient ; ils sont dans leurs beaux jours ;
Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.
J'en jure bien autant. Mais quelle différence ?
Je sens trop que l'amour lui doit la préférence.

Entre nous, en effet, le choix n'eſt pas égal.

THÉODON.

Il eſt rare d'aimer ſans avoir de rival.

LE MARQUIS.

Je le crois. Mais, du moins, il eût fallu m'inſtruire.

THÉODON.

D'Arviane, en tout cas, ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS.

Il n'eſt point de rival qui ne ſoit dangereux.

THÉODON.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux,
Qui va vous délivrer de cette concurrence.

LE MARQUIS.

Comment?

THÉODON.

Il part demain, & perd toute eſpérance.

LE MARQUIS.

Vous me débaraſſez d'un poids bien importun.
Il faut qu'à cet aveu j'en ajoûte encore un
Qui va me rabaiſſer à mes yeux comme aux vôtres,
Mes ardeurs ne ſauroient ſe comparer à d'autres.
Je ſens de plus en plus que j'ai bien moins aimé
La premiére beauté dont je fus ſi charmé.
Ce déplorable amour que j'ai pour Roſalie
Va juſqu'à la fureur; oui c'eſt fait de ma vie;
J'en mourrai, s'il n'a pas le plus heureux ſuccès;
Je n'exagére point un ſi cruel excès.

Et vous, ſi vous m'aimez, achevez votre ouvrage.
Vous m'avez embarqué; ſauvez-moi du naufrage.
Vous connoiſſez mon rang, ma naiſſance, mon bien;
Parlez à votre ſœur, & ne ménagez rien.
Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.
Enfin, pour obtenir la main de Roſalie,
Sacrifiez-lui tout; j'oſe vous l'ordonner:
Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

THE'ODON.

Je verrai Doriſée.

LE MARQUIS.

Oui, reglez avec elle.

THE'ODON.

Je compte vous porter une heureuſe nouvelle.

LE MARQUIS.

Vous me le promettez?

THE'ODON.

Vous pouvez eſpérer.

LE MARQUIS.

Près d'elle, en attendant, je vais donc reſpirer.

SCENE II.

THÉODON *seul.*

CEtte affaire n'eſt pas difficile à conclure ;
Et voilà pour ma niéce une heureuſe aventure.
J'imagine pourtant que ce choix-là n'eſt pas
Celui qui pour ſon cœur auroit le plus d'appas.
Mais voyons Mélanide. Il faut bien qu'elle ſache
Le triſte & malheureux ſecret que je lui cache.
Tous mes retardemens ne pourroient empêcher...

SCENE III.

MÉLANIDE, THÉODON.

THÉODON.

AVotre appartement je vous allois chercher.

MÉLANIDE.

J'étois chez Doriſée, où nous parlions enſemble :
Je la quitte toujours quand le monde s'aſſemble.

THÉODON.

Vous le fuyez ?

MÉLANIDE.

Beaucoup.

THE'ODON.

Je ne vous comprens pas.
Peut-on ne pas l'aimer, quand on a tant d'appas ;
Lorſqu'on eſt, comme vous, ſi ſûre de lui plaire ;
Tandis que l'on en voit tant d'autres, au contraire,
A travers le torrent ſe jetter à grand bruit,
Et ſuivre avec fureur le monde qui les fuit ?

ME'LANIDE.

N'auriez-vous point, Monſieur, quelque choſe à m'apprendre ?

THE'ODON.

Je ne ſais que vous dire, & quel compte vous rendre.
Un ſi fâcheux détail doit vous être épargné.

MELANIDE.

Non, non, parlez.

THE'ODON.

Je ſuis tout-à-fait indigné.

MELANIDE.

Eh, de quoi donc, Monſieur ?

THE'ODON.

Dites-moi, je vous prie ;
Qu'avez-vous fait à ceux à qui le ſang vous lie,
Pour qu'ils ſe ſoient ainſi contre vous déchaînés ?
Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés.

MÉLANIDE.

Peut-être ont-ils raiſon, du moins aux yeux du monde :
C'eſt ce qui cauſe ici ma retraite profonde.

THÉODON.

Vos biens ſont dans leurs mains ſans eſpoir de retour.
Ne nous en flattons point : je n'y vois aucun jour.
Ils ſe trouvent armés d'un titre inconteſtable.

MÉLANIDE.

Suis-je deshéritée ?

THÉODON.

Il eſt trop véritable.

MÉLANIDE.

Quoi, mon pére & ma mére ont eu cette rigueur ?
Se peut-il que le tems n'ait pas changé leur cœur ?

THÉODON.

En termes trop précis leur volonté s'exprime.
Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

MÉLANIDE.

Ah, ciel !

THÉODON.

Que votre ſort eſt digne de pitié !

MÉLANIDE.

Ils ne m'ont donc laiſſé que leur inimitié ?
De toutes mes douleurs c'eſt la plus importune.
Mon pardon m'eût été plus cher que ma fortune.

M'abandonnerez-vous à mon ſort rigoureux ?
Et mettrez-vous un terme à vos ſoins généreux ?
Je n'eſpére qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre ?

THE'ODON.

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

ME'LANIDE.

Je vais donc... Le pourrai-je ?... Ah, quelle extrémité !
Je vais mettre le comble à ma calamité.

THE'ODON.

Quelle eſt cette frayeur ?

ME'LANIDE.

Elle eſt bien légitime.
Quand vous me connoîtrez, je perdrai votre eſtime.

THE'ODON.

Non, Madame ; daignez vous raſſurer.

ME'LANIDE.

Ah, ciel !...
Il faut donc dévoiler un ſecret ſi cruel,
Et m'arracher enfin... Vous ne pourrez me croire.
C'eſt l'aveu d'une erreur qui m'a coûté ma gloire.
J'ai payé cherement l'égarement affreux
Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux,
Où ſouvent le bonheur peut mieux que la ſageſſe
Sauver un jeune cœur des piéges qu'on lui dreſſe.
Sans m'en appercevoir, le mien fut obſédé.
Je plûs ; j'y fus ſenſible. A peine eus-je cédé

Que notre amour naissant, si doux, si plein de charmes,
En s'augmentant toujours, me coûta bien des larmes.
L'avenir à nos yeux, sans nulle obscurité,
Vint s'offrir, & troubla notre sécurité.
Nous vîmes, mais trop tard, que jamais l'hyménée
Ne feroit le bonheur de notre destinée.
Nous devinmes certains de ne point obtenir
L'heureux consentement qui pouvoit nous unir.
Des haines, des procès, & mille circonstances,
Auroient fait rejetter nos plus vives instances.
Nos feux étoient secrets : s'ils s'étoient déclarés,
Notre perte étoit sûre ; on nous eût séparés.

THÉODON *à part.*

Le Marquis à peu près m'a tenu ce langage.
(*à Mélanide.*)
Continuez.

MÉLANIDE.

Je n'ose en dire davantage.

THÉODON.

Non, Madame ; daignez me parler sans détour.
Quel parti prîtes-vous ?

MÉLANIDE.

Le parti de l'amour.
L'objet de ma tendresse employa trop de charmes.
Son affreux désespoir me causa trop d'alarmes.

L'un & l'autre aveuglés, l'un & l'autre indiſcrets,
Nous oſâmes penſer à des liens ſecrets.
L'effroi me tint long-tems au bord du précipice.
Hélas! Il n'en eſt point que l'amour ne franchiſſe.
Je ne pûs réſiſter au penchant le plus doux.
Sur la foi des ſermens... nous devinmes époux.
Je vois que ſans frémir vous n'avez pû m'entendre:
A ce funeſte effet je devois bien m'attendre.
Nous étions trop heureux; notre amour nous trahit;
Ce funeſte ſecret enfin ſe découvrit.
J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée,
D'une famille alors juſtement irritée.
Celle de mon époux ardente à nous punir,
Réſolut de me perdre & de nous déſunir.
En vain il réclama contre leur violence.
Un arrêt (qu'on dit juſte) aſſouvit leur vengeance.
A peine mon opprobre eut été prononcé,
Par un pere en fureur il me fut annoncé;
Au rang de ſes enfans je ne fus plus comptée;
Dans le fond d'un déſert je me vis tranſportée,
Où depuis dix-ſept ans livrée à mes douleurs,
Aucun ſoulagement n'a ſuſpendu mes pleurs.

THE'ODON *à part.*

Quelle conformité!

ME'LANIDE.

Ce qui va vous ſurprendre,
Croiriez-vous que l'amant, que l'époux le plus tendre

Me laiſſa dans l'horreur du plus profond oubli ?
Son amour, ſes ſermens, tout fut enſeveli...
Mais le dois-je accuſer de tant de perfidie ?
Non, le moindre ſoupçon m'auroit coûté la vie.
Ses ſoins, comme les miens, ont été ſuperflus.
Il m'a cherchée en vain ; peut-être il ne vit plus.
C'eſt pour le retrouver que mon cœur vous implore.
Tout peut ſe réparer. S'il reſpire, il m'adore.
Je ſuis libre ; il doit l'être. Aidez-moi de vos ſoins.
Pour mon ſeul intérêt je vous preſſerois moins :
Il en eſt un plus cher à ma tendreſſe extrême.

THÉODON.

N'eûtes-vous pas un fils ?

MÉLANIDE.

Hélas ! C'eſt pour lui-même
Que la plus tendre mére implore votre appui.

THÉODON.

(*à part.*) (*haut.*) (*à part.*)
Juſtement ! Eſpérez. Sachons ſi c'eſt celui...

MÉLANIDE.

Mon époux ſeroit-il de votre connoiſſance ?

THÉODON.

Peut-être. N'eſt-il pas d'une illuſtre naiſſance ?

MÉLANIDE.

Oui, Monſieur ; il ſervoit : il doit être avancé.

THÉODON.

Comment ſe nommoit-il ?

MELANIDE.

Le Comte d'Ormancé.

THEODON *avec chagrin.*

Ce n'eſt plus lui.

MELANIDE.

Qui donc?

THEODON.

Je croyois le connoître,
Le rapport eſt entre eux auſſi grand qu'il peut l'être;
Mais c'eſt un faux eſpoir que je vous ai donné.

MELANIDE.

Que dites-vous?

THEODON.

Celui que j'avois ſoupçonné,
Depuis long-tems éprouve un ſort pareil au vôtre.
Tout reſſemble, au nom près; mais il en porte un autre.

MELANIDE.

Rien n'eſt plus étonnant. Comment l'appelle-t-on?

THEODON.

Le Marquis d'Orvigny. Le connoiſſez-vous?

MELANIDE.

Non.

THEODON.

Il vient ſouvent ici.

MELANIDE.

Voilà ce que j'ignore.

THE'ODON.

Vous auriez pû le voir ; vous le pouvez encore.

ME'LANIDE.

Où donc ?

THE'ODON.

Chez Doriſée. Il n'y fait que d'entrer.
Comment avez-vous pû ne le pas rencontrer ?

ME'LANIDE.

Je diſparois toujours dès qu'il vient des viſites ;
Et je n'ai jamais vû celui que vous me dites.

THE'ODON.

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du moins
Que je n'épargnerai ni mes pas, ni mes ſoins.

ME'LANIDE.

Quel embarras pour vous !

THE'ODON.

Je m'en charge avec joie ;
Et je vais dès ce jour me mettre ſur la voie.

ME'LANIDE.

On ne ſait point ici ma ſituation.
J'ai craint de me livrer à leur diſcrétion.

THE'ODON.

Quoi, vous n'avez jamais appris à Doriſée
La cauſe de vos pleurs ?

ME'LANIDE.

Non : je l'ai déguiſée.

Je n'ai crû qu'à vous ſeul devoir ouvrir mon cœur.

THE'ODON.

Mon zéle me rendra digne de cet honneur.

SCENE IV.

THE'ODON *ſeul.*

D'Abord, à Doriſée allons, courons apprendre
Un bonheur, que, ſans doute, elle n'oſoit attendre.
Que je plains d'Arviane! Il ſera furieux.
Mais que faire? Il pourra quelque jour trouver mieux.
A ſon âge, on remplace aiſément ce qu'on aime.
Mélanide revient.

SCENE V.

ME'LANIDE, THE'ODON.

MELANIDE.

AH, ma joie eſt extrême!
Il ſortoit; je l'ai vû.

THE'ODON.

Qui donc avez-vous vû?

MÉLANIDE.

Le Marquis d'Orvigny ... Quel bonheur imprévû!
Je m'étois miſe en lieu, d'où, ſans être apperçûë,
Je l'ai vû de mes yeux. Ils ne m'ont point déçûë:
Il ſembloit que mon cœur me l'avoit annoncé.

THEODON.

Quoi?

MÉLANIDE.

Le Marquis eſt...

THÉODON.

Qui?

MÉLANIDE.

Le Comte d'Ormancé.

THÉODON.

Ne vous trompez-vous point?

MÉLANIDE.

Quoi! Vous doutez encore!
Hé! Peut-on ſe méprendre à l'objet qu'on adore?
C'eſt lui-même; j'en ai des ſignes trop certains.
Mes ſens ſe ſont troublés; mes yeux ſe ſont éteints;
Mon cœur a treſſailli... Que mon ame eſt ravie!
Non, il n'eſt plus perſonne à qui je porte envie.
Tous mes pleurs ſont payés. Sans mon ſaiſiſſement,
J'aurois cédé, ſans doute, à mon empreſſement....
Vous avez déploré mon infortune affreuſe.
Félicitez-moi donc.

THÉODON,

THE'ODON *d'un air embarraſſé.*

La rencontre eſt heureuſe.

ME'LANIDE.

Heureuſe ! J'en mourrai. Mais ne différez pas :
Vers un époux ſi cher précipitez vos pas ;
Sa vive impatience égalera la mienne.
Qu'il vienne réunir ma flâme avec la ſienne.
Volez . . . Mais je vous vois un air embarraſſé !
D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé ?
Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive ?

THE'ODON.

J'avouerai que ma joïe auroit été plus vive,
Si je n'appréhendois un contre-tems fâcheux.

ME'LANIDE.

En quoi donc mon bonheur peut-il être douteux ?

THE'ODON.

Il ne devroit pas l'être.

ME'LANIDE.

Expliquez-vous, de grace.
Quel eſt ce contre-tems ? Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe ?
Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré.
Se peut-il que mon ſort ne ſoit pas aſſuré ?

THE'ODON *après avoir un peu rêvé.*

Il reprendra, ſans doute, une chaîne ſi belle.
Il eſt trop vertueux pour n'être pas fidelle.

SCENE VI.

DORISE'E, ROSALIE, THEODON, MELANIDE.

DORISE'E *à Roſalie.*

ON a ſur un Amant un pouvoir abſolu.
Il auroit obéi, ſi vous l'euſſiez voulu.

ROSALIE.

Madame, ce reproche a de quoi me ſurprendre.

DORISE'E *à Mélanide.*

D'Arviane nous reſte, on vient de me l'apprendre.
Je penſe qu'il eſt bon de vous en avertir.

MELANIDE.

Il me ſemble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISE'E.

J'ai ſû qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à l'abſence;
Et que, pour vous cacher ſa déſobéiſſance,
Il doit ſe retirer chez un de ſes amis.

MELANIDE.

Je croyois qu'à mon ordre il ſeroit plus ſoumis.

DORISE'E *regardant Roſalie.*

Aux volontés d'une autre il auroit pû ſe rendre.
On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu prendre :

La raiſon m'en paroît aiſée à pénétrer.
Mais, laiſſons ces détails; je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abuſe.

DORISE'E.

La prompte obéiſſance eſt la meilleure excuſe :
C'eſt la ſeule, en un mot, que je puiſſe adopter.
Ainſi, Mademoiſelle, il vous plaira d'opter.
Le Cloître eſt d'un côté, de l'autre eſt l'Hymenée.
Vous même, décidez de votre deſtinée.
Acceptez, dès ce jour un époux de ma main,
Ou déterminez-vous à partir dès demain.
On vous offre un bonheur que vous n'oſiez prétendre.
Le Marquis d'Orvigny vient de me faire entendre
Qu'il veut bien partager ſa fortune avec vous.
C'eſt le plus tendre Amour qui vous offre un Epoux.

ME'LANIDE *à part.*

Oh ciel! Quel coup de foudre!

DORISE'E *à Roſalie.*

En cas qu'il vous convienne,
Dictez votre réponſe, elle ſera la mienne.

ME'LANIDE *à part.*

O ciel!

DORISE'E *à Roſalie.*

Pour d'Arviane, il y faut renoncer;
(*en regardant Mélanide.*)
Madame vous dira de n'y jamais penſer.

MÉLANIDE *à part.*

Que vais-je devenir ?

DORISÉE *à Mélanide.*

Qu'elle-même décide.

Que vois-je ! ... Qu'avez-vous ? ... Ma chère Mélanide.

MÉLANIDE *en se laissant aller dans les bras de Théodon.*

Hélas ! Je n'en puis plus.

THÉODON.

Aidez-moi promptement.

Il faut la ramener dans son appartement.

(*Dorisée, Rosalie & Théodon l'emmènent.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE *seule.*

Que je hais du Marquis la recherche importune !
Faut-il que d'Arviane ait si peu de fortune ?
Ah ! Du moins, pour jamais s'il me perd aujourd'hui,
Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.
Mais, hélas ! le voici. Faisons-nous violence,
Pour le persuader de mon indifférence.
Le bonheur de savoir qu'il me fait soupirer,
Ne pourroit plus servir qu'à le désespérer.

SCENE II.

D'ARVIANE, ROSALIE.

ROSALIE.

QUe ne me fuyez-vous ? Quel eſpoir vous attire ?

D'ARVIANE.

Vous paroiſſiez avoir quelque choſe à me dire.

ROSALIE.

Je l'ai crû. Ce n'eſt rien. Ne me retenez plus.

D'ARVIANE.

Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus.

ROSALIE.

Mais, il faut donc vouloir tout ce qui peut vous plaire ?
Hé bien ? N'avez-vous point de reproche à vous faire ?

D'ARVIANE.

Le ſeul que je me faſſe eſt de vous trop aimer.

ROSALIE.

Laiſſez-là votre amour ; tâchez de vous calmer.
Que devient ce départ promis & néceſſaire ?

D'ARVIANE *plus doucement.*

J'y ſonge apparemment.

ROSALIE.

On fait tout le contraire.

D'ARVIANE *vivement.*

C'eſt me perſécuter d'une étrange façon.
Avois-je ſi grand tort de prendre du ſoupçon ?
Oui, je reſte ; &, s'il faut que je me juſtifie,
C'eſt pour être témoin de votre perfidie.

ROSALIE.

Je ſuis accoutumée à vos vivacités.

D'ARVIANE.

Achevez librement ce que vous méditez,
Sans craindre déſormais que je vous importune.
Mais, en ſacrifiant l'Amour à la Fortune,
Falloit-il abuſer de ma foible raiſon ?
Ne peut-on ſe quitter ſans une trahiſon ?

ROSALIE.

Seroit-ce bien à moi que ce diſcours s'adreſſe ?

D'ARVIANE.

Deviez-vous affecter une fauſſe tendreſſe ?
Jamais tant de noirceur ne peut ſe pardonner.

ROSALIE.

De tout ce que j'entens j'ai lieu de m'étonner.
C'eſt vous qui m'accuſez quand je ſuis offenſée !
Et ſur quoi fondez-vous cette plainte inſenſée ?

D'ARVIANE.

Le Marquis ne va pas devenir votre époux ?

ROSALIE.

Peut-être.

D'ARVIANE.

Ce n'eſt pas votre eſpoir le plus doux ?
Pour hâter mon départ, dont j'ai prévû la ſuite,
Vous n'avez pas flatté mon ame trop ſéduite ?
Nos adieux ſont trop bien gravés dans mon eſprit.
Perfide ! En me quittant, vous ne m'avez pas dit :
Imaginez, pourtant, que j'y ſerai ſenſible
Autant que je dois l'être.

ROSALIE.

Ah ! Rien n'eſt plus riſible.
L'interprétation vous égare & vous perd.
Si l'on preſſoit ainſi les mots dont on ſe ſert,
Et les expreſſions qui ſont de cette eſpéce,
Il faudroit du diſcours bannir la politeſſe.

D'ARVIANE.

Quoi, le plus tendre aveu, quand on l'approfondit,
N'eſt plus qu'un compliment ?

ROSALIE.

Je vous ai toujours dit
D'une façon très-claire & très-intelligible,
Que, ſans aucun amour, on peut être ſenſible.
L'amitié véritable a ſa tendreſſe à part,
Qui ne fait à nos cœurs courir aucun hazard.

D'ARVIANE.

Ce n'eſt pas là le prix d'une tendreſſe extrême.
Je cherchois de l'amour, . . . depuis que je vous aime,
Et que vous le ſouffrez . . .

ROSALIE.

ROSALIE.

Pouvois-je l'empêcher?

D'ARVIANE.

Je n'ai pû parvenir encore à vous toucher.

ROSALIE.

Je m'en rapporte à vous.

D'ARVIANE.

Que d'amour inutile;
Si l'eſtime inſipide & l'amitié ſtérile,
Sont les ſeuls ſentimens qui ſoient connus de vous!
Je comptois vous en voir partager de plus doux.

ROSALIE.

Ceux que vous m'inſpirez auroient dû vous ſuffire.

D'ARVIANE.

Non. je ne vous crois pas, puiſqu'il faut vous le dire.
Je tiens, depuis long-tems, ce ſecret renfermé:
Ou vous n'aimez qu'à plaire, ou vous m'avez aimé.
Vous riez?

ROSALIE.

C'eſt répondre.

D'ARVIANE.

Employez l'ironie!
Elle a, dans votre bouche, une grace infinie.

ROSALIE.

Mais vous, qui m'accuſez, dites-moi donc comment
On parvient à pouvoir éconduire un amant.

Pour se débarasser d'une vaine poursuite,
Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite ?
Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'Etat ?
Qu'elle porte, en tous lieux, sa plainte avec éclat ?
En vérité, Monsieur, ce n'est pas trop l'usage.
Entre nous, le parti que je crois le plus sage,
Est de fermer les yeux, de supporter en paix
Le fléau qui s'attache à ses foibles attraits.

D'ARVIANE.

Avec quelle malice elle se justifie !
La cruelle me brave encore & me défie !
C'est, un peu trop long-tems, s'être laissé trahir ;
Pour ne vous plus aimer, il faudra vous haïr.
Qui, je vous haïrai, je vous le certifie :
C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

ROSALIE.

Il ne falloit donc pas vous en servir si tard.

D'ARVIANE.

C'est la haine à présent qui hâte mon départ.
Je m'en fais un plaisir, une joye infinie.
Je ne sens plus ma flamme, elle est évanouie.
Recevez les adieux les plus déterminés.

ROSALIE.

Eh bien, je les reçois.

D'ARVIANE.

Vous vous imaginez

Que je viendrai bien-tôt vous prier de reprendre
Un cœur, qui fut toujours si soumis & si tendre!

ROSALIE.

J'aurois grand tort.

D'ARVIANE.

A quoi serviroit mon retour?
A rien; puisqu'au mépris du plus parfait amour,
La Fortune & vous-même avez juré ma perte.
Ma présence vous gêne; elle vous déconcerte.

ROSALIE.

Partez, ou demeurez; aimez, ou haïssez ...

D'ARVIANE.

Et le mépris s'en mêle! Ah, vous me raviſſez!

ROSALIE.

Vous êtes étonnant! Quel but eſt donc le vôtre?
Avons-nous quelque eſpoir d'être unis l'un à l'autre?

D'ARVIANE.

L'avons-nous jamais eu?... Mais il vaut mieux céder.
Auſſi-bien je pourrois ne me plus poſſéder.
A compter d'aujourd'hui, de ce moment funeſte,
Je vous laiſſe au Marquis que mon ame déteſte.
Il ſera bien heureux s'il peut vous enflammer:
Pour moi, je vais chercher un cœur qui ſache aimer.

SCENE III.

ROSALIE *seule.*

QUe son sort est cruel! Du moins il peut s'en plaindre.
Et moi, par le devoir réduite à me contraindre,
Je ne puis recevoir aucun soulagement.
Voilà donc où conduit un tendre engagement!
Nous aurions dû prévoir tant de sujets de larmes,
Dans les commencemens d'un amour plein de charmes,
Que l'esprit & le cœur sont frappés foiblement
D'un malheur, qui n'est vû que dans l'éloignement!
Enfin, mon choix est fait; il faut que je l'annonce;
Ma mére impatiente attend une réponse...

SCENE IV.

THE'ODON, D'ARVIANE, ROSALIE.

THE'ODON *en ramenant d'Arviane.*

Rentrez donc.

D'ARVIANE.

Non, Monſieur; j'ai fait trop de ſermens

THE'ODON.

Eh bien, parjurez-vous; c'eſt le droit des Amans.
Il me faut, à la fois, ſa préſence & la vôtre.
Eh! Pour l'amour de moi, ſouffrez-vous l'un & l'autre.

D'ARVIANE.

Ce ſera malgré moi, puiſque vous m'y forcez.

ROSALIE.

Ce ſera par reſpect, puiſque vous m'en preſſez.

THE'ODON.

Je vous ſuis obligé. La complaiſance eſt rare.
Les Amans ſont entr'eux un peuple bien bizarre...
Pardonnez; j'oubliois que je ſuis devant vous.

ROSALIE.

Je vous les abandonne; ils extravaguent tous.

THÉODON.

Vous vous rendez justice. En tout cas, il me semble
Qu'on devroit, en s'aimant, un peu mieux vivre ensemble.

D'ARVIANE.

Sans doute. Est-ce ma faute? Et peut-on me blâmer?
Je ne sais qu'adorer; c'est ma façon d'aimer.
Mais, où trouver un cœur capable d'y répondre?
Le choix que j'avois fait a de quoi me confondre.

THÉODON *à Rosalie.*

Ne répliquez-vous rien?

D'ARVIANE.

J'ose l'en défier.

ROSALIE.

Moi, Monsieur! Je n'ai point à me justifier.

THÉODON.

C'est la régle entre les amans: L'un se plaint, l'autre nie;
La querelle s'embroüille, & devient infinie.

ROSALIE *à Théodon.*

Pourquoi, dans ce procès, vouloir m'embarasser?
(en montrant d'Arviane.)
Ce doit être à Monsieur qu'il faut vous adresser.

THÉODON *à d'Arviane.*

On me renvoye à vous.

D'ARVIANE.

Non, non, qu'elle poursuive;
J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive

D'avoir le moindre amour, je veux bien en mourir.

THE'ODON *à Roſalie.*

Vous en dites autant? Et, ſans plus diſcourir,
Je vois bien qu'entre vous l'affaire eſt décidée.
J'en ſuis fâché, pourtant; j'avois eu quelque idée.

D'ARVIANE.

Et qui, vous?

THE'ODON.

Il n'eſt plus beſoin de l'expliquer.

D'ARVIANE.

Ah! Vous pouvez toujours nous la communiquer.

THE'ODON.

Ma foi, ſur l'apparence eſt bien fou qui ſe fonde.
Oui, j'aurois parié, mais toute choſe au monde,
Que, depuis très-long-tems, les plus tendres amours
Uniſſoient vos deux cœurs.

D'ARVIANE.

Eh! Suppoſez toujours.

THE'ODON.

La ſuppoſition me paroît un peu forte.
(*à Roſalie.*)
N'en convenez-vous pas?

ROSALIE.

Sans doute; mais n'importe;
Vous pouvez contenter ſa curioſité.

D'ARVIANE.

Quel étoit ce deſſein?

THÉODON.

Mon projet eût été
De vous unir tous deux par un bon mariage.
(*à part.*)
J'assurois tout mon bien... Ils changent de visage!
(*haut.*)
Dorisée eût, sans doute, accepté le parti.

ROSALIE.

Quoi, ma mere?...

THÉODON.

Oui, vous dis-je; elle auroit consenti...

D'ARVIANE.

Qu'entens-je? Et qu'ai-je fait? Grands Dieux!

ROSALIE *à part.*

Quel parti suivre!

D'ARVIANE.

Je pouvois être heureux! Je n'y pourrai survivre.
(*à Rosalie.*)
Mon bonheur est possible; on daigne y concourir!
(*Il se jette à ses genoux.*)
Ah, Rosalie! Hélas! Dois-je vivre, ou mourir?
Je sens tous mes excès; ils sont irréparables.
L'infortune & l'erreur, toujours inséparables,
Ont causé le transport & le délire affreux,
Où vient de succomber un cœur trop amoureux.

ROSALIE.

Songez-vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie?
Le reproche, l'insulte!...

D'ARVIANE.

Il y va de ma vie.
L'amour au désespoir est toujours insensé.

ROSALIE.

Levez-vous.

D'ARVIANE *à Théodon.*

Ah! Monsieur, vous avez bien pensé.
Que rien ne vous arrête.

THE'ODON.

Eh bien, l'affaire est faite.
J'ai parlé; Dorisée en paroît satisfaite.

D'ARVIANE.

Dorisée y consent? Que de félicités!
(*Il baise la main de Rosalie.*) (*Il embrasse Théodon.*)
Ma chére Rosalie!.... Ah! Monsieur, permettez...

THE'ODON.

Il faut que Mélanide achève mon ouvrage.
Allez donc au plus vîte obtenir son suffrage.

D'ARVIANE.

Nous l'aurons. Mais, souffrez...

THE'ODON.

Epargnez-vous ces soins.
Si vous êtes contens, je ne le suis pas moins.

SCENE V.

THE'ODON *ſeul.*

Travaillons à préſent au bonheur de ſa tante.
Je crois que le Marquis remplira mon attente;
Que ſon premier amour, facile à réveiller,
Dans le fond de ſon cœur ne fait que ſommeiller.

SCENE VI.

LE MARQUIS, THE'ODON.

LE MARQUIS.

Je vous trouve à propos.

THE'ODON.

J'en ai l'ame ravie.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie?
Monſieur, m'avez-vous mis au comble de mes vœux?
Dites; puis-je eſpérer d'être bien-tôt heureux?

THE'ODON.

Il ne tiendra qu'à vous, ſi vous le voulez être.

LE MARQUIS.

Comment, ſi je le veux?

THE'ODON.

Vous en êtes le maître.

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas conclu?

THE'ODON.

Tout eſt bien avancé.

Ne vous nommiez-vous pas le Comte d'Ormancé?

LE MARQUIS.

On m'appelloit ainſi; c'eſt mon nom véritable.
Un oncle, en me laiſſant un bien conſidérable,
M'a fait prendre à la fois ſon nom & ſon bonheur.
Je le dis volontiers, & je m'en fais honneur;
C'eſt à lui que je dois la meilleure partie
De ce que je vais mettre aux piéds de Roſalie.

THE'ODON.

Ne pourrois-je ſavoir à peu près en quel tems
Vous avez pris ce nom?

LE MARQUIS.

Depuis près de ſeize ans.

THE'ODON.

Et vous étiez déja, depuis plus d'une année,
Séparé, malgré vous, de cette infortunée,

Dont la perte a cauſé votre juſte courroux ?

LE MARQUIS.

Il eſt vrai. Mais pourquoy ? ...

THÉODON.

Je n'ai point ſû de vous
Comment on appelloit une épouſe ſi tendre.

LE MARQUIS.

Eh, Monſieur, à préſent, laiſſons en paix ſa cendre;
Elle & le triſte fruit de mon funeſte amour
Ne ſont plus. Eloignons cette idée en ce jour.

THÉODON.

Mélanide eſt ſon nom ?

LE MARQUIS.

Ma ſurpriſe eſt extrême !
Monſieur, d'où pouvez-vous l'avoir ſû ?

THÉODON.

D'elle-même.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc connuë ?

THÉODON.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez fort.
Eſt-ce long-tems avant qu'elle ait fini ſon ſort ?
En quel endroit ?

THE'ODON.

Sortez d'une erreur trop cruelle;
Je vous ai retrouvé cette épouſe fidelle,
Toujours digne de plaire, & de vous enflammer;
Elle reſpire encore, & c'eſt pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Mélanide!

THE'ODON.

Oui : la mort n'a point tranché ſa vie;
Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie,
Elle n'a point ceſſé d'aimer, & d'eſpérer.

LE MARQUIS.

Ah! De grace, un moment laiſſez-moi reſpirer.
De tous les coups du ſort ce n'eſt pas là le moindre;
Mais où falloit il donc aller pour la rejoindre?
Qu'ai-je à me reprocher? Où n'ai-je point erré?
Au fond de quel déſert n'ai-je point pénétré?
Quel charme nous rendoit l'un à l'autre inviſibles?
Il eſt donc pour l'amour des lieux inacceſſibles?
Par tout, mais vainement, j'avois porté mes pas;
Lorſque de toutes parts on m'apprit ſon trépas.

THE'ODON.

Monſieur, on vous trompoit.

LE MARQUIS.

Mais ſon ſilence même
M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême.

Ah ! Devoit-elle ainſi me laiſſer ſi long-tems
Déplorer des malheurs que j'ai crû trop conſtans?

THÉODON.

Ne lui reprochez rien.

LE MARQUIS.

Sur les moindres nouvelles
Soyez ſûr que l'amour m'auroit donné des aîles.

THÉODON.

Eh ! Ne lui faites point ce reproche indiſcret.
Ses lettres ont été ſouſtraites en ſecret.
Avec trop de rigueur elle étoit obſervée.

LE MARQUIS.

Eh ! Comment donc, Monſieur, l'avez-vous retrouvée ?

THÉODON.

Elle n'eſt plus en proie au courroux trop réel
D'une mére inflexible, & d'un pére cruel :
Et c'eſt depuis trois mois qu'avec leur deſtinée
Leur tyrannie affreuſe eſt enfin terminée.

LE MARQUIS.

Ah, Mélanide, hélas ! quel moment prenez-vous
Pour venir réclamer le cœur de votre époux ?
Malgré moi, malgré lui, l'amour vous a trahie.
Je ne l'ai plus ce cœur ; il eſt à Roſalie.
Ce n'eſt point ſans combats qu'il s'eſt enfin rendu.
Je l'ai trop diſputé, je l'ai trop défendu,

Pour oſer eſpérer de pouvoir le reprendre :
Il eſt trop tard.

THE'ODON.

Comment ? Et qu'oſez-vous m'apprendre ?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité
Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité.

THE'ODON.

Cette fatalité n'eſt autre que vous-même.
Vous craignez de céder ? Quelle foibleſſe extrême !
Mais il faut excuſer un premier mouvement ;
Vos eſprits ont été frappés trop vivement :
Vous y penſerez mieux.

LE MARQUIS.

Eclatez ſans contrainte ;
De reproches ſans nombre accablez-moi ſans crainte ;
Les plus ſanglans de tous ſont ceux que je me fais.

THE'ODON.

Eh ! Croyez-vous par-là vos devoirs ſatisfaits ?

LE MARQUIS.

Ma reſſource eſt du moins d'être plus excuſable.

THE'ODON.

Ah, ciel ! Cette reſſource indigne & mépriſable
N'eſt pas faite pour vous. Malheur à qui s'en ſert !
Hélas ! Preſque toujours c'eſt elle qui nous perd.
Sans faire un ſeul effort, vous vous laiſſez abattre ?
De peur de triompher, vous n'oſeriez combattre ?

LE MARQUIS.

Mes efforts pourroient bien devenir ſuperflus.

THÉODON.

Ah! Vous devez ſentir qu'il en coûte bien plus
A trahir ſon devoir, qu'à vaincre ſa foibleſſe.

LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur, ni le trait qui le bleſſe.

THÉODON.

Non : mais j'ai, comme ami, votre gloire à ſauver :
C'eſt un bien aſſez cher pour vous le conſerver.
Etouffez un amour qui n'eſt plus légitime.
Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous?

THÉODON.

Le mot m'eſt échappé.
Je ne m'en dédis point, quoiqu'il vous ait frappé.
Je vois quelles raiſons votre amour vous prépare.
Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous ſépare.
Pouvez-vous à préſent revendiquer des loix
Que vous ne trouviez pas ſi juſtes autrefois?
Soyez vrai; j'interroge ici votre droiture.
Vous êtes-vous crû libre après cette rupture?
Pourquoi donc Mélanide a-t-elle ſi long-tems
Nourri dans votre ſein les feux les plus conſtans?

Vous

Vous n'aurez donc été fidele qu'à ſon ombre ?
Quoi, ſi-tôt qu'elle ſort de la nuit la plus ſombre,
Vous objectez l'arrêt qui vous a ſéparés ?
Ce n'eſt plus lui, c'eſt vous qui la deshonorés.
Quel prix réſervez-vous à l'amour le plus tendre ?
Quelle horreur ſur vos jours eſt prête à ſe répandre ?
Vous n'aurez donc été qu'un lâche ſuborneur ?

LE MARQUIS.

Cet amour exceſſif qui maîtriſe mon cœur ;
N'a jamais, dans le vôtre, altéré la ſageſſe.
On cenſure aiſément, quand on eſt ſans foibleſſe.
Souvenez-vous du moins, ſi je me ſuis rendu,
Que ce n'a pas été ſans m'être défendu.
Ma réſolution incertaine & flottante
Ne pouvoit ſe fixer, ni remplir votre attente.
Mon amour indécis me laiſſoit en ſuſpens.
Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-tems.
Mais qui dois-je accuſer, ſi j'en ſuis la victime ?
A qui dois-je ma perte ? A vous, qui, vers l'abîme
Preſſant toujours mes pas par la crainte enchaînés,
Enfin, juſques au fond les avez entraînés.
Penſez-vous que je puiſſe, au gré de votre zéle,
Me relever d'abord d'une chûte mortelle ?
Ne le préſumons pas : j'y vois trop peu de jour.
La pente qui m'aidoit ſert d'obſtacle au retour.
Cependant, quelque ſoit cet amour ſi funeſte,
J'armerai contre lui la vertu qui me reſte.

THÉODON.

J'en dois tout espérer.

LE MARQUIS.

Vous m'avez pénétré ;
Dans toutes vos raisons mon esprit est entré :
Mais le cœur n'est jamais si facile à convaincre :
Je ne sais si le mien pourra se laisser vaincre.

THÉODON.

Ne vous arrêtez pas à de foibles essais.

LE MARQUIS.

Je répons des efforts, & non pas du succès.

SCENE VII.

UN VALET, LE MARQUIS, THÉODON.

LE VALET *au Marquis.*

Monsieur, j'allois chez vous. Madame Dorisée
Veut vous voir un moment pour affaire pressée.

LE MARQUIS,

(au valet.) *(à Théodon.)*
J'y vais. Permettez-vous ?...

THÉODON.

J'ose vous en prier.

SCENE VIII.

THE'ODON *seul.*

IL ne devine pas qu'on va le ſupplier
De ne plus déſormais penſer à Roſalie.
Ce que je viens de faire, eſt un coup de partie
Qui les ſauve tous quatre, & moi-même avec eux.
Car enfin il étoit pour moi bien douloureux
D'être, ſans y penſer, le complice d'un crime
Dont Mélanide alloit devenir la victime.
Mais, en réparant tout, j'ai rempli mon devoir :
Et, comme enfin l'amour s'envole avec l'eſpoir,
Le Marquis, à préſent, aura bien moins de peine
A reprendre ſon cœur & ſa premiére chaîne.

SCENE IX.

D'ARVIANE, THE'ODON.

D'ARVIANE.

MOnſieur, vous avez crû faire mon bonheur ?

THE'ODON.

Oui.

D'ARVIANE.

Sachez qu'il n'en eſt rien ; tout eſt évanoui.

Je ſuis au déſeſpoir.

THÉODON.

Et quelle en eſt la cauſe ?

D'ARVIANE.

A ma félicité Mélanide s'oppoſe :
Il lui plaît d'éluder & de temporiſer.

THÉODON.

Pourquoi ? Quelle raiſon la peut autoriſer ?

D'ARVIANE.

Elle prétend, dit-elle, en avoir de ſecrettes.

THÉODON.

Vous m'étonnez !

D'ARVIANE.

Ce ſont de méchantes défaites ;
Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

THÉODON.

Je ne la conçois pas.

D'ARVIANE.

C'eſt un entêtement.
Doriſée, auſſi-tôt, ſenſible à cet outrage,
A mandé le Marquis.

THÉODON.

Oui, je ſais le meſſage.

D'ARVIANE.

Et, pour que mon malheur fût plûtôt conſommé,
Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.
Il eſt venu ; jugez ſi mon bonheur s'arrange.

THE'ODON.

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

D'ARVIANE.

Monſieur, je ſuis perdu.

THE'ODON.

Sachez vous modérer;
Attendez qu'il ſoit tems pour vous déſeſpérer.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THE'ODON, ME'LANIDE.

ME'LANIDE.

Telle eſt de mon refus la cauſe néceſſaire.
D'Arviane eſt outré. Mais que pouvois-je faire?
Quand j'aurois conſenti, rien n'eût été conclu.
Dans cette occaſion n'auroit-il pas fallu
Fairé de notre état l'hiſtoire infortunée?
Doriſée eût alors rompu cet hyménée.
Et pourquoi ſans beſoin vouloir s'humilier?
Répandre ſes malheurs, c'eſt les multiplier.

THE'ODON.

J'ai crû que mon projet vous ſeroit plus utile.
Cet hymen à préſent me paroît difficile :
Quel dommage! Il pouvoit nous rendre tous heureux.

ME'LANIDE.

Voilà tous mes ſecrets; ils ſont ſi douloureux
Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

THE'ODON.

Il eſt peu de malheurs auſſi grands que les vôtres.

ME'LANIDE.

Voyez la cruauté du ſort qui me pourſuit.
Quand tout ſemble contraire à l'ingrat qui me fuit;
Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale,
Il faut qu'il ſe rencontre une raiſon fatale
Qui me force à laiſſer combler mon deshonneur.
Pour mon malheureux fils & pour moi quelle horreur!
Mais enfin croyez-vous qu'on ſoit aſſez barbare
Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on nous prépare?

THE'ODON.

Je le crains.

ME'LANIDE.

Vos efforts ſeroient infructueux!
On a tant de pouvoir ſur un cœur vertueux.
Le ſien eſt fait pour l'être; il l'étoit; j'en ſuis ſûre.
Eh! Pourquoi voulez-vous qu'il devienne parjure?
Vous êtes effrayant, quand l'eſpoir me ſéduit.

THE'ODON.

Je voudrois, en l'état où le ſort vous réduit,
Pouvoir, ſans vous tromper, diſſiper vos alarmes.
Mais, hélas! je ne puis que partager vos larmes;
Je tremble que bien-tôt, peut-être dès ce jour,
Votre Epoux ne vous ſoit arraché par l'amour.
Tout m'allarme pour vous; & rien ne me raſſure.
Peut-être en ce moment ſigne-t-il ſon parjure.

MÉLANIDE.

Ah! Perfide, arrêtez; c'eſt l'arrêt de ma mort...
Vous n'empêcherez pas un ſi cruel accord?

THÉODON.

Eh, Madame, comment?

MÉLANIDE.

Votre pitié ſe laſſe?

THÉODON.

On me fait un ſecret de tout ce qui ſe paſſe.

MÉLANIDE.

Ainſi donc Roſalie accepteroit mon bien?

THÉODON.

C'eſt ce qui me ſurprend; & j'apréhende bien
Que de tant de grandeurs la brillante chimére
N'ait ébloui la fille auſſi-bien que la mére.
Roſalie eſt, d'ailleurs, contrainte d'obéir.
Elle n'a pas le choix.

MÉLANIDE.

Tout ſert à me trahir.
Ah! Monſieur, vous voyez qu'en cet état funeſte
La pitié que j'inſpire eſt tout ce qui me reſte.
Ai-je épuiſé la vôtre? Il me ſeroit affreux...

THÉODON.

Elle ſuit vos malheurs, & redouble avec eux.

MÉLANIDE.

Et me permettez-vous d'en abuſer encore?

THÉODON.

THE'ODON.

Ah ! Votre confiance & m'oblige & m'honore ;
Diſpoſez de mon zéle.

ME'LANIDE.

Auprès de mon époux
Daignez donc l'employer ; portez les derniers coups.
Faites-lui bien ſentir que, s'il me ſacrifie,
Mes pleurs ſeront autant de taches ſur ſa vie ;
Que le bien qu'il reprend eſt un vol qu'il me fait ;
Des plus vives couleurs peignez-lui ſon forfait :
Dites-lui, qu'en m'ôtant ma gloire, il perd la ſienne ;
Que ſa honte ſera plus grande que la mienne ;
Et qu'il eſt (quelque ſoit l'excès de mes douleurs)
Plus affreux d'être en proie aux remords qu'aux malheurs.
Mais non. Ne vous ſervez que des plus douces armes ;
Juſqu'au fond de ſon cœur faites couler mes larmes :
Hélas ! Ne lui portez que des gémiſſemens,
Que de tendres douleurs & des embraſſemens.
Renouvellez-lui bien la foi que je lui donne
De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne ;
Ce cœur qui lui parut un don ſi précieux.
Cet heureux tems n'eſt plus. Mais, Monſieur, faites mieux ;
Parlez-lui de ſon fils ; il ſauvera ſa mére.
Qui peut mieux reſſerrer une chaîne ſi chére ?

Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour ;
Quoique ce soit de moi qu'il ait reçû le jour.
Dans ce gage innocent de sa tendresse extrême ;
Je le conjure, hélas ! de ne voir que lui-même.
Mon sort sera trop doux, si, pour prix de mes pleurs,
Il daigne sur son fils réparer mes malheurs.

THÉODON.

Mais voudra-t-il m'entendre ? On fuit ceux qu'on redoute.
Il a lieu de me craindre ; il me fuira sans doute.
Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclaté ?
J'espérois son retour ; il m'en avoit flatté.

MÉLANIDE.

Toute ressource enfin seroit-elle épuisée ?
Si j'allois me jetter aux pieds de Dorisée ?
L'aveu de mon état seroit-il indiscret ?

THÉODON.

C'est lui dire un peu tard ce malheureux secret.
Pourquoi ne pas aller, dans ce péril extrême,
A l'auteur de vos maux, au Marquis, à lui-même ?
Vous aurez contre lui des traits victorieux.
Quelque enchanté qu'il soit, paroissez à ses yeux ;
Par un charme plus fort, on en détruit un autre.

MÉLANIDE.

Et sur quoi fondez-vous mon espoir & le vôtre ?
Sur de foibles appas, que le tems & les pleurs !...

THE'ODON.

Madame, comptez mieux ſur vous-même. D'ailleurs,
On s'embellit encore en voyant ce qu'on aime.
Vous n'imaginez pas quelle puiſſance extrême
Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant.

ME'LANIDE.

Quand on les fait répandre, on les brave aiſément.

THE'ODON.

Ne perdons point de tems, venez-y tout-à-l'heure.

ME'LANIDE.

Si je tombe à ſes pieds, il faudra que j'y meure.

THE'ODON.

Eſpérez que ſon cœur ne réſiſtera pas.
Il faut que votre fils accompagne vos pas;
Qu'il joigne à vos attraits ſa jeuneſſe & ſes charmes.
Madame, ils donneront plus de force à vos larmes.
Vous porterez tous deux d'inévitables coups.
Je vous ſeconderai. Nous vous aiderons tous.

ME'LANIDE.

Je ne balance plus. Puiſſent ſous vos auſpices
La nature & l'amour nous devenir propices!
Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui;
J'y conduirai mon fils: je n'eſpére qu'en lui.

SCENE II.

UN VALET, THÉODON, MÉLANIDE.

LE VALET *en donnant un billet à Mélanide.*

DE la part de Madame.

MÉLANIDE.

Eh, qu'a-t-elle à me dire?

(*au valet.*)

C'eſt aſſez.

SCENE III.

THÉODON, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

VOyons donc ce qu'elle peut m'écrire.

(*Elle lit.*)

Je vous donne au plûtôt ce malheureux avis;
D'Arviane, chez moi, vient de ſe méconnoître;
Et d'inſulter vivement le Marquis.
L'outrage eſt, de ſa part, auſſi grand qu'il peut l'être.

J'en frémis. Voyez donc, & tâchez de trouver
Les moyens d'empêcher ce qui peut arriver.
C'eſt à moi de frémir.

THE'ODON.

Cette affaire eſt affreuſe.

ME'LANIDE.

D'Arviane !... Ah, Monſieur, que je ſuis malheureuſe !
Je crains ſa violence ; elle peut aller loin.

THE'ODON.

Les momens nous ſont chers. Vous, d'abord ayez ſoin
D'arrêter d'Arviane ; empêchez qu'il ne ſorte :
Et moi, de mon côté, je m'en vais faire enſorte
Qu'il ne ſe paſſe rien de la part du Marquis.

ME'LANIDE.

Que ne vous dois-je pas ?

THE'ODON.

Mes ſoins vous ſont acquis.

ME'LANIDE.

Si d'Arviane étoit ici, je vous ſupplie,
Daignez me l'envoyer.

THE'ODON.

Vous ſerez obéie.

SCENE IV.

MÉLANIDE *ſeule.*

JE tremble que déja ſon aveugle fureur
Ne l'ait précipité dans la derniére horreur.
Peut-être, en ce moment, que chacun d'eux conſpire...
Mon cœur s'ouvre, mon ſein doublement ſe déchire;
J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent ſe porter....
Cette attente eſt, pour moi, trop rude à ſupporter,
Il faut...

SCENE V.

D'ARVIANE, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

QU'avez-vous fait ? Vous n'avez qu'à pourſuivre,
Et bien-tôt avec vous on n'oſera plus vivre.

D'ARVIANE.

Quoi donc ?

MÉLANIDE.

Tenez, voyez, liſez ce qu'on m'écrit.
C'eſt bien à vous, Monſieur, à céder au dépit !

Voilà donc la douceur que vous m'aviez promise ?

D'ARVIANE.

La ſenſibilité ne m'eſt donc pas permiſe ?

MELANIDE.

Non, quand elle s'exhale avec trop de chaleur.
Monſieur, il faut apprendre à ſouffrir un malheur :
Quand on ne le ſait pas, on s'en attire un autre.

D'ARVIANE.

Pour un moment d'oubli, quel courroux eſt le vôtre ?

MELANIDE.

Un moment d'imprudence a ſouvent fait verſer
Des larmes, que le tems n'a pû faire ceſſer.

D'ARVIANE.

Dans l'état où je ſuis pouvois-je me contraindre ?
Mais de vous-même auſſi n'oſerois-je me plaindre ?
Si vous m'aimez encore ; au nom de cet amour,
Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour.
Vous aviez, dans vos mains, le bonheur de ma vie,
Je pouvois être heureux ; vous m'ôtez Roſalie.
Par quelle cruauté faut-il que ce Marquis
Vous doive tout le bien que je m'étois acquis ?
Car il le tient de vous. Dans cette concurrence,
Cet homme devoit-il avoir la préférence ?

MELANIDE.

Envers votre rival ſoyez plus circonſpect ;
Et ne ſortez jamais du plus profond reſpect

Que vous devez avoir pour lui ; je vous l'ordonne.

D'ARVIANE.

Et par quelle raison ? ... Mais votre ordre m'étonne.
Qui, moi le respecter ? Ah ! retranchez ce point.

MÉLANIDE.

Je l'exige de vous.

D'ARVIANE.

Et ne faudra-t-il point
Que je lui fasse aussi des excuses ?

MÉLANIDE.

Sans doute :
Il faut vous y résoudre, oui, quoi qu'il vous en coûte.
Croyez que mon conseil n'est pas indifférent.
Obéissez enfin ; ce n'est qu'en réparant
Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

D'ARVIANE.

Madame, y pensez-vous ?

MÉLANIDE.

Je sais ce que vous êtes.

D'ARVIANE.

Ah ! C'en est un peu trop. Ne m'abaissez pas tant.
Mon rival, si l'on veut, est un homme important.
Eh ! Que me fait, à moi, si sa fortune est grande ?
Parce qu'il est heureux, faut-il que j'en dépende ?
Les procédés reçus entre gens tels que nous,
Ne souffrent pas que j'aille embrasser ses genoux.

S'il le croit offenſé, nous avons notre uſage.
Je ne ſuis pas encore à mon apprentiſſage.
(En mettant la main ſur ſon épée.)
S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

MELANIDE.

Je gémis de vous voir des ſentimens ſi faux.
Et pour qui? ... Mais je céde; il vaut mieux vous apprendre
Les cauſes d'un refus qui vous a dû ſurprendre.
J'ai prévû, dès long-tems, ce qui vient d'éclatter.
J'ai combattu vos feux, bien-loin de vous flatter.
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'uniroit Roſalie à votre deſtinée;
Que même ſon amour vous ſeroit ſuperflu.

D'ARVIANE.

Madame, cependant, ſi vous aviez voulu! ...

MELANIDE.

Si j'avois pû détruire un obſtacle invincible,
Qui rend ce mariage entre vous impoſſible;
Je n'aurois pas été moins heureuſe que vous.

D'ARVIANE.

Quel obſtacle s'oppoſe à des liens ſi doux?

MELANIDE.

Votre état.

D'ARVIANE.

Mon état, dites-vous? J'en fais gloire.
Je ſers avec honneur; du moins j'oſe le croire.

Et, si quelque revers n'arrête point mes pas ;
Je ferai mon chemin.

MÉLANIDE.

Vous ne m'entendez pas.

D'ARVIANE.

Seroit-ce ma fortune ? Elle est assez bornée ;
J'en conviens avec vous. Mais, quoi donc ? l'hyménée
N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour ?
Serois-je le premier ?... On en voit chaque jour.

MÉLANIDE.

Mais ils sont assortis, du moins, par la naissance.

D'ARVIANE.

De la mienne, il est vrai, j'ai peu de connoissance.
Depuis que le hazard a pû nous réunir,
Vous avez évité de m'en entretenir.
Mais je vous appartiens ; ce titre me rassûre.
Oui, j'ai quelque naissance ; elle n'est point obscure.

MÉLANIDE.

Ah ! Bien loin d'en avoir, gémissez d'être né.

D'ARVIANE.

Je frémis.

MÉLANIDE.

Et voilà l'obstacle infortuné
Que j'avois toujours craint de vous faire connoître.

D'ARVIANE.

Moi, j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait naître?
Quel eſt donc le néant où j'ai puiſé le jour?

ME'LANIDE.

Que voulez-vous ſavoir?

D'ARVIANE.

Parlez-moi ſans détour.
La ſource de ma vie eſt donc bien mépriſable?

MELANIDE.

Elle eſt, de part & d'autre, aſſez conſidérable;
Mais...

D'ARVIANE.

Quoi donc? Quel malheur me ſeroit ſurvenu?

MELANIDE.

Il eſt affreux.

D'ARVIANE.

Comment?

MELANIDE.

Vous êtes méconnu.
Vous êtes à la fois le fruit & la victime
D'un hymen, que la loi n'a pas cru légitime.
Ceux qui vous ont fait naître, au déſeſpoir réduits,
L'un de l'autre ont été ſéparés.

D'ARVIANE.

Et je ſuis!

MELANIDE.

Une attente fondée, & trop bien confonduë,
A ſoutenu long-tems votre mére éperduë;
Elle a crû que des nœuds, briſés malgré l'amour,
Entre elle & ſon époux ſe renoueroient un jour.

D'ARVIANE.

Ne ſeroit-elle plus?

MELANIDE.

Elle eſt toujours fidelle.

D'ARVIANE.

Son époux eſt donc mort?

MELANIDE.

Il ne vit plus pour elle.

D'ARVIANE.

Il ne vit plus pour elle! Eh quoi! cet inhumain,
En nous reſtituant ſon cœur avec ſa main,
Pourroit venger l'hymen, l'amour & la nature,
Et n'a pas fait ceſſer cette indigne rupture?

MELANIDE.

Son cœur, par un amour impoſſible à dompter,
Involontairement s'eſt laiſſé ſurmonter.

D'ARVIANE.

Devois-je naître? Ah, Ciel! Tu m'as choiſi mon pére
Dans un jour malheureux de haine & de colére.
Daignez me le nommer; je veux dès aujourd'hui
Suivre par-tout ſes pas & m'attacher à lui

J'irai lui reprocher ma honte & ſon parjure.

MEʼLANIDE.

Ne ſachez rien de plus.

DʼARVIANE.

Ah ! Je vous en conjure.

MEʼLANIDE.

Je ne puis.

DʼARVIANE.

Et pourquoi ne voulez-vous donc pas
Que j'aille, de ſa main, recevoir le trépas ?
Eſt-ce pour m'accabler qu'il m'a donné la vie ?
C'eſt un fardeau pour moi de honte & d'infamie.

MEʼLANIDE.

Vous me faites trembler.

DʼARVIANE.

Ne me refuſez plus.

MEʼLANIDE.

Vous ferez, près de moi, des efforts ſuperflus.
L'état, où je vous vois, a trop de violence.
L'épouvante & l'effroi m'impoſent le ſilence.

DʼARVIANE.

Pourquoi veux-je ſavoir ce ſecret accablant,
Puiſqu'on ne peut venger un affront ſi ſanglant ?
Me refuſerez-vous auſſi, dans ma miſére,
La grace & la douceur de connoître ma mére ?

MEʼLANIDE.

Hélas !

D'ARVIANE.

Vous ſoupirez ! En ſuis-je abandonné ?
Déſavoüé ? Sans doute. En dois-je être étonné ?
Je me rens la juſtice affreuſe qui m'eſt dûe.
Le ſein qui m'a conçû, doit frémir à ma vûë :
C'eſt pour elle un ſupplice ; elle a droit de me fuir ;
Ma vie eſt ſon opprobre ; elle doit me haïr.

MÉLANIDE.

Elle ne vous hait point ; croyez qu'elle vous aime ;
Qu'elle gémit ſur vous, plus que ſur elle-même.

D'ARVIANE.

Ne refuſez donc plus, à mes empreſſemens,
Le bonheur de joüir de ſes embraſſemens :
Qu'au moins, dans nos malheurs, notre amour nous raſſemble ;
Nous les adoucirons, en les pleurant enſemble.

MÉLANIDE.

Ne la connoiſſez point.

D'ARVIANE.

Ou réuniſſez-nous,
Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

MÉLANIDE.

Que vous êtes preſſant !

D'ARVIANE.

Que vous êtes cruelle !

MELANIDE.

Votre mére ſe rend ; vous l'emportez ſur elle... :
Ah, mon fils!

D'ARVIANE.

Quoi, c'eſt vous ? Mon cœur eſt ſatisfait.
Le Ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

MELANIDE.

Hélas! Votre deſtin n'eſt pas moins déplorable.

D'ARVIANE.

O, mére la plus tendre & la plus adorable!

MELANIDE.

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir ;
Ayez donc ſur vous-même un peu plus de pouvoir.
Vous voyez quel doit être un jour votre partage.
Il faut, au fond des cœurs, vous faire un héritage ;
Leur conquête n'eſt pas l'ouvrage d'un moment ;
On les gagne avec peine, on les perd aiſément :
Mais la douceur attire, & retient ſur ſes traces
L'amitié, la faveur, la fortune, & les graces.
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs :
Je vous laiſſe y penſer ; je vais cacher mes pleurs.

SCENE VI.

D'ARVIANE *ſeul.*

ME voilà donc inſtruit de mon ſort effroïable!
Grands Dieux! Quel en eſt donc l'auteur impitoïable?
Hélas! Je l'aurois ſû, ſi j'avois pû calmer
Mes eſprits & mes ſens trop prompts à s'allumer.
A ſa diſcrétion j'aurois été me rendre:
Peut-être ſa pitié... Que devois-je en attendre
Puiſque tant de vertu jointe à tant de beauté,
N'ont pû de cet ingrat vaincre la cruauté?
Quelle idée imprévûë, & peut-être inſenſée,
Se forme tout-à-coup au fond de ma penſée?
Je ne ſais; mais je ſens accroître mes ſoupçons,
Quand je penſe aux conſeils, aux avis, aux leçons,
Qu'au ſujet du Marquis j'ai reçûs de ma mére;
Elle y prend intérêt: Quel en eſt le myſtére?
Pourquoi tous ces égards, & ce profond reſpect
Qu'elle éxige pour lui? Cet ordre m'eſt ſuſpect.
Ce Monſieur d'Orvigny, qu'on veut que je révére,
Seroit-il, à la fois, mon rival & mon pére?

Lui

Lui ? . . . Dans ce doute affreux tout ſe confond en moi,
Haine, deſir, terreur, eſpoir, amour, effroi ;
Je ne démêle rien dans ce trouble funeſte.
Qui m'en fera ſortir ? ... Mais Théodon me reſte ;
Il eſt inſtruit. Allons, & tâchons d'arracher
Le malheureux ſecret que l'on veut me cacher.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THÉODON, LE MARQUIS.

THÉODON.

Plus d'Arviane a tort, plus il doit être à plaindre.

LE MARQUIS.

Y ſongez-vous? A quoi voulez-vous me contraindre?
C'eſt, pour un étourdi, prendre beaucoup de ſoin.
Ce jeune homme a pouſſé l'affaire un peu trop loin.
C'eſt une offenſe en forme, une inſulte marquée,
Qui jamais ne peut être autrement expliquée.
Elle a trop éclaté dans toute la maiſon:
Il faut bien, malgré moi, que j'en tire raiſon.

THÉODON.

Vous ne le ferez pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, je vous prie?
J'y ſuis très-réſolu.

THÉODON.

Vous en perdrez l'envie,

Quand vous ſerez inſtruit d'un ſecret important,
Dont je ne ſuis inſtruit que depuis un inſtant.

LE MARQUIS.

Quand je ſerai vengé, vous pourrez me l'apprendre.

THE'ODON.

Il ne ſeroit plus tems.

LE MARQUIS.

J'ai peine à vous comprendre.

THE'ODON.

Si vous ſaviez à qui d'Arviane appartient!...

LE MARQUIS.

Que m'importe?

THE'ODON.

Ah, Monſieur!...

LE MARQUIS.

Dites; qui vous retient?

THE'ODON.

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS.

Suis-je ami de ſon pére?
Parlez.

THE'ODON.

Hélas!

LE MARQUIS.

Eh bien?

THE'ODON.

Mélanide eſt ſa mére.

LE MARQUIS.

Ah ! Que m'annoncez-vous ?

THÉODON.

C'est cet infortuné,
Qu'en des tems plus heureux l'amour vous a donné;
Enfant né pour pleurer la honte de sa mére,
Déplorable héritier d'opprobre & de misére,
Sans état, sans aveu, sans nom, sans bien, sans rang;
Qui va se voir privé de tous les droits du sang,
Au lieu d'être un objet d'amour, de complaisance,
De ressource, de joïe, & de reconnoissance.
Il devoit être heureux de vous devoir le jour.

LE MARQUIS.

Hélas!

THÉODON.

C'étoit par lui que l'hymen & l'amour
Comptoient que vous deviez vous survivre à vous-même :
C'est un bien que le Ciel ne fait qu'à ceux qu'il aime.
Vous l'avez; & pourquoi n'en joüissez-vous pas ?
Que voulez-vous de plus qu'un sort si plein d'appas ?
Qu'une épouse pour vous si tendre & si constante,
Et qu'un fils en état de remplir votre attente ?
Songez que, pour jamais, vous alliez vous priver
Du bonheur le plus grand qui pût vous arriver.

LE MARQUIS.

Eh ! Daignez m'épargner. Quelle attaque imprévûe !
Ah ! Rosalie, hélas ! Pourquoi vous ai-je vûe ?
Devois-je rencontrer vos dangereux appas ?
Quelle étoile funeste alors guida mes pas ?
Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos charmes :
Son infidélité fait verser trop de larmes.

THE'ODON.

Vous les payerez cher, je puis vous l'annoncer.
Mélanide bien-tôt vous en fera verser.
Elle vivoit pour vous. Il faut bien qu'elle meure.

LE MARQUIS.

Qu'entens-je ?

THE'ODON.

Vous allez hâter sa derniére heure.

LE MARQUIS.

Ah ! Crüel ; je le vois, vous voulez mon trépas.
Oui, s'il faut que je brise un nœud si plein d'appas...
Mais, comment parvenir à cet effort suprême ?
Est-ce à l'Amour heureux à s'immoler lui-même ?

THE'ODON,

Quand il est criminel, il ne peut être heureux.
Mais, voilà votre fils, je vous laisse tous deux.

SCENE II.

D'ARVIANE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à part.*

THéodon ne doit pas avoir eu l'imprudence
De faire à d'Arviane aucune confidence.

D'ARVIANE.

Quand, jusqu'au fond du cœur pénétré de regret,
Je cherche à réparer un transport indiscret,
Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre?
Je viens chercher ma grace. A quoi dois-je m'attendre?

LE MARQUIS.

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé,
Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

D'ARVIANE.

Je craignois de trouver un rival inflexible,
Prévenu contre moi d'une haine invincible.
Si vous me haïssiez mon sort seroit affreux.

LE MARQUIS.

On ne hait pas toujours ceux qu'on rend malheureux.

D'ARVIANE.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence,
Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Croyez que je vous plains. Tous mes ſens ſont troublés.

D'ARVIANE.

Votre pitié m'eſt chére. Ah ! Si vous la réglez
Sur l'état où je ſuis, elle doit être extrême.

LE MARQUIS.

Je ſais qu'il eſt crüel de perdre ce qu'on aime.

D'ARVIANE.

J'ai bien d'autres ſujets de me déſeſpérer.
Je ſerois trop heureux de n'avoir à pleurer
Qu'une ſi douloureuſe & ſi triſte infortune :
Cette perte, après elle, en entraîne encore une.
On n'éprouva jamais un revers plus affreux.
Hélas ! J'avois un pére illuſtre, généreux,
Digne d'être à jamais ma gloire & mon modelle :
Je ne pouvois ſortir d'une ſource plus belle.
Vain bonheur ! Au mépris de l'amour paternel,
Il veut couvrir ſon ſang d'un opprobre éternel ;
A ſes premiers liens il s'arrache de force,
Et va ſacrifier, au plus affreux divorce,
La nature, l'hymen, & l'amour gémiſſant.
Je ſerai dénüé de tout ce qu'en naiſſant
Le plus vil des mortels apporte avec la vie.
Malheureux d'être né, je vais porter envie
A tous ceux qui devoient me voir au-deſſus d'eux :

J'en deviens le dernier, & le plus malheureux...
Je vous vois attendri! Je me flatte, j'eſpére
Que vous ne prenez pas le parti de mon pére.

LE MARQUIS.

Il ſeroit mal-aiſé de le juſtifier.

D'ARVIANE.

En vous, entiérement je puis donc me fier?
Je ſuis trop malheureux pour n'être pas timide.
Dans cette extrémité, je vous prends pour mon guide.

LE MARQUIS.

Moi?

D'ARVIANE.

Vous-même. A qui donc puis-je mieux m'adreſſer?
Ma confiance, hélas! doit-elle vous bleſſer?
Par bonté, dites-moi ce qu'il faut que je faſſe.
Mon pére va bien-tôt combler notre diſgrace.
Avant qu'un autre hymen le ſépare de nous,
Ne pourrois-je, en tremblant, embraſſer ſes genoux?...
Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace?
Quoi, mon pére?... Ah! Monſieur, mettez-vous à ma place;
Suppoſez un moment que je ſois votre fils:
Que feriez-vous? Parlez.

LE MARQUIS *à part.*

Sauroit-il qui je ſuis?

(*à d'Arviane.*)

(*à d'Arviane.*)
Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre.
De mes ſoins les plus doux vous devez tout attendre.

D'ARVIANE.

Puis-je me contenter d'un vain ſoulagement?
Crüel! Je ne veux point de dédommagement.
Vous avez dû m'entendre. A quoi ſert le myſtére?
Ou laiſſez-moi périr, ou rendez-moi mon pére.
C'eſt moi qui ſuis le fruit de vos premiers ſoupirs.
Songez que ma naiſſance a comblé vos deſirs;
Du plus grand des malheurs doit-elle être ſuivie?
Qu'une ſeconde fois je vous doive la vie.
Je ne veux en joüir que pour vous honorer;
Je ne veux reſpirer que pour vous adorer.....
N'oſez-vous voir les pleurs que vous faites répandre?
A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre.
Vous me feriez penſer que je me ſuis mépris;
Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris,
Et que je n'ai ſur vous aucun droit à prétendre.
Vous êtes vertüeux, & vous ſeriez plus tendre.
J'ai crû de faux ſoupçons... Ah! Daignez m'excuſer;
Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuſer.
On m'avoit mal inſtruit. Rentrons dans ma miſére.
Avant que de ſortir de l'erreur la plus chére,
Et de quitter un nom que j'avois uſurpé,
Vous-même montrez-moi que je m'étois trompé:

Vous pouvez m'en donner la preuve la plus ſûre;
Je vous ai fait tantôt une aſſez grande injure;
En rival furieux je me ſuis égaré;
Si vous ne m'étes rien, je n'ai rien réparé.
L'excuſe n'a plus lieu. Votre honneur vous engage
A laver dans mon ſang un ſi ſenſible outrage.
Oſez donc me punir, puiſque vous le devez.
Vous allez m'arracher Roſalie; achevez,
Prenez auſſi ma vie, elle me déſeſpére.

LE MARQUIS.

Malheureux!... Qu'oſe-tu propoſer à ton pére?

D'ARVIANE.

Ah! Je renais.

LE MARQUIS.

Que vois-je? O ciel! En eſt-ce aſſez?

SCENE III. & derniere.

MELANIDE, DORISE'E, THE'ODON, ROSALIE, LE MARQUIS, D'ARVIANE.

MELANIDE.

VOus rappellerez-vous des traits preſqu'effacés?
On veut, avant ma mort, que je vous importune;
Et je viens, à vos piéds, pleurer notre infortune.

Mon fils, uniſſons-nous.

(*Elle va pour ſe jetter aux pieds du Marquis, qui l'en empêche.*)

D'ARVIANE *ſe jettant aux piéds du Marquis.*

Mon pére !

LE MARQUIS *à Mélanide.*

Pardonnez

Au trouble où tous mes ſens ſe ſont abandonnés.

(*à part.*)

Que je me ſens confus, interdit & coupable !

MELANIDE.

Vous craignez, je le vois, que je ne vous accable ;
Mais loin de me laiſſer aigrir par mes malheurs,
Quel que ſoit le ſujet qui fait couler mes pleurs,
Hélas ! Je ſais toujours excuſer ce que j'aime.
Vous cauſez, malgré vous, mon infortune extrême.
Une ſi longue abſence, & les bruits de ma mort,
Ont rendu votre cœur le maître de ſon ſort.
Je devois ſuccomber. La fortune jalouſe
Dès long-tems auroit dû vous ravir votre épouſe :
Pardonnez ſi j'emprunte encore un nom ſi doux,
Je céde à l'habitude, elle me vient de vous.
Mais, ſans parler de moi, ni de ma deſtinée,
Je vous remets le fruit du plus tendre hyménée.
J'aurois lieu d'eſpérer que cet infortuné
Ne démentiroit point le ſang dont il eſt né,

Et qu'il pourroit vous être auſſi cher qu'à ſa mére.
Daignez donc vous charger de toute ſa miſére.
Permettez qu'il s'éleve en ſecret ſous vos yeux :
Il n'aura plus que vous... Recevez mes adieux.
(*à d'Arviane.*)
Et vous, à vos vertus faites-vous reconnoître.
Me pardonnerez-vous de vous avoir fait naître ?
Oh, mon fils !

LE MARQUIS *à Mélanide.*

N'imputez qu'à ma confuſion
Si j'ai paru reſter dans l'indéciſion.
Avez-vous pû me croire aſſez de barbarie
Pour vous abandonner, vous, que j'ai tant chérie ;
Vous, dont j'ai ſi long-tems déploré le trépas ;
Vous, en qui je retrouve un cœur & des appas
Dignes d'être adorés de tout ce qui reſpire ?
Que n'avez-vous plûtôt réclamé votre empire ?
Avant que de revoir un objet ſi touchant,
J'ai crû ne pouvoir vaincre un coupable penchant :
Mais j'éprouve, en ſortant de cette erreur extrême,
Qu'en me rendant à vous, je me rends à moi-même.
Mon cœur & mon amour vont ſe renouveller.
Heureux que vous ayez daigné les rappeller !
(*En l'embraſſant.*)
Quelle félicité m'alloit être ravie !

MELANIDE.

Je vous retrouve donc !

D'ARVIANE.

Cher auteur de ma vie!

LE MARQUIS.

(*à d'Arviane.*) (*à Mélanide.*)

Oui, je ſuis votre pére. Oui, je ſuis votre époux.
Que l'Amour & l'Hymen nous réuniſſent tous!
(*à Doriſée.*)
Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne,
Auſſi bien que l'Amour, mon devoir me raméne!

DORISE'E.

Je ne puis qu'applaudir, & vous féliciter.
J'euſſe été la premiére à vous ſolliciter...

LE MARQUIS *à Doriſée.*

Pourriez-vous détourner votre choix ſur un autre,
Et ſouffrir que mon fils devînt auſſi le vôtre?
Nous ſerions tous heureux.

DORISE'E.

J'accepte cet honneur.

LE MARQUIS *à Mélanide.*

Ne conſentez-vous pas de même à leur bonheur?

ME'LANIDE.

(*Embraſſant Roſalie.*)

Qui, moi? Si j'y conſens! Oui, vous ſerez ma fille.

LE MARQUIS.

Ne faiſons déformais qu'une même famille.
O ciel! Tu me fais voir, en comblant tous mes vœux,
Que le devoir n'eſt fait que pour nous rendre heureux.

FIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comedie qui a pour titre, *Mélanide*, & je crois que le Public en verra l'impreſſion avec autant de plaiſir qu'il en a vû les repreſentations. Ce premier Juin 1741. CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS-FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer, & donner au Public L'ECOLE DES AMIS, & les OEUVRES DE POESIES ET DE THEATRE du Sieur DE LA CHAUSSE'E; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur

papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes: Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hoſtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant; & de tous dépens, dommages & intereſts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans

notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos ordres; le tout à peine de nullité des Preſentes; du contenu deſquelles, Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril l'an de grace mil ſept cens trente-ſept. Et de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en ſon Conſeil,

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 436. *Fol.* 397. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris, le* 6 *Avril* 1737.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

AMOUR POUR AMOUR.

COMEDIE

De Monſieur DE LA CHAUSSE'E, de l'Académie Françoiſe.

EN TROIS ACTES EN VERS, Avec un Prologue.

Repréſentée ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe au mois de Janvier 1742.

Le prix eſt de 30 ſols.

Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donné toute la terre ronde. *Marot.*

A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Quay de Conty, à la deſcente du Pont Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Nom des Acteurs de la Comédie.

UNE FE'E, ſou, le nom d'Aſſan.
Mlle. Dumeſnil.

AZOR, Génie..... M. Grandval.

ZALEG, ſecond Génie. M. Armand.

ZEMIRE..... Mlle. Gauſſin.

NADINE..... Mlle. Dangeville.

A ZEMIRE.

O Toi qui m'as prêté tes talens enchanteurs,
Aſſemblage parfait des dons les plus flatteurs,
Eléve & modelle des graces !
Aimable & cher objet, que Thalie & ſes ſœurs
Ne peuvent couronner que de ces mêmes fleurs
Que tu faisnaître ſur tes traces.
Si je n'ai point encore eſſuyé de revers ;
Je n'en dois, qu'à toi ſeule, un éternel hommage ;
Tes charmes & ta voix ſont l'ame de mes vers.
Mais, que dis-je, ils ſont ton ouvrage,
Qui les inſpira, les a faits ;
Qu'ils te ſoient conſacrés par la reconnoiſſance.
Tes yeux n'ont rien laiſſé de plus en ma puiſſance,
Et je ne puis t'offrir que tes propres bienfaits.

AMOUR

AMOUR POUR AMOUR,

COMEDIE

En trois Actes, en Vers.

ACTEURS DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.

UN AMI de l'Auteur.

UN JEUNE SOT.

DAMIS.

La Scene eſt ſur le Théatre.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, L'AMI DE L'AUTEUR.

L'AMI.

MA foi, pour un Auteur, c'eſt avoir du courage
Que de venir ainſi faire tête à l'orage.

L'AUTEUR.

On n'a que des ſoupçons, qui ſeront diſſipez
Sitôt qu'on me verra ſi fort en évidence.
Comptez que les plus fins y ſeront attrapez.
D'ailleurs, je veux ſavoir au vrai ce que l'on penſe
M'entendre, ſans détour, juger de vive voix;
Peſer le bien, le mal, la loüange, le blâme;
Récapituler tout dans le fond de mon ame,
Et recueillir de quoi mieux faire une autre fois.

L'AMI.

Ma foi, l'intention eſt très-bonne, ſans doute:

Mais l'exécution ?.....

L'AUTEUR.

Je ſçais ce qu'elle coûte.

L'AMI.

Vous êtes inquiet ?

L'AUTEUR.

Où peut-il s'être mis ?

L'AMI.

Qui cherchez-vous de l'œil ?

L'AUTEUR.

Je ne vois point Damis.

L'AMI.

Il ne manque jamais une Piéce nouvelle.

L'AUTEUR.

Oh ! je ne doute pas qu'il ne vienne aujourd'hui.
Il ſçait bien que ce jour eſt un grand jour pour lui ;
Et que plus d'un Bureau d'eſprit mâle & femelle,
De ſes Déciſions Echo toûjours fidelle,
Attend ce qu'il dira pour ſe déterminer,
Pour juger comme lui, ſans rien examiner.

L'AMI.

Sa Sentence, je crois, n'eſt pas toûjours mortelle.

L'AUTEUR.

Mais il eſt chef de meute ; on le ſuit au hazard ;
Et malheur aux Auteurs ; du moins à la plûpart
Il eſt, & fut toûjours en butte :
C'eſt un homme excellent pour hâter une chute.

J'applaudis franchement sans en être fâché,
Sans regretter l'encens que je donne en échange :
Parbleu, c'est du plaisir que je paye en loüange ;
Et je pense que c'est l'avoir à bon marché.

L'AUTEUR.

Je suis de votre avis... Mais qui vois-je paroître ?
De grace, dites-moi quel est ce nouvel Estre.

L'AMI.

Et qui donc ?

L'AUTEUR.

Cet Adolescent
Que l'on voit depuis peu, comme un Astre naissant,
Commencer sa carriére, & *parfumer* le monde
De l'ambre qu'il exhale une lieüe à la ronde.
Eh, le voici lui-même avec tout son éclat,
Qui sort de la coulisse, armé de sa lorgnette.

L'AMI.

La définition en sera bientôt faite.
Ce n'est qu'un jeune Sot qui voudroit être un fat.
Ah ! le voici qui nous regarde.
Il va nous aborder si nous n'y prenons garde.
Tâchons de l'éviter.

SCENE II.

LE JEUNE SOT, L'AUTEUR L'AMI.

LE JEUNE SOT.

Où diable courez-vous ?

L'AMI.

Nous allons nous placer.

LE SOT.

Parbleu, vous êtes fous.

L'AMI.

Pourquoi ?

LE SOT.

Dans un moment vous ſerez à votre aiſe.
Prétendez-vous reſter ?

L'AMI.

Si vous le trouvez bon.

LE SOT.

Reſtez ; amuſez-vous beaucoup.

L'AMI.

Et pourquoi non ?

LE SOT.

Vous ne ſçavez donc pas ?...

L'AUTEUR.

Que la Piéce eſt mauvaiſe ;

LE SOT.

Fiez-vous à l'Affiche ! On va faire un beau bruit.

L'AMI.

Qu'eſt-il donc arrivé ? Peut-on en être inſtruit ?

LE SOT.

Point de Piéce nouvelle : oui, vous dis-je, elle eſt nulle ;
On ne la donne point. Rien n'eſt plus ridicule.

L'AMI.

Mais le ſçavez-vous bien ?

LE SOT.

Attendez un moment.
Suivant toutes les apparences,
L'Orateur de la Troupe, après trois révérences ;
Vous va faire un ſot compliment ;
Et puis, du Bajazet, tant qu'il pourra s'étendre ;
Que vous ſerez priez très-humblement d'entendre.
A votre avis, le tour vous paroît-il galant ?
Du Bajazet ! ma foi rien n'eſt plus régalant !
Qu'en dites-vous ? Parlez, je veux voir la déroute.

L'AMI.

Ce que vous m'apprenez, m'étonne.

L'AUTEUR.

Et moi, j'en doute.

LE SOT.

J'ai vû dans les foyers les Acteurs en Turban,
Les Actrices en Doliman.

Repliquez. Vous riez ?

L'AMI.

Je n'ai point de replique.

LE SOT.

Peut-être les Acteurs, en ce moment critique,
Un peu mieux aviſez, ont craint un mauvais ſort.
Mais n'importe ; la Troupe a tort.
Une Piéce nouvélle eſt toujours aſſez bonne.
Les vieilles à-préſent n'amuſent plus perſonne.

L'AMI.

Et celle qu'on devoit aujourd'hui nous donner,
Vous eſt-elle connuë ?

LE SOT.

On m'en a fait l'hiſtoire.

L'AMI.

Eh bien ?

LE SOT.

Je n'en ai pas ſurchargé ma mémoire.

L'AUTEUR.

Ce que nous dit monſieur, a dequoi m'étonner ;
Car l'Auteur ne lit guere, autant qu'on m'a pu dire.

LE SOT,

J'avois pourtant promis de me la laiſſer lire.
La Lecture devoit s'en faire un certain jour,
(Lecture d'amitié s'entend) j'en devois eſtre.
Juſtement j'eus à faire un voyage à la Cour.
On remit la partie.

L'AUTEUR. *A part.*

Ah, le Sot petit-Maître !

L'AMI.

Mais à votre retour on ſçût mieux ménager . . .

LE SOT.

Les femmes, à leur tour, ne purent s'arranger.
Tenez, la Piéce eſt malheureuſe.
Cette fatalité, qui la pourſuit ici,
A fait qu'aucun projet ne nous a réüſſi.
L'Auteur, je crois, m'en garde une rancune affreuſe.

L'AMI.

Comment ?

LE SOT.

C'eſt qu'il comptoit un peu ſur mes avis.

L'AMI.

Ah ! je n'y penſois pas.

L'AUTEUR.

Il les auroit ſuivis.

LE SOT.

Peut-être : mais du moins, il me l'a fait accroire.

L'AMI.

Vous vous intéreſſez fortement à ſa gloire ?

LE SOT.

Oh ! beaucoup. Il peut s'en flatter.

L'AMI.

Vous le connoiſſez ?

LE SOT.

Fort.

L'AUTEUR. *A part.*

Oh ! je vais éclatter.

L'AMI.

Il eſt de vos Amis ?

LE SOT.

On ne peut davantage.

L'AUTEUR.

Cet aveu m'eſt bien cher ; je vous ſuis obligé.

LE SOT.

Dequoi ?

L'AMI.

C'eſt que Monſieur eſt votre protégé.

L'AUTEUR.

Ah ! J'ignorois que j'euſſe un ſi grand avantage.
Du jour qu'il vous plaira, nous n'aurons qu'à
datter,
Soyez toujours pour moi, Monſieur, ce que vous
êtes,

L'AMI.

A part.

Ouy, C'eſt-à-dire un Sot.

LE SOT *ſaluant.*

Monſieur. . . .

L'AUTEUR.

Ce ſont des dettes

Que ma reconnoiſſance aura ſoin d'acquitter.

LE SOT.

Je connois tant d'Auteurs, que j'ai crû vous connoître.
D'ailleurs, je ſuis ravi.....

L'AUTEUR.

Non ; c'eſt moi qui dois l'être.

LE SOT,

Meſſieurs, je vous ſalüe.

L'AMI.

Adieu donc.

LE SOT *de loin.*

Serviteur.

SCENE III.

L'AUTEUR. L'AMI.

L'AMI.

N'Etes-vous pas charmé de cette connoiſſance ?
Vous venez d'acquérir un nouveau protecteur.

L'AUTEUR.

N'ai-je point trop bleſſé ſa ſotte ſuffiſance ?

L'AMI.

Il peut être fâché ; mais non pas affligé.
Comptez qu'il eſt puny, ſans être corrigé.
Mais Damis vient. Il a quelque choſe à nous dire.
Tenez-vous bien.

L'AUTEUR.

Pourquoi ?

L'AMI.

Votre procès eſt fait.
Ne le voyez-vous pas à l'air ſatisfait ?

SCENE IV.

DAMIS *riant.* L'AUTEUR. L'AMI.

L'AMI.

Peut-on rire avec vous de ce qui vous fait rire ?

DAMIS.

Je ris de la détreſſe & de l'épuiſement
De ceux qui ſont chargez de notre amuſement
Où nos faiſeurs de Comedies
Vont-ils préſentement chercher leurs rapſodies ?
Il eſt bien ſingulier que les Auteurs du temps
Ne puiſſent rien tirer de la ſource publique ;
Et que, pour leur fournir une Piéce Comique,
Il faille un autre monde, & d'autres habitans !
Ah ! Bientôt ils iront ſe pourvoir dans la Lune ;
Oui, les Auteurs iront. . . .

L'AMI.

C'eſt la même rancune
Que vous gardez toûjours contre ces pauvres gens !

DAMIS.

Point du tout ; je ſuis juſte, & de plus indulgent ;
Et j'éclatte, à regret contre leur ignorance.
Ne fourniſſons-nous plus à rire à nos dépens ?

Eſt-ce que le bon ſens a fait fortune en France ?
Et les Originaux y ſont-ils moins fréquens ?
A la Ville, à la Cour, l'eſpéce manque-t'elle ?
Il me ſemble pourtant que la moiſſon eſt belle ;
Et que, ſans en taxer directement aucun,
Il en eſt parmi nous, plus de cent, au lieu d'un,
Dont les Miniſtres de Thalie
Peuvent avec ſuccès célébrer la folie.

L'AMI.

Que n'êtes-vous Auteur ?

DAMIS.

Vous vous mocquez de moi.

L'AMI.

J'en ſerois bien fâché. Mais à-propos de quoi,
Où va cette tirade ? elle eſt pourtant fort belle.

DAMIS.

Parbleu, c'eſt à-propos de la Piéce nouvelle.

L'AMI.

On vous l'a lue apparement ?

DAMIS.

Non : mais dans les Foyers une petite amie
M'en a fait à l'inſtant toute l'anatomie.

L'AMI.

C'eſt une Actrice, ah bon ! Suivant ſon ſentiment
Cela ne vaut donc rien ?

DAMIS.

C'eſt aſſez ſon idée :
Mais ce n'eſt pas par où l'affaire eſt décidée :
Car on peut appeller de ces jugemens-là ;
D'autant plus que, pour l'ordinaire,
Une Actrice ne voit que le rôle qu'elle a.
S'il n'a pas l'honneur de lui plaire,
Sur le reſte, auſſi-tôt, elle étend ſon arrêt.

L'AMI.

Et vous, ſur ſon rapport, qu'eſt-ce qui vous déplaît?
D'abord le titre eſt bon.

DAMIS.

Oui, s'il tient ſa promeſſe.
C'eſt ce qu'on ne voit point pour la plûpart du tems;
Et je ne crois non plus au titre d'une Piéce
Qu'aux Affiches des Charlatans.

L'AMI.

Celle-ci, ſelon vous, ne peut qu'être mauvaiſe ?

DAMIS,

Très-mauvaiſe.

L'AMI.

Voyons.

DAMIS.

C'eſt que, par parenthéſe,
La fable en eſt abſurde.

L'AUTEUR *à part.*

Ah ! Ceci me confond.

DAMIS.

DAMIS.

Oui, bizarre, apocriphe, étrange, imaginaire.

L'AUTEUR.

Elle peut n'être pas dans la forme ordinaire.

DAMIS.

Soyez sûr que la forme emportera le fond.
Voici d'abord sur quoi ma critique s'exerce.
Le lieu de la Scéne est en Perse.
Les Personnages sont des François déguisez ;
Ou, si vous l'aimez mieux, des Persans francisez ;
Dont l'habit & le nom, suivant toute apparence,
Feront entre eux & nous la seule différence :
Car l'Auteur aura fait comme les autres font.
Sans doute il n'a pas pris la peine
De nous représenter des Persans tels qu'ils sont.

L'AUTEUR.

Ose-t'on aujourd'hui dépaïser la Scéne ?
L'Auteur en connoit le danger.
Imputez-en la faute. . . . .

DAMIS.

A qui donc ?

L'AUTEUR.

A vous autres ;
Qui ne supportez rien qui vous soit étranger,
Et qui n'admettez plus d'autres mœurs que les vôtres.
Eh ! Comment varier vos plaisirs en ces lieux ?

Renfermez dans la ſphére où le ſort vous fit naître,
Vous bornez la nature à votre façon d'être.
Tout ce qui n'eſt point vous, eſt abſurde à vos yeux.
Vous ne reconnoiſſez aucune autre maniére
De parler, de penſer, & même d'exiſter,
Que celle qui vous eſt propre & particuliére.
Que faire ? L'on a beau réclamer, inſiſter ;
Vous ne voulez plus voir, que vous, ſur vos Théatres.
Ou de vos préjugez ſoyez moins idolâtres ;
Ou ſouffrez, puiſqu'on cherche à combler vos deſirs,
Que l'uniformité régne dans vos plaiſirs.

DAMIS.

Vous êtes du métier, Monſieur, à vous entendre ?

L'AUTEUR.

Et vraiment oui, pour mes pechez.

DAMIS.

Je ne ſçais pas pourquoi vous vous le reprochez :
Mais aurez-vous auſſi la bonté de deffendre
Une autre abſurdité ?

L'AUTEUR.

Voyons-la, j'y conſens.

DAMIS.

L'Auteur a crû faire un chef-d'œuvre,
En mettant la Féerie en œuvre.

L'AUTEUR.

C'eſt une nouveauté.

DAMIS.

Qui n'a pas le bon ſens.
Comment ! Du merveilleux & de l'imaginaire
Dans un tableau des mœurs, où tout doit être vrai,
Dans un portrait naïf de la vie ordinaire,
Dans une Comedie, enfin ?

L'AUTEUR.

C'eſt un eſſai,

DAMIS.

Qui tombera d'abord ; comptez ſur ma parole.

L'AMI.

Il peut plaire.

DAMIS.

Jamais. Le genre eſt trop frivole.

L'AMI.

Mais on s'y prête ailleurs.

DAMIS.

Oui, dans un conte bleu,
Ou ſur le Théatre Lyrique :
On veut bien ſouffrir là, que tout ſoit chimérique ;
Mais à la Comédie, il n'en eſt pas ainſi.

L'AUTEUR.

N'eſt-ce pas le plaiſir que vous cherchez ici ?

DAMIS.

Oüi : mais on veut qu'il ſoit d'une certaine eſpéce.
Si-tôt qu'il extravague, il nous choque, il nous bleſſe.
Il a ſon caractére, il a ſon genre à part,

Preſcrits dans tous les temps par les régles de l'Art.

L'AUTEUR.

Comment, vous prétendez lui donner des entraves?
Mais le connoiſſez-vous, le plaiſir?

DAMIS.

Je crois qu'oui.

L'AUTEUR.

Vous y gagnerez plus en dépendant de lui.
Loin d'être ſes tyrans, devenez ſes eſclaves.
Ennemi d'un joug rigoureux,
Si tôt qu'il n'eſt plus libre, il devient l'ennui même.
Renoncez au plaiſir, ou changez de ſyſtême.
Quand il cherche à vous rendre heureux,
Ceſſez de lui preſcrire une triſte formule.
Les moiens qu'il ſaiſit ſont toûjours les meilleurs.
Quelque forme qu'il prenne, ici tout comme ailleurs
Croyez que le plaiſir n'eſt jamais ridicule.
Son nom le définit. Dès qu'il eſt, c'eſt aſſez.
Les régles n'y ſont rien. Il eſt au deſſus d'elles.
Quant à nous, ne ſoyons jamais embarraſſez
Que de le préſenter ſous des formes nouvelles.
C'eſt à nous autres d'en trouver;
C'eſt à vous de les approuver.

L'AMI.

Eh mais! il a raiſon: que diable! au bout du compte,

Nous ne devons ici proſcrire que l'ennui.

DAMIS.

S'il eſt vrai, craignez donc la Piéce d'aujourd'hui.

L'AMI.

Elle peut réüſſir.

DAMIS.

L'épreuve en ſeroit prompte.

L'AMI.

Je me préviens pour elle.

DAMIS.

Ah! je m'en réjoüis.
Pour moi, je ſuis prévenu contre.

L'AMI.

Eſtes-vous toûjours juſte en pareille rencontre?

DAMIS.

Seriez-vous curieux de perdre cent Loüis?

L'AMI.

Gagez contre Monſieur.

DAMIS.

Il en eſt bien le maître.

L'AUTEUR *à part.*

Je ne riſque déja que trop.

L'AMI.

Cela peut être.

L'AUTEUR *à Damis.*

Et combien mettrez-vous?

DAMIS.

Autant.

L'AUTEUR.

Ah ! c'eſt trop peu.
Quand il s'agit du ſort d'une Piéce nouvelle,
On a tant davantage à parier contre elle,
Qu'on ne peut mettre moins de dix contre un
au jeu.
Pour qu'elle reuſſiſſe il faut preſque un miracle.
Mais la Toile ſe léve.

DAMIS.

Adieu, Meſſieurs, adieu.
Je m'en vais me placer.

L'AMI.

Vous vous troublez ?

L'AUTEUR.

Morbleu,
Son préjugé pourroit devenir un oracle.

Fin du Prologue.

AMOUR POUR AMOUR,

COMEDIE

En trois Actes, en Vers.

ACTEURS.

UNE FE'E, ſous le nom d'ASSAN; Prince Perſan.

AZOR, Génie, Amant de Zemire.

ZALEG, Génie, Amant de Nadine.

ZEMIRE.

NADINE.

Troupe d'Habitans & d'Habitantes.

La Scene eſt dans un Hameau voiſin de Bagdat.

AMOUR POUR AMOUR.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AZOR, ZALEG.

AZOR.

TU sors d'avec Nadine ; & cet Objet charmant
T'aura communiqué son aimable enjoûment :
Car on prend volontiers l'humeur de ce qu'on aime ;
N'est-il pas vrai, Zaleg ?

ZALEG.

Je ris d'un ſtratagême,
Dont je vais eſſayer le ſuccès en ce jour.
Mais à quoi me ſert-il d'être heureux en amour ?

AZOR.

Comment donc ?

ZALEG.

Si la Fée eût eu la moindre envie
De nous laiſſer revoir un jour notre Patrie,
Dès long-tems ſa promeſſe auroit eu ſon effet.

AZOR.

Tu murmures !

ZALEG.

J'ai tort !

AZOR.

Sans doute.

ZALEG.

Tout-à-fait !
Pour des êtres tels que nous ſommes,
Il eſt fort amuſant de vivre avec des Hommes ;
Pour peu qu'on les connoiſſe, on en eſt bien-tôt las.
Notre exil eut d'abord pour moi quelques appas ;
Et je regrette moins le ſéjour des Génies.
A tout prendre, il eſt vrai que, chez le genre humain,
On peut rencontrer ſous la main

Des Mortelles assez jolies ;
Et que, parmi l'espéce, il se trouve des cœurs,
Dont il nous seroit doux de nous rendre vainqueurs,
Mais tout ce que l'on en peut dire,
Est que la Terre a ses plaisirs.
Hé comment pourroient-ils remplir tous nos desirs,
Puisqu'à ceux des Mortels ils ne peuvent suffire ?

AZOR.

Tu n'as donc plus d'espoir.

ZALEG.

Ma foi, je n'en ai plus.

AZOR.

Va, nous verrons finir notre métamorphose.
Tu sçais la loi qu'on nous impose
Pour rentrer dans les droits dont nous sommes déchus,

ZALEG.

Oui, sous cette figure assez hétéroclite,
Je sçais qu'il faut nous faire aimer
D'un objet qui soit jeune, & digne de charmer ;
C'est la condition que l'on nous a prescrite ;
Nous avons satisfait à tout exactement.

AZOR.

Il faut croire que non.

ZALEG.

Comment ?
N'avons-nous pas rempli cette clause importune ?

AZOR.

J'en doute.

ZALEG.

Ah ! c'eſt à quoi je ne m'attendois pas.
Quelque part où le ſort ait promené nos pas ;
Quoi ! N'avons-nous pas fait vingt conquêtes pour une ?
Cependant nous voilà, tout comme au premier jour,
Habitans enchaînez dans ce maudit ſéjour :
Et la clauſe a pourtant été bien accomplie.

AZOR.

Pour obtenir notre retour,
Il falloit inſpirer un véritable amour ;
Cette condition n'a pas été remplie.

ZALEG.

En voici bien d'une autre ! Hé, qu'avons-nous donc fait ?

AZOR.

Nous n'avons inſpiré qu'un goût foible & volage ;
Et l'on n'a pris, pour nous, qu'un amour de paſſage.

ZALEG.

Ma foi, je n'en crois rien : je ſuis sûr de mon fait.
J'ai plû, je me ſuis fait aimer.

AZOR.

En appparence.

ZALEG.

Et mais, on me l'a dit cent fois

AZOR.

Vaine assurance.

ZALEG.

Vous me poussez à bout.... Parbleu, j'en suis charmé;
Vous verrez qu'on peut être heureux sans être aimé.

AZOR.

Le véritable Amour n'est plus guére en usage.

ZALEG.

Vous rafinez sur tout... Pour moi, je suis plus sage.
Nous serions, selon vous, pour jamais en éxil,
Puisqu'on ne peut trouver de cet amour sincére!
Mais où se tient-il donc? C'est donc une chimére!
Et vous, Seigneur Azor, dites-moi, se peut-il
Qu'on n'ait point eu pour vous un amour véritable!

AZOR.

Ah! rien n'est plus indubitable.
Mais laissons le passé, songeons présentement...

ZALEG.

Croyez que le présent n'ira pas autrement.

AZOR.

Et pourquoi donc? Nadine, & l'aimable Zémire,
Sont capables d'aimer bien véritablement

ZALEG.

On se flatte toujours de ce que l'on désire.

Auſſi ; que n'avez-vous aimé
Cette Fée, à préſent inflexible & cruelle,
Dont le cœur fut pour vous vainement enflammé ?
C'eſt notre Souveraine. Elle étoit aſſez belle.
Elle ne nous eût pas envoyez ici-bas,
Pour chercher un amour qui ne s'y trouve pas.
Car, ſur quoi fondez-vous un eſpoir qui m'étonne ?
Si la Fée eût voulu nous laiſſer nos attraits,
Paſſe encor : mais Seigneur, Nous paroiſſons tout prêts
D'entrer dans la Saiſon qui précéde l'Automne.

AZOR.

Depuis que, ſous ces traits, nous ſommes déguiſez,
Ont-ils changé ?

ZALEG.

Non : mais nos tréſors épuiſez...

AZOR.

En avons-nous beſoin auprès de nos maîtreſſes ?
Ce ne ſont, à leurs yeux, que de fauſſes richeſſes.

ZALEG.

L'amour le plus honnête en conſomme toûjours.
Il vous eſt deffendu de dire qui vous êtes.
Et vous ne pouvez faire entrer dans vos fleurettes
Tous ces mots conſacrez aux plus tendres amours:
Ceux *d'aimer*, *d'adorer*, *de flâme*, *de tendreſſe*,
Ne vous ſont pas permis. La deffenſe eſt expreſſe.
Vous en êtes réduit aux ſoins officieux,

Aux aſſidüitez, au langage des yeux,
Aux marques d'amitié.

AZOR.

Que faire?

ZALEG.

Quand on donne, on n'a pas beſoin de commentaire.
Et pour vous achever, vous avez un Rival,
Qui ne s'en tiendra pas à l'amour paſtoral.
Ses grands airs, ſes grands mots, ſon rang, ſon opulence,
Doivent emporter la balance.
Qu'avez-vous à pouvoir mettre en comparaiſon?
De l'eſprit, du ſçavoir, du ſens, de la raiſon,
Et le reſte; Seigneur, tout cela mis en ſomme
Fait tout juſte en amour zero, je le ſçais bien.

AZOR.

Mais Aſſan n'eſt qu'un fat.

ZALEG.

Et morbleu, n'eſt-ce rien?
Pour l'ordinaire, un fat ſupplante un honnête homme.
C'eſt l'ordre. Attendez-vous à joüir de malheur.

AZOR.

Ah! Zémire, Zémire, aurois-je la douleur
De vous voir devenir ſon heureuſe conquête?

ZALEG.

Il a tout ce qu'il faut pour lui tourner la tête.

Zémire aura le ſort que tant d'autres ont eu.

AZOR.

Ne la compare point à tout ce que j'ai vû.
Toute comparaiſon ſeroit injurieuſe.

ZALEG.

Je m'attendois à ce diſcours ;
Car, en fait de maîtreſſe, il arrive toûjours
Qu'on croit que la derniére eſt la plus merveilleuſe.

AZOR.

Ah, quelle différence ! Et que j'ai de raiſons
Pour excepter Zémire, & pour mieux juger d'elle !
A cet âge, où l'on croit qu'il ſuffit d'être belle,
Zémire croit avoir beſoin de mes leçons.
Que dis-je ? Elle en connoit le prix.
Loin de laſſer ſa complaiſance,
Mes conſeils ſont reçus avec reconnoiſſance.
Les progrès que j'ai faits, ne m'ont pas moins ſurpris
Que le fonds de ſon cœur & de ſon caractére.
Non, Zaleg, les ſoins aſſidus
Que je prends tous les jours d'une éléve ſi chére,
Pour Zémire & pour moi ne ſeront point perdus.

ZALEG.

Et ne voit-elle rien à travers ce myſtére ?

AZOR.

Hélas ! je n'en ſçais rien. Mais indépendemment

De l'ordre rigoureux qui me force à me taire,
Je n'aurois pas voulu me conduire autrement.
Je crois que le plus ſûr eſt de chercher à plaire;
D'aimer, avant que d'être un Amant déclaré.
Un aveu bien ſouvent ne devient téméraire
Que faute d'être préparé.
C'eſt ainſi que mes ſoins, agréez par Zémire,
La ménent pas-à-pas vers l'amoureux empire;
Elle s'attache à moi, ſans s'en appercevoir.
Elle s'accoutume à m'entendre;
La ſincére amitié qu'elle me laiſſe voir,
Se changera bientôt en amour le plus tendre:
Ce moment n'eſt pas loin; il viendra; je l'attends.

ZALEG.

Ce moment pourroit bien n'arriver de long-temps.
Suppoſez que Zémire, à qui vous pourriez plaire,
Ait pour vous cet amour qui vous eſt néceſſaire;
S'il demeure ſecret, il vous ſervira peu.
Il faut qu'elle en faſſe l'aveu,
De façon que la Fée en ſoit bien convaincüe:
Autrement, marché nul, & l'affaire eſt rompüe.
Il faut qu'avec ſincérité,
Et ſans aucune obſcurité,
Zémire diſe d'elle-même;
J'aime Azor; c'eſt Azor que j'aime.
Ce ſont les mots preſcrits.

AZOR.

Helas ! je le ſçais bien.

ZALEG.

Tous les équivalens ne ſerviroient à rien.

AZOR.

Zémire les dira.

ZALEG.

La chimére eſt nouvelle !
Elle ne les ſçait pas ; comment les dira-t-elle ?

AZOR.

Comment ?

ZALEG.

Oui ; répondez à cette objection.

AZOR.

La nature & l'amour les lui pourront apprendre.

ZALEG.

Ah Seigneur ! c'eſt fort bien le prendre ;
En admettant la ſuppoſition,
Pourra-t-elle, avec vous, en faire aucun uſage ;
Que vous ne vous ſoyez déclaré ſon Amant ;
Que vous n'ayez parléfcomme on parle en aimant ?
Préviendra-t-elle votre hommage ?
Quand vous en ſeriez adoré,
Ira-t-elle au-devant d'un amour ignoré ?
Elle doit vous laiſſer venir, & vous attendre.
Et vous vous attendrez tous deux.

AZOR.

Ainſi le veut la Fée.

ZALEG.

Ah ! je crois mieux l'entendre.
Je compte, en dépit d'elle, être bien-tôt heureux.
Sans craindre qu'elle s'en offenſe,
J'ai trouvé le ſecret d'éluder ſa deffenſe.
Nadine va ſçavoir, à n'en pouvoir douter,
Que je l'aime.

AZOR.

Tu ſçais ce qui peut t'en coûter.

ZALEG.

Ne craignez rien pour moi. J'ai chargé du meſſage
Certains jeunes oiſeaux dreſſez pour cet uſage.
Nadine, avant la fin du jour,
Aura bien entendu parler de mon amour.

AZOR.

Va donc, & réüſſis.

ZALEG.

Je n'en ſuis pas en peine.

AZOR.

Adieu.

SCENE II.

AZOR *seul.*

VOici l'heure à peu près :
Voyons dans la route prochaine
Si Zémire n'eſt point ſous ces ombrages frais.

SCENE III.

ZEMIRE, NADINE.

NADINE.

NE ſerions-nous pas mieux d'être avec nos Compagnes
A folâtrer enſemble au milieu des campagnes ?

ZEMIRE.

Ces prétendus plaiſirs ne flattent plus mes ſens.

NADINE.

En trouvez-vous ici de plus intéreſſans ?
Et peut-on préférer ces bois à nos prairies ?
Je voudrois égayer un peu mes réveries.
Pour moi j'irois plutôt au bord de nos ruiſſeaux ;
On entend leur murmure ; on voit couler leurs eaux ;
Aſſiſe ſur les fleurs qu'ils font ſans ceſſe éclore ;

On en cueille ; on s'en pare ; on s'embellit encore ;
On y reſpire un air délicieux,
Qui donne à nos attraits une fraîcheur nouvelle ;
Leur onde claire & pure eſt un miroir fidelle ;
On peut avec plaiſir y promener ſes yeux ;
Le ciel s'y peint, & l'on s'y voit ſoi-même.

ZEMIRE.

Ces amuſemens-là ne ſont plus ceux que j'aime.
Tu vois comme l'on change !

NADINE.

Oui, ſans ſçavoir pourquoi.
Ne l'éprouvai-je pas moi-même ? expliquez-moi,
Pourquoi, de jour en jour, je deviens ſi joyeuſe.
Souvenez-vous du tems, où vous diſiez très-bien
Qu'une fille ennuyée eſt toujours ennuyeuſe.
Je l'étois ; ou plutôt je n'étois bonne à rien:
Mais nous avons troqué d'humeur l'une avec l'autre :
Vous avez pris la mienne ; & moi, j'ai pris la vôtre ;
Je crois, en bonne foi, vous devoir du retour.

ZEMIRE.

Peut-être.

NADINE.

Ah ! rien n'eſt plus viſible,
Eh quoi ! Tous vos plaiſirs s'envolent chaque jour.

ZEMIRE.

D'autres ont ſuccédé,

NADINE.

Celan'eſt pas poſſible ;
Et quels ſont ces plaiſirs ?

ZEMIRE.

Ce ſont ceux que le temps,
L'âge, avec la raiſon, amènent chaque année.

NADINE.

Ah, ah, vous parlez d'âge ! A peine êtes-vous née.

ZEMIRE.

Hé quoi donc ? Dans quatre ans n'aurai-je pas vingt ans ?

NADINE.

Eh mais, un jour viendra que nous en aurons trente.
D'ici-là, c'eſt un ſiécle. On n'en voit pas la fin.
Cependant, profitons de la ſaiſon courante.
Dans les plaiſirs du tems coulons notre deſtin.
Nous ferons comme ont fait nos méres, nos parentes.
D'ailleurs, chaque ſaiſon a des fleurs différentes ;
Chaque âge doit avoir ſes plaiſirs ; au ſurplus . . .

ZEMIRE.

Tout me donne à réver ;

NADINE.

Et moi, tout me diſſipe.

ZEMIRE.

Je me forme l'eſprit ;

NADINE.

Et moi je m'émancipe.

ZEMIRE.

J'occupe mes loisirs.

NADINE.

Pour moi, je n'en ai plus.

ZEMIRE.

Tandis que je le puis, j'amasse, je rassemble
Dequoi me faire un fond heureux & suffisant
Pour un temps à venir :

NADINE.

Vous perdez le présent
Qui vaut tout l'avenir ensemble.
On ne rajeunit pas :

ZEMIRE.

Hé qu'importe ?

NADINE.

Fort bien,

ZEMIRE.

Ah ! de grace, finis ce fâcheux entretien,

NADINE.

Vous ne méritez pas, d'être à l'âge où vous êtes,
Ni même les faveurs que le ciel vous a faites.
Peut-on s'en soucier si peu !
Ce que parmi les fleurs est la rose nouvelle,
Vous l'êtes parmi nous ; & d'un commun aveu ;
Nous vous cédons l'honneur d'en être la plus belle.
Encor faut-il y prendre un peu de part !
Quelque riche qu'on soit des dons de la nature,

Il ne faut pas laiſſer que d'y joindre un peu d'art:
La beauté même a beſoin de parure.
Pardonnez ma franchiſe, & ſçachez votre état;
Déja cette langueur qui vous eſt étréngére,
A fait ſur vos appas une trace legére
Et l'ennui qui vous gagne altére votre éclat.

ZEMIRE.

Je ſuis donc bien changée;

NADINE.

Eh mais, un peu, vous dis-je:
Si vous n'y mettez ordre....

ZEMIRE.

Hélas!

NADINE.

Vous ſoupirez?

ZEMIRE.

Il eſt vrai.

NADINE.

Qu'avez-vous? Quel ſujet vous afflige
Zémire, eſt-ce-là tout ce que vous me direz?

ZEMIRE.

Tu m'en demandes plus que je n'en ſçais encore.

NADINE.

Le myſtére entre nous n'eſt pas trop de ſaiſon.

ZEMIRE.

Puis-je expliquer ce que j'ignore?

NADINE.

NADINE.

Hé quoi, vous prétendez que c'eſt à la raiſon
Qu'il faut attribüer votre métamorphoſe?

ZEMIRE.

Je l'ai cru;

NADINE.

Mais il faut qu'elle ait une autre cauſe

ZEMIRE.

Une autre cauſe?

NADINE.

Aſſurément:
C'étoit votre penſée; & moi, voici la mienne.
Lorſque la raiſon vient (puiſqu'il faut qu'elle vienne)
Peut-elle en même-tems, & ſi différemment,
Changer, comme elle a fait, mon humeur & la vôtre;
Egayer l'une, attriſter l'autre?
Elle doit opérer de la même façon.

ZEMIRE.

Mais effectivement j'en ai quelque ſoupçon.

NADINE.

Avoüez-moi d'où vient votre langueur extrême.
Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe au-dedans de vous-même?

ZEMIRE.

Avec étonnement je regarde ces lieux.

Hélas ! depuis un temps que ſuis-je devenüe ?
Il ſemble que j'habite une terre inconnüe :
Tout ce qui m'environne eſt étrange à mes yeux ;
Je vois différemment ce qui s'offre à ma vüe ;
Mon ame eſt autrement émue.
Mes eſprits & mes ſens n'ont plus le même cours :
J'y trouve un changement qui n'eſt que trop viſible ;
Je me cherche en moi-même, & je m'y perds toujours.
Je n'ai plus rien de libre. Il ne m'eſt pas poſſible
De démêler d'où vient le trouble de mon cœur.
C'eſt en vain que je veux ſortir de ma langueur :
Je m'y ſens retenir par d'invincibles charmes.
Je m'exhale ſans ceſſe en ſoupirs, en regrets :
Et ſans ſçavoir quels ſont mes ſentimens ſecrets,
Souvent je m'attendris juſqu'à verſer des larmes.
Cependant, quel que ſoit l'état où tu me vois,
Il ne me déplaît pas autant que tu le crois.

NADINE.

Le meilleur ſeroit, ce me ſemble,
De chercher à ſortir d'un état importun.
C'eſt comme un ſort : il y reſſemble ;
A l'égard du remède, il doit s'en trouver un.
Que ne conſultez-vous ? . . .

ZEMIRE.

Qui donc ?

NADINE.

Azor.

ZEMIRE.

Je n'oſe.

NADINE.

Vous n'oſez ?

ZEMIRE.

Non, vraiment.

NADINE.

Et quelle en eſt la cauſe ?

ZEMIRE.

Hélas ! c'eſt ce que juſqu'ici
Je n'ai pas encor éclairci.

Elle ſe regarde.

Mais à propos de lui, vraiment, je me rappelle
Qu'il faut que je retourne au Hameau promptement.
Attends-moi. Je reviens ici dans un moment.

NADINE.

J'attendrai.

ZEMIRE.

Sois toujours ma compagne fidelle.
Je n'ai confié ma douleur ;
Tu vois que j'ai bien du malheur :
C'eſt un titre de plus pour m'aimer davantage.

NADINE.

Allez, je ſçais à quoi notre union m'engage :
Comptez de plus en plus ſur ma tendre amitié.

ZEMIRE.

Ne t'en vas pas.

NADINE.

Hé non.

SCENE IV.

NADINE *ſeule.*

Elle me fait pitié.
Azor la perd. Depuis cette Epoque fatale,
Zémire chaque jour fond, change, & dépérit.
Et voilà ce qu'on gagne à raiſonner morale;
Et, qui pis eſt encore, à s'en remplir l'eſprit!
J'ai toujours bien penſé qu'elle nous eſt mortelle.
La fureur de ſçavoir quelque choſe de plus,
Et de primer ſur nous d'une façon nouvelle,
De pouvoir abonder en diſcours ſuperflus,
De parler, ou plutôt d'ennuyer comme un Livre,
Entre Azor & Zémire a fait la liaiſon.
Si, par un coup du ciel, elle ne s'en délivre,
La pauvre malheureuſe y perdra la raiſon.

SCENE V.

AZOR, NADINE.

NADINE.

Vous cherchez Zémire ?

AZOR.

Oui, Nadine, Je la cherche.

NADINE.

Elle ſort à l'inſtant de ces lieux.
Peut-être qu'elle a craint de paroître à vos yeux.

AZOR.

Pourquoi donc.

NADINE.

Je me l'imagine.

AZOR.

Elle me voit toujours avec tant de bonté !

NADINE.

Ne fait-on jamais rien contre ſa volonté ?
Excuſez ma franchiſe.

AZOR.

Elle eſt un peu cruelle.

NADINE.

Vous veniez reprendre avec elle
Ces ſublimes diſcours, ces propos merveilleux,

Ces entretiens abſtraits, que d'abord on admire;
Et qu'on ne tarde guére à trouver ennuyeux?

AZOR.

Nos entretiens ſont tels qu'il convient à Zémire:

NADINE.

Je ne ſçais pas comment elle a pu s'en coiffer.
Ce n'eſt point notre fait que de philoſopher.
Quoi qu'on diſe, en faveur du ſéxe dont nous ſommes,
Les éloges ſont faux, ou du moins trop flatteurs.
Le ciel ne nous fit point pour être des Docteurs:
C'eſt un métier qu'il faut abandonner aux hommes,
Par forme, comme on dit, de dédommagement.
Chacun a ſon talent. L'Art de plaire eſt le nôtre;
Celui de raiſonner, bien ou mal, eſt le vôtre.
Ainſi tout s'eſt trouvé réparti ſagement.
Zémire vient d'en faire une épreuve aſſez belle.
Avant que vous euſſiez ſur elle
Acquis un peu trop de pouvoir;
Elle avoit tout l'eſprit que nous devons avoir;
Elle cherchoit à plaire; elle paroit ſes charmes;
Et de l'ajuſtement y joignoit le ſecours.

AZOR.

Sa beauté n'a beſoin que de ſes propres armes.

NADINE.

Chanſons! En ſe parant, on y gagne toujours.

D'ailleurs, tout s'enſuivoit; les plaiſirs & les graces
Sembloient voltiger ſur ſes traces.

AZOR.

Ne les y voit-on plus ?

NADINE.

Non.

AZOR.

C'eſt donc d'aujourd'hui ;

NADINE.

La date n'y fait rien. Elle ſe meurt d'ennui.

AZOR.

Je n'en ſçais pas la moindre choſe.

NADINE.

C'eſt que l'on ne ſçait pas tous les maux que l'on cauſe.

AZOR.

Je la vois tous les jours.

NADINE.

Mais je la vois auſſi.

AZOR.

Elle ne ſemble pas avoir aucun ſouci.

NADINE.

Sa triſteſſe paroît aſſez ſur ſon viſage ;
Et je ne comprends pas que l'on diſpute un fait.

à part. AZOR.

De l'amour que j'inſpire eſt-ce un heureux préſage?

Aurois-je le bonheur de cauſer cet effet ?
Où bien ſeroit-ce Aſſan, pour qui Zémire !...
haut.
Mais quelle viſion ! Que venez-vous me dire ?
Votre amie a préciſement
Cette douce gayeté, cet aimable enjoûment,
Qui, ſans aller jamais juſques à la folie,
S'éloigne également de la mélancolie.

NADINE.

Ah ! c'eſt qu'apparemment je ne m'y connois point.

AZOR.

Je ne puis vous paſſer ce point.
Elle de la triſteſſe ? Elle n'en a pas l'ombre.

NADINE.

Elle eſt ſi bien en proye au chagrin le plus ſombre,
Que même ſa beauté s'en reſſent.

AZOR.

Ah, grands Dieux !
Jamais un feu plus vif n'a brillé dans ſes yeux :
Les beaux jours du printemps ne ſont pas plus beaux qu'elle :
A chaque inſtant quelque grace nouvelle
Vient, d'un nouvel éclat, embellir ſes appas.

NADINE.

Il faut donc qu'avec vous elle ſe contreſaſſe.

AZOR.

AZOR.

Nadine, la beauté ne ſe contrefait pas,

NADINE.

Je voudrois qu'elle vînt pour vous confondre en face :
Je l'attends ici juſtement.

AZOR.

Je conviens avec vous que ſon ajuſtement
N'emprunte point de l'art la folle bigarrure ;
Que la ſimplicité fait toute ſa parure.
Nadine je ne puis la blâmer en cela.

NADINE.

Vous avez raiſon.

SCENE VI.

ZEMIRE, *avec gayeté & ornée galamment avec des fleurs.* AZOR, NADINE.

ZEMIRE.

ME voilà.

AZOR.

Quelle parure ! Ah ciel !

NADINE.

Quelle joie éclatante !

AZOR.

à part.

Zémire cherche à plaire, & ce n'eſt pas à moi.

ZEMIRE.

J'ai ſuivi tes avis.

NADINE.

Je devine pourquoi.
Vous me paroiſſez bien contente !

ZEMIRE.

Pour contente, à preſent je le ſuis.

NADINE.

Un moment
Apporte bien du changement.

AZOR.

Ah ! Nadine, un moment, laiſſez-nous, je vous prie.

NADINE.

Volontiers : Auſſi-bien ſe ſérieux m'ennuye.

SCENE VII.

AZOR, ZEMIRE.

ZEMIRE.

AZor !...

AZOR.

Zémire !...

ZEMIRE.

Hé mais...

AZOR.

Hé bien ?

ZEMIRE.

Vous paroissez Réveur !

AZOR.

Je le deviens.

ZEMIRE.

Pourquoi donc ?

AZOR.

Je ne sçais.

ZEMIRE.

Par quelle avanture imprévûe
Aurois-je le malheur de bleſſer votre vûe ?

AZOR.

Votre éclat m'éblouït.

ZEMIRE.

Quel eſt ce ſombre accueil !
Azor ne daigne pas m'honorer d'un coup d'œil !

AZOR.

Ah ! Vous embellissez ce qui pare les autres.

ZEMIRE.

Des complimens ſi vains ne peuvent me flatter.

AZOR.

Vous vous les ôtez.

ZEMIRE.

Daignez mieux me traiter ;

Azor, au nom des Dieux, quels chagrins ſont les vôtres?

AZOR.

Que me demandez-vous?

ZEMIRE.

D'en être de moitié.

AZOR.

Je ſuis trop malheureux.

ZEMIRE.

Mes inſtances ſont vaines!
Si vous ne voulez pas que j'entre dans vos peines,
Quand voulez-vous jouïr de ma tendre amitié?
Elle peut, au défaut de mon expérience,
Du moins, de vos malheurs, adoucir la rigueur.

AZOR.

Mais vous, qui me preſſez de vous ouvrir mon cœur,
Avez-vous bien en moi la même confiance?
Depuis qu'auprès de vous je me ſuis attaché,
Voyons, n'ayez-vous rien que vous m'ayez caché?
La confiance éxige, & veut du réciproque.
Ce doux épanchement doit être mutuël.
Hé quoi donc? Vous gardez un ſilence équivoque!

ZEMIRE, *à part.*

Nadine aura tout dit.

AZOR, *à part.*

Ah, quel moment cruël!

Haut.

Le trouble & la rougeur vous ſervent d'interprête.

ZEMIRE.

Azor, ne croyez pas une Amie indiſcrette.

AZOR.

Ce reproche ingénu n'eſt pas un déſaveu.
Zémire.....

ZEMIRE.

Qu'ai-je dit ?

AZOR.

Remettez-vous un peu.
Concertez mieux votre réponſe.

On entend un bruit de Cors de chaſſe.

Qu'entens-je ? C'eſt Aſſan ! Ce grand bruit nous l'annonce.
Vous l'attendiez, ſans doute ! Il tourne ici ſes pas,
Et vient, fort à-propos, vous tirer d'embarras.
Je ferai beaucoup mieux de lui céder la place.
à part.
Obſervons-les des yeux.

SCENE VIII.

ASSAN, ZEMIRE. *Suite d'Aſſan.*

ASSAN *à ſa ſuite.*

JE rejoindrai la chaſſe.

SCENE IX.

ASSAN, ZEMIRE.

ASSAN. *A part.*

SOus ces traits empruntez, continüons toujours
A me venger d'Azor, en troublant ſes amours ;
L'ingrat n'a pû m'aimer, empéchons qu'on ne l'aime.
Haut.
Ah ! Zémire, c'eſt vous ! Mon bonheur eſt extrême.
Je m'échape en ſecret pour venir honorer
L'objet le plus charmant que le Ciel ait fait naître.
Dans ſon plus bel Ouvrage, Aſſan vient l'adorer.
Zémire, à ce portrait, devroit ſe reconnoître.

ZEMIRE *inquiéte.*

Qui, moi ?

ASSAN.

Vous ſeule y reſſemblez.
Ramenez vos regards errants dans ces retraites.
Ne cherchez point ailleurs ce qui n'eſt qu'où vous êtes.
L'Amour & la beauté ſont ici raſſemblez ;
Aſſan vient, à vos pieds, dépoſer ſon hommage.
Vous ne me dites rien ;

ZEMIRE.

Vous parlez un langage
Qui ne s'eſt pas encore introduit dans ces lieux.

ASSAN.

C'eſt celui qu'il convient de parler à Zémire ;
Et je n'exprime rien que ce qu'elle m'inſpire.

ZEMIRE.

Si je vous inſpirois, je vous entendrois mieux.

ASSAN.

Zémire, ſe peut-il que rien ne vous éclaire ?
Quoi ! Vous ne voyez pas que je cherche à vous plaire,
Que je vous aime enfin ?

ZEMIRE.

Vous m'aimez ! Et pourquoi !
A peine avez-vous fait connoiſſance avec moi.

ASSAN.

Vous avez triomphé dès la premiere vûe,
Mon cœur fut pénétré d'une atteinte imprévûe,
Quand j'ai voulu combattre, il n'en étoit plus temps.

ZEMIRE.

Plus vous vous expliquez, & moins je vous entends.
Ces grands mots de combat, de triomphe, d'atteinte,
M'embaraſſent l'eſprit.

ASSAN.

En quoi ?

ZEMIRE.

Il sembleroit que c'est par force & par contrainte
Que vous avez conçu de l'amitié pour moi.

ASSAN.

Vous parlez d'amitié, lorsque je vous adore !
Ce que vous m'inspirez porte un nom plus charmant.

ZEMIRE.

Et quel est-il ?

ASSAN.

L'amour, dont le feu me dévore.

ZEMIRE.

Dites-moi, cet amour est donc un sentiment.

ASSAN.

Ah ciel, si c'en est un !

ZEMIRE.

Voilà ce que j'ignore.
Plus doux que l'amitié ?

ASSAN.

Mille fois plus encore.
De tous les sentimens, l'amour est le plus doux.
Tel qu'il est dans mon cœur, il les renferme tous.

ZEMIRE. *A part.*

Il peut avoir raison.

ASSAN.

Le rapport eſt fidelle.
Puiſſiez-vous en juger par vous-même en ce jour!
La plus vive amitié n'en eſt qu'une étincelle :
Ou plutôt elle n'eſt que l'ombre de l'Amour.

ZEMIRE.

Jamais rien d'approchant n'a frappé mes oreilles ;
J'en ignorois juſques au nom.
Pourriez-vous m'expliquer de ſi grandes merveilles?
Quand on a de l'amour, à quoi le connoît-on ?

ASSAN.

A tout ce que je ſens, quand le ſort nous raſſemble.

ZEMIRE.

Et que reſſentez-vous ?

ASSAN.

Tous les plaiſirs enſemble.

ZEMIRE *à part.*

Voilà l'effet qu'Azor produit ſur tous mes ſens.

ASSAN.

Puis-je vous exprimer tout ce que je reſſens,
L'effet, que font ſur moi vos armes invincibles ?
On ne définit bien l'amour qu'aux cœurs ſenſibles.
Ce qu'on ne reſſent point ne s'imagine pas.

ZEMIRE.

Fort bien.

ASSAN.

M'entendez-vous ?

ZEMIRE,

Je vous ſuis pas-à-pas.
Et quand vous me quittez ?

ASSAN.

Quelle horreur m'environne !
Oui, Zémire, auſſitôt mon bonheur m'abandonne ;
Les chagrins, les ſoucis m'attendent au retour ;
Par tout ailleurs, qu'au fond de cet heureux ſéjour,
Aucun amuſement n'eſt plus à mon uſage :
Je ne ſçais quelle affreuſe & mortelle langueur
Répand autour de moi le plus ſombre nüage.

ZEMIRE *A part.*

Il ſemble, mot-à-mot, lire au fond de mon cœur.
Aurois-je de l'amour ? Achevons de m'inſtruire.
haut.
Je devine, à peu près, ce que vous m'enſeignez.
J'imagine l'état que vous me dépeignez :
Mais quel but a l'amour ? A quoi peut-il conduire ?

ASSAN.

Au bonheur le plus grand, quand il eſt mutuel.

ZEMIRE.

Et quand il ne l'eſt pas ?

ASSAN.

Ah ! rien n'eſt plus cruel.

ZEMIRE.

Comment faut-il qu'il ſoit pour être réciproque ?

ASSAN.

On ne peut s'y tromper ; rien n'eſt moins équivoque.
Pour être l'un à l'autre, il ſemble qu'on ſoit né ;
Chacun, vers l'objet de ſa flâme,
Par un penchant égal, eſt ſans ceſſe entraîné :
On ne fait plus qu'un cœur, qu'un eſprit & qu'une ame ;
On ne penſe, on n'agit, on n'éxiſte en effet
Qu'autant que l'on s'adore ; on devient ce qu'on aime.

ZEMIRE *avec joie.*

Ce que vous m'apprenez eſt le bonheur ſuprême,
Ah ! de tous les états, voilà le plus parfait.

ASSAN.

Ce n'eſt pas aſſez de me croire ;
Pour en être plus ſûre, agréez la victoire
Qui me met en votre pouvoir.

ZEMIRE.

C'en eſt aſſez ; j'ai ſçû ce que je veux ſçavoir.

ASSAN.

Non, Zémire, il vous reſte encore
A goûter le plaiſir d'aimer à votre tour.

ZEMIRE.

Que ſçavez-vous ſi je l'ignore ?

ASSAN *ſe jette aux pieds de Zemire.*

Que cet aveu m'eſt cher ! Oh, trop heureux retour !

Zémire, l'on peut donc vous aimer & vous plaire?

ZEMIRE.

Ce transport n'est pas nécessaire.

à part, en voyant Azor & fuyant.

Ah!

SCENE X.

AZOR *prend la place de Zémire.* ASSAN.

ASSAN.

JE connois le prix d'un don si précieux.
Zémire, aimez autant que vous êtes aimée;
Et soyez, à jamais, ma fortune, mes dieux....;
il se léve.
Qu'est devenu l'objet dont mon ame est charmée?
à Azor.
C'est toi qui l'as fait fuir, rival trop indiscret!
Reste; & dévore ici ta honte & ton regret.

SCENE VI.

AZOR *seul.*

CE qu'il me fait entendre, a dequoi me confondre.
Il n'est donc plus de cœur dont on puisse répondre?

D'où vient qu'à mon aſpect Zémire a diſparu?
Elle a fui, dès qu'elle m'a vû.
Seroit-ce par égard pour moi-même, ou pour elle?
Que veut dire un coup d'œil confus, embarraſſé,
Qu'elle ſemble m'avoir tendrement adreſſé?
La victoire d'Aſſan peut n'être pas réelle.
N'en croyons que Zémire. On peut lire aiſément
Dans le cœur ingénu de cet objet charmant.
Je pourrois avoir pris une allarme trop forte....
Je cherche à m'abuſer, je le ſens; mais n'importe;
Saiſiſſons une erreur qui flatte mes deſirs:
On n'en refuſe point de la main des plaiſirs.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZALEG *seul.*

L'Amour m'a fait trouver un heureux ſtratagême.
Nadine doit ſçavoir à préſent que je l'aime.
On n'avoit jamais pris de pareils truchemens.
Mais il ſuffit d'aimer ; & tout ſert aux amans.

SCENE II.

NADINE, ZALEG.

NADINE.

Reprenez vos oiſeaux.

ZALEG.

Pourquoi donc?

NADINE.

Quel dommage!
Vous leur avez gâté leurs chants harmonieux,
En y ſubſtitüant un refrain ennuyeux.
Je ne puis ſoutenir cet étrange ramage.

ZALEG.

Que vous disent-ils donc de si fâcheux.

NADINE.

Comment ?

Du matin jusqu'au soir, s'entendre incessamment
Répéter, fredonner, ramager à l'oreille ;
Zaleg aime Nadine ; est-il gêne pareille ?
Que ne leur laissiez-vous les sons mélodieux
Dont ils font retentir nos forêts & nos plaines ?

ZALEG.

Ils vous parlent de vous.

NADINE.

J'aimerois cent fois mieux
Les entendre chanter leurs plaisirs que vos peines.

ZALEG.

On peut varier ce refrain
Qui vous paroît trop uniforme.
Pour lui donner une autre forme,
Vous avez un moyen certain.
En transposant les noms . . . .

NADINE.

J'ai peine à vous entendre.

ZALEG.

Et mais, vous pourriez leur apprendre
A mettre votre nom à la place du mien.

NADINE.

Cela devoit, ce Nadine aime Zaleg.

ZALEG.

Fort bien.
Alors ils chanteroient mes plaisirs & les vôtres.

NADINE.

Je ne veux pas qu'ils soient dans la bouche des autres.
Bon voyage aux oiseaux: en faveur de leurs chants,
Ils vont tous, de ma grace, avoir la clef des champs.

ZALEG.

Soit. Ils iront dans ces retraites
Continüer leurs chants nouveaux;
Et bientôt les autres oiseaux
Seront aussi mes interprétes.
Ils auront des petits qui les imiteront.
Les uns, de proche en proche, iront dans les campagnes,
Dans les forêts, sur les montagnes,
Les apprendre aux échos qui les répéteront,
D'autres, accoûtumez à de plus grands voyages,
Traverseront les vastes mers,
Et porteront au bout de l'univers
La nouveauté de leurs ramages;
Et par là, nos deux noms réünis desormais,
Seront connus par tout, & ne mourront jamais.

NADINE.

Non; un pareil honneur n'est pas ce qui m'anime
Plus nous faisons de bruit, & moins on nous estime

Ainsi

Ainſi je garderai vos petits indiſcrets,
Afin qu'ils n'aillent pas répandre nos ſecrets.

ZALEG.

Ah! Nadine, achevez de me rendre la vie.

NADINE.

Avec Zémire ici je ſuis en rendez-vous.
Je la vois ; elle vient. Laiſſez-nous, je vous prie;
Elle n'a pas beſoin d'un témoin tel que vous.

SCENE III.

ZEMIRE, NADINE.

ZEMIRE.

NAdine, excuſes-moi, ſi je t'ai fait attendre.

NADINE.

Quand j'attends, je m'amuſe au lieu de m'ennuyer.
Eh bien, Azor, Aſſan, n'ont pû vous égayer ?

ZEMIRE.

Je ne ſçais plus auquel entendre.

NADINE.

Eh ; de leur tyrannie il faut vous affranchir.

ZEMIRE.

Ah, Nadine !

NADINE,

Quoi donc ?

ZEMIRE.

J'ai bien à réfléchir.

NADINE.

Sur quel ſujet?

ZEMIRE.

Sur tout ce que je viens d'apprendre.
Aſſan, qui me déplaît, que je ne puis ſouffrir,
Vient pourtant de me découvrir
Des choſes qui vont te ſurprendre,
Dont il ſemble qu'Azor ait craint de me parler,
Et qu'au fond de mon cœur j'ai peine à démêler.

NADINE.

Voyons.

ZEMIRE.

C'eſt une découverte
Qui pourra bien cauſer ma perte.

NADINE.

Que vous a-t'il appris?

ZEMIRE.

Le ſecret de mon cœur.

NADINE.

Comment?

ZEMIRE.

Oui, la cauſe cachée
De cette mortelle langueur
Que tu m'as, tant de fois, vainement reprochée.

NADINE.

La découverte eſt bonne; elle doit vous charmer

ZEMIRE.

Nous croyons nous aimer autant qu'on peut aimer?

NADINE.

Et jamais nous n'irons : rien n'égale la nôtre.

ZEMIRE.

Eh bien, dans la nature il est un sentiment
Cent fois plus doux, plus vif, plus tendre, & plus charmant,
Que toute l'amitié qui nous joint l'une à l'autre.

NADINE.

Et ce sentiment-là, comment l'appellez-vous?

ZEMIRE.

Il le nomme l'amour.

NADINE.

Eh bien, s'il est si doux,
Soit; ayons de l'amour; Zémire, il en faut prendre.

ZEMIRE.

J'ai bien peur d'en avoir. On vient de me l'apprendre.

NADINE.

Comment vous craignez d'en avoir?

ZEMIRE.

Oui, ma chere Nadine.

NADINE.

Et ne peut-on sçavoir
Pourquoi, loin d'en être enchantée
Zémire me paroît en être épouvantée?

Ne m'avez-vous pas dit qu'il n'eſt rien de plus doux ?

ZEMIRE.

Oui : mais il n'eſt charmant qu'autant qu'on en inſpire :
S'il n'eſt pas mutüel, c'eſt un crüel martyre.

NADINE.

Mais, vraiment, il ſera mutüel entre nous.
Si c'eſt-là le moyen de s'aimer davantage,
Zémire, vous n'avez qu'à m'en communiquer.

ZEMIRE.

Nous ne pouvons enſemble en faire aucun partage.
Cet amour.... je ne ſçais comment te l'expliquer....
Ah, que j'y ſuis embaraſſée !

NADINE.

Je ne puis deviner.

ZEMIRE.

Non, j'ai dans la penſée
Qu'il faut que tout me reſte, ou qu'un autre que toi,
Que je n'oſe nommer, le partage avec moi.
Par exemple, Aſſan m'aime ; il me l'a fait connoître :
Il a pour moi de cet amour :
Il ſera malheureux autant qu'on puiſſe l'être ;
Il n'obtiendra de moi jamais aucun retour.

NADINE.

L'énigme eſt un peu moins obſcure ;

Mais voyons, contez-moi cette étrange avanture.
Cet Aſſan, dites-vous, a pour vous de l'amour,
Et faute d'un certain retour,
Sa ſituation deviendra bien affreuſe ?

ZEMIRE.

Je ſerai dans le même cas.

NADINE.

Et ne pourriez-vous être un peu moins malheureuſe ?

ZEMIRE.

Non ; puiſqu'apparemment Azor ne m'aime pas.

NADINE. *à part.*

J'ai mes raiſons auſſi pour chercher à m'inſtruire.
haut.
Mais à quoi voyez-vous qu'Azor n'a point d'amour ?
Quel effet dans ſon cœur auroit-il dû produire ?

ZEMIRE.

Tous les tranſports qu'Aſſan m'a fait voir en ce jour.
Il vient de me jurer qu'il m'aime, qu'il m'adore ;
Qu'il a pris dans mes yeux un feu qui le dévore :
En termes plus flatteurs, plus doux, & plus charmans,
On ne peut jamais rendre un ſi ſenſible hommage.

L'encens qu'on offre aux Dieux ne vaut pas ce
langage :
Hélas ! c'eſt celui des Amans.
Dans la bouche d'Azor qu'il auroit eu de charmes !
Et qu'il m'épargneroit de ſoûpirs & de larmes !
Il s'en ſeroit ſervi, s'il avoit de l'amour :
Et peut-on en parler un autre à ce qu'on aime ?
Je ne me ſouviens pas qu'Azor, juſqu'à ce jour,
M'ait jamais fait joüir de la douceur extrême
De lui voir éprouver ces tranſports enchanteurs :
Jamais, en me parlant, il ne m'a fait entendre
Ni ces expreſſions, ni ces termes flatteurs,
Dont je crois que l'uſage eſt ſi doux & ſi tendre.
Les aurois-je oubliez, s'il les eût employez !
Azor n'a point d'amour.

NADINE.

Mais dites-moi, Zémire,
Suppoſez que vous en ayez,
Eſt-il ſûr que ce ſoit pour Azor ?

ZEMIRE.

Je l'admire !
Et quel autre que lui pourroit m'en inſpirer :
Sur ce qu'Aſſan m'a dit, je me ſuis reconnuë.
Le détail qu'il m'a fait a deſſillé ma vûë :
Ce n'eſt que loin d'Azor qu'on me voit ſoupirer.
Son abſence m'accable, & me devient mortelle.
Il ſemble que ce ſoit une Eclypſe cruelle.

Mais ſi-tôt que je le revois,
Ma ſituation change, elle n'eſt plus la même.
Il ranime mes yeux, mon eſprit, & ma voix.
Je me retrouve alors dans un état que j'aime.
Qu'il eſt doux ! Ah ! Nadine, en effet, je joüis
Du bonheur que je crois le plus grand de la vie.
Dans ces momens, toujours trop tôt évanoüis,
L'avenir, le paſſé, tout ſe perd & s'oublie.
Mes chagrins ſont ſi bien détruits ou ſuſpendus,
Qu'il ne me ſouvient pas d'en avoir jamais eus.

NADINE *à part.*

Je m'inſtruis fort bien avec elle.

haut.

Ah, comme vous vous animez !
Vous avez deviné, c'eſt lui que vous aimez.

ZEMIRE.

Oüi : mais j'aimerois ſeule.

NADINE.

Il vous ſuit avec zéle ;
Il vous donne des ſoins ; il vous préfére à nous.

ZEMIRE.

D'accord.

NADINE.

Il ne ſe plaiſt ſeulement qu'avec vous.

ZEMIRE.

Il n'entre point d'amour dans toute ſa tendreſſe.

Ce n'eſt que l'amitié qui pour moi l'intéreſſe.
Tous ſes ſoins les plus doux peuvent s'y rapporter.
Il ne me trouve pas digne d'un autre hommage.
Je manque apparemment d'attraits, d'eſprit ou d'âge.
Je ne puis plus me ſupporter.

Elle s'aſſied.

NADINE *à part.*

Tout bien conſidéré, je crois que Zaleg m'aime ?
Que ne me l'a-t'il dit ? D'où viennent ces égards.

ZEMIRE.

Qu'eſt-ce que tu dis-là ?

NADINE.

Je compte avec moi-même.

ZEMIRE.

Cependant, quand je ſonge à ces tendres regards
Qu'il attachoit ſur moi !... me ſerois-je trompée ?
Les miens plus d'une fois ont fait baiſſer les ſiens :
J'en ai ſouvent été frappée.
J'ai ſurpris des ſoupirs tout ſemblables aux miens.

NADINE.

Tant mieux.

ZEMIRE.

J'ai crû lui voir du trouble, des allarmes ;
Et quelque fois les yeux prêts à verſer des larmes,
Et tout-à-l'heure encore.

NADINE.

NADINE.

Il peut être enflammé.

ZEMIRE.

Mais ſa bouche jamais ne m'a rien confirmé.

NADINE.

Eh ! Ne gardez-vous pas avec lui le ſilence !

ZEMIRE.

Le ſien peut-il ſe colorer ?
Nadine, ah, quelle différence !
Suppoſé qu'Azor m'aime, il ne peut l'ignorer..
Il me vient une idée. Oſerois-je la croire ?
Eſt-il honteux d'aimer ? Faut il garder ſon cœur ?
Et ſeroit-ce bleſſer ſon devoir & ſa gloire
Que de reconnoître un vainqueur ?
Ah ! S'il faut que l'Amour ne ſoit qu'une foibleſſe,
Voilà ce que j'ignore.

NADINE.

Il n'eſt pas naturel....

ZEMIRE.

Cette idée en effet me révolte & me bleſſe.

NADINE.

Elle n'a donc rien de réel.
Vous vous fabriquez-là des terreurs inſenſées
Qu'il faut combattre, au lieu de s'en laiſſer ſaiſir ?
Dans la confuſion de vos triſtes penſées
Votre eſprit ſe travaille, & ſe perd à plaiſir.

J'en pourrois comme vous avoir en affluence.
Par bonheur je n'ai plus l'esprit de m'attrister.

Elle entend quelque bruit, & va regarder.

Qu'entends-je?

ZEMIRE *languissamment.*

Quelle douce & paisible influence
Vient assoupir mes sens? Je n'y puis résister.
Sur mes yeux accablez le sommeil va descendre:
C'en est fait; il triomphe, & me force à me rendre.

NADINE *revenant.*

Ce n'est rien. Je croyois que l'on venoit ici.
Mais, Zémire, espérez. Zaleg qui m'aime aussi,
M'en avoit, jusqu'ici, toujours fait un mystére.
Ce n'est que d'aujourd'hui que, lassé de se taire,
Il m'a fait sçavoir son amour.
Me diriez-vous pourquoi l'ingenieux détour
Dont Zaleg s'est servi ne m'a pas moins charmée,
Que le plaisir d'en être aimée?
Je vais vous le conter. Mais je parle aux échos!
Ah, ah; je vous endors! Hé bien, à la pareille.
Mais ne nous fâchons pas de ce qu'elle sommeille;
La pauvre infortunée a besoin de repos.

SCENE IV.

ASSAN. ZEMIRE *endormie.*

ASSAN.

LE charme a réüſſi, Zémire eſt endormie.
Sommeil je t'ai livré ma mortelle ennemie :
Daigne m'aider, redouble tes pavôts.
Tandis qu'elle joüit des douceurs du repos,
Employons les moyens qui rendent tout poſſible ;
Déployons à ſes yeux, prodiguons, répandons
Les biens les plus parfaits, les plus précieux dons :
Zémire comme une autre y doit être ſenſible
On lui apporte un coffret ouvert plein de perles & de pierreries, qu'elle poſe à côté de Zémire.
Qu'elle en trouve, en ſe réveillant,
L'aſſemblage le plus brillant :
Cette richeſſe imaginaire
Ne peut manquer d'avoir ſon ſuccés ordinaire...
Mais, ſi le piége que je tends
Ne produit pas l'effet que j'en attends ;
Quelle ſera ma honte & ma douleur extrême !
Dans un ſonge enchanteur faiſons que mon image
Apparoiſſe à Zémire avec tout ſon éclat.

Oppoſons Azor à lui-même.
Puiſſe-t-elle, à mon gré, lui plaire, l'enflammer,
Et perdre ſon bonheur en ſe faiſant aimer....
Je dois tout eſpérer de ce double artifice ....
Que m'importe, pourvû qu'un des deux réüſſiſſe!
Azor n'en aura pas un deſtin moins fatal.

Elle ſort.

SCENE V.

AZOR, *avec un bouquet à la main.*
ZEMIRE *endormie.*

AZOR.

AMour, conduis mes pas. . . . Quoi, toujours mon rival!
Il ſemble qu'en tous lieux ſon ombre m'accompagne!
C'eſt ici que Nadine a laiſſé ſa compagne:
Elle y doit repoſer loin du jour & du bruit.
Avançons, & cherchons cette aimable mortelle.
Je ne vais qu'en tremblant où mon cœur me conduit.
La voicy ... Mais, ô ciel! Que vois-je à côté d'elle!
Les dons de mon rival ont prévenu les miens.
Quelle profuſion! Je l'avois bien prévüe.
Zémire, en s'éveillant, y portera la vüe.

Mes yeux ſont ébloüis! Que deviendront les ſiens?
Et moi, pour ſoutenir un combat ſi funeſte,
Voilà ce que j'oppoſe, & quel eſt mon pouvoir.
Cette foible reſſource eſt tout ce qui me reſte.
Si le plus tendre Amour ne la fait pas valoir,
Que vais-je devenir?.. Zémire, on vous outrage.
Ce tribut offenſant doit bleſſer votre honneur;
Et vous devez ſentir que cet indigne hommage
Vient moins d'un tendre Amant que d'un vil ſuborneur.
Dépoſons à ſes pieds une offrande plus pure.
Puiſſe-t'elle trouver quelque grace à ſes yeux!
Ah! du moins je la tiens des mains de la nature.
Ce que j'offre à Zémire, eſt ce qu'on offre aux Dieux.

SCENE VI.

ZEMIRE *ſeule, ſe réveillant.*

OU ſuis-je? Eſt-il bien ſûr que ce ne ſoit qu'un ſonge?
N'ai-je point en effet diſpoſé de ma foi?
Raſſurons-nous; ce n'eſt heureuſement pour moi
Qu'une de ces erreurs où le ſommeil nous plonge.
Tâchons d'en effacer la triſte impreſſion...
Elle apperçoit les Diamans.
Seroit-ce une autre illuſion?

Suis-je encore endormie? Ah ciel! Eſt-il poſſible?
Eſt-ce à moi qu'on en veut? La frayeur me ſaiſit.
Tandis que je dormois, quelle main inviſible
A mis auprès de moi?... Mais liſons cet écrit.
(*Elle lit.*)
Zémire -- c'eſt ainſi qu'Aſſan prouve qu'il aime.
Mon cœur ne ſe ſent point flatter
De ces preuves d'amour, qu'Aſſan fait éclatter.
Quand j'y penſe, j'éprouve un ſentiment contraire.
Il croit que l'intérêt pourroit me maîtriſer.
Quoi! ſe peut-il qu'Aſſan ſoit aſſez téméraire...
Je ne ſçais point haïr; mais je ſçais mépriſer.
Elle apperçoit le Bouquet.
Ah, quel don plus flatteur ſe préſente à ma vûe?
Mon ame, à cet aſpect, eſt tendrement émûe:
Il vient d'une autre main... Ah, s'il venoit d'Azor!
Et quel autre que lui m'offriroit ce tréſor?
De ſa tendre amitié c'eſt un aimable gage.
Elle prend le bouquet & l'admire.
Rien n'eſt pour moi plus précieux.
Qu'il m'eſt cher! Je l'accepte. Oui, j'en vais faire uſage.
Que je l'admire encore! Il enchante mes yeux.
Il ſemble que ce ſoient autant de fleurs nouvelles
Qu'auparavant je ne connoiſſois pas.
Je ne leur avois point découvert tant d'appas:

Jamais je ne les vis ſi fraîches & ſi belles.
On n'en pouvoit pas mieux aſſortir les couleurs.
Elle le flaire.
On ne peut reſpirer de plus douces odeurs.
Elle l'eſſaye.
Que je vais être ornée, & peut-être embellie!
Elle l'attache.
Il ſera beaucoup mieux ... Non, rien n'eſt plus parant.
Je n'aurai point été ſi belle de ma vie.
Le plaiſir que je ſens m'en eſt un ſûr garand.

SCENE VII.

AZOR. ZEMIRE.

AZOR

A part.

C'En eſt fait, mon ſecret n'eſt plus en ma puiſſance.
Tombons à ſes genoux ... Je perdrois mon bonheur.

ZEMIRE, *lui montrant le bouquet.*

Voyez votre bienfait & ma reconnoiſſance.

AZOR.

Je vois qu'on ne peut pas lui faire plus d'honneur.

ZEMIRE.

Azor, il faudroit lire au fond de ma penſée:

L'expreſſion ne peut en rendre la moitié.

AZOR.

Il eſt vrai que jamais la plus tendre amitié
Ne fut mieux reconnüe & mieux récompenſée.

ZEMIRE *avec dépit, à part.*

Quoi toujours l'amitié !

AZOR.

Je ſens à tous momens
Qu'elle augmente pour vous mes tendres ſentimens.

ZEMIRE.

Lui dirai-je mon rêve ? Oui.

AZOR *à part.*

Qui peut la diſtraire ?

ZEMIRE *à part.*

Sur mes doutes ſecrets il faut que je m'éclaire.
Que vais-je faire ? O ciel !

AZOR.

Vous ſemblez ſoupirer ?

ZEMIRE.

Je ſoupire, il eſt vrai.

AZOR.

Quel chagrin vous attriſte ?
Aurois-je le malheur de vous en inſpirer ?

ZEMIRE.

Vous ?

AZOR.

Ah ! Permettez que j'inſiſte.

ZEMIRE.

Hélas !

AZOR.

Dissipez mon effroi.
Sur des momens d'abord si remplis d'allégresse ;
Et que j'ai crûs, pour vous, aussi chers que pour moi
Pourquoi répandez-vous la plus sombre tristesse ?

ZEMIRE *après avoir révé.*

Elle vient malgré moi d'un songe que j'ai fait.

AZOR.

Un songe, dites-vous ?

ZEMIRE.

L'impression m'en reste ;
Il semble m'annoncer un avenir funeste ;
Et je crains qu'il n'ait son effet.

AZOR.

Quoi ?-vous donnez dans une erreur pareille,
Une chimére, une vapeur,
Qui ne durent qu'autant que la raison sommeille,
Troublent votre repos ! un rêve vous fait peur?
Ah, Zémire, est-il vrai ?

ZEMIRE.

Je l'avoüe à ma honte.
Mais il faut cependant que je vous le raconte.
Peut-être me calmerez-vous.

AZOR.

Voyons ; j'y ferai mon possible.

ZEMIRE.

Vous m'avez tant parlé d'un Génie insensible,
Dont la punition est d'errer parmi nous....

AZOR.

Je sçais que je vous ai raconté son histoire,
Et que même vous l'avez plaint.

ZEMIRE.

Azor, vous ne pourrez me croire :
Mais, tel que vous l'avez dépeint,
Sous la même figure, avec les mêmes charmes,
Qui forcérent la Fée à lui rendre les armes,
Aujourd'hui ce Génie....

AZOR.

Hé bien ?

ZEMIRE.

M'est apparu.

AZOR.

Je vous suis !... Il vous est apparu ?

ZEMIRE.

C'est lui-même.

AZOR *transporté, à part.*

Ah ! faut-il lui cacher que c'est moi qu'elle a vû ?

ZEMIRE.

Je ne puis revenir de ma surprise extrême.
Je l'ai vû de mes yeux, & j'ignore comment
Je l'ai trouvé charmant... Mais c'étoit en dormant;
Sa beauté m'a frappée ; il faut que je le dise.

AZOR.

Ne cherchez point, Zémire, à vous en excuſer.

ZEMIRE.

Et mais pardonnez-moi ; je dois m'en accuſer.
Je n'ai pas même été ſurpriſe
Qu'une Fée ait voulu lui plaire, & le charmer :
En effet, elle a pû s'en laiſſer enflammer.

AZOR.

Il a dû vous trouver plus adorable qu'elle.

ZEMIRE.

Du moins, il me l'a dit.

AZOR.

Je le crois aiſément.

ZEMIRE.

Elle doit m'en punir, puiſqu'elle eſt ſi crüelle.

AZOR.

Je devine facilement
Qu'il vous aura rendu l'hommage le plus tendre.

ZEMIRE.

Le plus tendre, il eſt vrai.

AZOR *à part.*

Que ne m'eſt-il permis ? ....

haut.

Sans doute il vous aura promis
De vous aimer toujours ?

ZEMIRE.

Il me l'a fait entendre.

AZOR.

Et vous, Zémire?....

ZEMIRE.

Et moi?

AZOR.

Qu'avez-vous répondu?
Votre cœur a-t'il pû demeurer inflexible?

ZEMIRE.

Non... Mais ce n'eſt qu'un ſonge, au moins.

AZOR.

Bien entendu.

ZEMIRE,

Le traître, malgré moi, l'a rendu trop ſenſible.

AZOR.

Fort bien.

ZEMIRE.

Comment, vous l'approuvez?
à part.
Eſt-ce ainſi que je l'intéreſſe?

AZOR.

Je vous en applaudis. De grace, pourſuivez.

ZEMIRE *avec dépit.*

J'ai promis de répondre un jour à ſa tendreſſe.

AZOR.

Tant mieux.

ZEMIRE.

Vous n'êtes pas étonné, confondu?

AZOR.

Non : je ne vois rien là qui ne ſoit très-poſſible.
Enſuite !

ZEMIRE.

Je ne ſçais ; mais un charme invincible
Sur lui, comme ſur moi, s'eſt ſi fort répandu,
Qu'alors vers un autel j'ai ſuivi ce Génie ;
Il m'a dit qu'il falloit que je lui fuſſe unie.
Tous mes vœux ſe trouvant d'accord avec les ſiens,
J'ai reçû ſes ſermens ; il a reçû les miens.
Auſſitôt le ſommeil, le Genie, & le ſonge,
Tout a fui. Quel plaiſir n'ai-je pas eu de voir
Que ce n'étoit là qu'un menſonge !

AZOR.

Peut-être.

ZEMIRE.

Comment donc ?

AZOR.

Ce ſonge peut avoir
Un effet plus conſtant que vous ne pouvez croire.

ZEMIRE.

J'aurois à redouter qu'il ne devînt réel ?

AZOR.

Vous pouvez l'eſpérer.

ZEMIRE.

Que vous êtes crüel !
Au lieu de le chaſſer de ma triſte mémoire,

Vous augmentez l'effroi qu'il me laiſſe après lui.
Mais pourquoi penſez-vous autrement aujourd'hui?
D'où vient que vous changez-à-préſent de langage?
Ne m'avez-vous pas dit qu'un ſonge eſt une erreur.
Qu'en bien, ainſi qu'en mal, il n'eſt d'aucun préſage;
Qu'il ne doit inſpirer ni crainte, ni terreur;
Conciliez-vous donc. Que faut-il que je croye?
D'un Génie inconnu je deviendrois la proye!
Je l'aimerois par force, ou par enchantement!
Non; Je n'aurai jamais un deſtin ſi contraire:
C'eſt en vain qu'il viendroit réclamer mes ſermens.

AZOR.

Eh quoi? N'a-t'il pas eu le bonheur de vous plaire?

ZEMIRE.

Ai-je agi librement en cette occaſion?
Je n'ai point eu de part à cette illuſion.

AZOR.

Ne répondez de rien.

ZEMIRE.

Je crois en être ſûre.

AZOR.

Non, vous ne l'êtes pas; c'eſt moi qui vous l'aſſure.
Vous pourriez vous dédire avant la fin du jour.

ZEMIRE.

Et moi, je jure, je proteſte
Que jamais ce Génie avec tout ſon amour . . . .

AZOR.

Ah ! Zémire, arrêtez. N'achevez pas le reſte.
Tout ce qui vous eſt cher, vous preſſe par ma voix....

ZEMIRE.

Azor, c'en eſt aſſez ; j'aurois tort, je le vois.
A vos ſages avis, Zémire doit ſe rendre.
Il faut nous épargner des débats ſuperflus.
Quelque ſoit l'avenir, Azor, je vais l'attendre.
Ce ſera loin de vous.... Ne nous recontrons plus;
Evitons-nous tous deux ; moi, par obéiſſance ;
Et vous, Azor, par complaiſance.
Elle détache ſon bouquet, & le lui rend, en le jettant avec dépit.
Au ſurplus, reprenez ce que je tiens de vous :
Aſſan en ſeroit trop jaloux.

SCENE VIII.

AZOR *ſeul.*

QUe ſon dépit la rend touchante !
Non, jamais il ne fut un objet plus charmant.
Ah dieux, que la beauté s'embellit en aimant !
Que ſon courroux eſt cher à mon cœur ! Qu'il m'enchante !

Mais ce n'eſt pas aſſez, s'il ne peut l'engager
A prononcer l'aveu de ſa tendreſſe extrême.
Ne dira-t'elle point que c'eſt Azor qu'elle aime?
Fée injuſte, à jamais voulez-vous vous venger?

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZEMIRE NADINE.

ZEMIRE.

NE me reproches plus ma triſteſſe profonde.

NADINE.

J'ai crû que votre cœur devoit être content ;
Zaleg, que je quitte à l'inſtant,
M'a dit qu'Azor étoit le plus content du monde.

ZEMIRE.

Sa joye eſt un outrage ; & l'éclat qu'il en fait
Eſt d'une crüauté....

NADINE.

Vous pleurez !

ZEMIRE.

Oui, je pleure.
De tout ce qu'il m'a fait entendre tout à l'heure ;
Il devroit être ſatisfait.

NADINE.

Mais le dépit qui vous anime,

Eſt-il bien raiſonnable ?

ZEMIRE.

Ah ! j'oſe t'en prier,
Ne parlons plus d'Azor ; épargne ſa victime.

NADINE.

Allons, n'y penſons plus.

ZEMIRE.

Je le veux oublier.
Ah ! falloit-il qu'il vînt, exprès dans ces retraites,
M'apréter le ſujet d'un ſi long repentir ?
Sçais-tu ce qu'il m'a dit, ce que j'ai dû ſentir
Dans les réponſes qu'il m'a faites ?
Il me céde ſans peine à qui voudra m'aimer ;
Je lui ſuis devenüe une charge importune ;
Il ſe laſſe des ſoins qui ſembloient le charmer ;
Il veut, dans d'autres mains, remettre ma fortune ;
En termes aſſez clairs il vient de m'annoncer
Qu'à l'eſpoir d'être à lui, mon cœur doit renoncer.

NADINE.

C'eſt trop offenſer votre gloire.
D'Azor & de ſes ſoins on pourra ſe paſſer.
De votre ſouvenir il le faut effacer.

ZEMIRE.

Hé ; peut-on diſpoſer ainſi de ſa mémoire ?

NADINE.

Pour des ſujets moins importans,
Je vois que, parmi nous, tous les jours on oublie

Sa plus chére compagne, & ſa meilleure amie :
Bien ou mal-à-propos, pour la plûpart du temps,
On ſe brouille avec elle, on la quitte, on en change ;
On la punit, & l'on ſe venge.
Zémire, ce doit être, à plus forte raiſon,
Tout de même en amour.

ZEMIRE.

Quelle comparaiſon !

NADINE.

Vous pouvez, en changeant, vous venger à votre aiſe.
Aſſan ....

ZEMIRE.

Hé, que veux-tu que j'en faſſe ?

NADINE.

Un vengeur.
Aſſan n'a qu'à vous plaire ... Eſt-ce un ſi grand malheur ?

ZEMIRE.

Mais comment veux-tu qu'il me plaiſe,

NADINE.

Sçais-je comme on inſpire, & comme on prend du goût ?
Je crois que tout cela ſe fait à l'avanture.
On céde à ſon étoile, & l'on ſuit la nature.
Aſſan vous aime. Hé bien, le dépit méne à tout ;

Il tient lieu de raiſon dans un cœur qu'on outrage.

ZEMIRE.

Je veux prendre un guide plus ſage.
L'oubli ſera plus ſûr, j'en ferai mon bonheur.

NADINE.

L'oubli me paroîtroit plus ſûr que tout le reſte;
Mais il traîne en longueur. La vengeance eſt plus preſte,
Et d'ailleurs, fait bien plus d'honneur.

ZEMIRE.

Ainſi donc, contre Azor, Nadine ſe déclare!
Elle veut m'engager à le ſacrifier,
Au lieu de m'obliger à le juſtifier!

NADINE.

Ah, ah, l'amour rend donc l'eſprit un peu bizarre!

ZEMIRE.

Je vois que, ſur ſes maux, on a tort d'éclatter,
Que dans le fonds de l'ame il faut qu'on les dévore.
Je conſulte une amie, elle m'accable encore;
Elle a la crüauté de ne me point flatter.

NADINE.

J'admire juſqu'où va votre injuſtice extrême.

ZEMIRE.

Laiſſe-moi, j'aurai ſoin de m'abuſer moi-même.

SCENE II.

ZEMIRE *ſeule.*

LE pourrai-je en effet ? Ah, trop funeſte jour,
Où l'on m'a fait ſçavoir ce que c'eſt que l'amour !
J'étois bien moins à plaindre avant que d'être inſtruite ;
Mon ignorance étoit paiſiblement ſéduite.
Mon malheur, ce me ſemble, avoit moins de rigueur.
Ah, qu'il m'eſt douloureux de connoître mon cœur !
Pourquoi faut-il qu'Aſſan m'ait découvert la cauſe ?....

SCENE III.

ASSAN, ZEMIRE.

ASSAN.

ZEmire, connoiſſez quel eſt votre pouvoir.
Je n'ai d'autre plaiſir que celui de vous voir ;
En vous, eſt le ſeul bien que mon cœur ſe propoſe.

Je n'envisage plus d'autre félicité ;
Que de brûler pour vous de la plus vive flamme ;
Et d'exciter pour moi dans le fond de votre ame
Un peu de sensibilité.
J'y pourrois aspirer sans être téméraire.

ZEMIRE.

Mais quel droit avez-vous pour prétendre à me plaire ?

ASSAN.

Je puis vous procurer un sort digne de vous :
C'est-là mon titre le plus doux.
à part.
Tâchons de l'éblouir.

ZEMIRE, *à part.*

Cherchons à m'en défaire.

ASSAN.

Vous n'avez pas soumis un amant ordinaire.

ZEMIRE.

Je ne pourrai jamais en connoître le prix.

ASSAN.

Vous n'avez vû tantôt que de foibles prémices:
Ces garants de l'amour dont mon cœur est épris ;
Ont dû vous annoncer de plus grands sacrifices.

ZEMIRE.

Vous vous abaissez trop ; placez mieux votre choix.
Je ne mérite point cette grace importune.

Mon deſtin a fixé ma vie & ma fortune
Dans ce Hameau prochain, & dans l'ombre des bois.

ASSAN.

Ne faites point au ſort cet injuſte reproche.
C'eſt la beauté qui fait les rangs ;
Et je n'en connois point que l'amour ne rapproche.

ZEMIRE.

Ils me ſont tous indifférens.

ASSAN.

Tant de beautez ne ſont point faites
Pour languir triſtement dans ces ſombres retraites ;
C'eſt dans un plus grand jour qu'elles doivent briller.
Adorable Zémire, apprenez ma puiſſance.

ZEMIRE.

Epargnez-vous le ſoin de me la détailler.
Je me ſens attachée aux lieux de ma naiſſance.
Laiſſez-moi profiter des bontez du hazard,
Qui m'a fait naître au fond de cette ſolitude.
Soit préjugé, ſoit habitude,
Je l'aime. Je ſerois étrangére autre part.
Et qu'irois-je y chercher ? Ailleurs, rien ne m'appelle.
L'innocence raſſemble ici les vrais plaiſirs.
La nature avec ſoin remplit tous nos deſirs :

Elle regne ſur nous ; & nous regnons ſur elle.

ASSAN.

Votre empire eſt par tout. Daignez ſuivre mes pas,
Et devenez ſenſible au plaiſir d'être aimée.
Au milieu d'une cour attentive & charmée,
Un Thrône vous attend.

ZEMIRE.

Je ne m'y plairois pas.

ASSAN.

Zémire, y penſez-vous ? Quel eſt donc ce langage ?

ZEMIRE.

Ah ! je n'ai pas beſoin d'y penſer davantage.

ASSAN.

Un Thrône vous déplairoit !

ZEMIRE.

Oui.

ASSAN.

Quoi, je ne pourrois pas vous le rendre agréable ?

ZEMIRE.

Non.

ASSAN.

Ce refus eſt inoüi.

ZEMIRE

Il n'en eſt pas moins véritable.

ASSAN.

Je vois ce qui vous rend ſi contraire à mes vœux.

ZEMIRE.

ZEMIRE.

Eh! que croyez-vous voir quoi ?

ASSAN.

L'erreur où vous êtes,
Il eſt un inconnu, qu'un deſtin malheureux
A relegué dans ces retraites.

ZEMIRE.

Eſt-ce Azor ?

ASSAN.

Oui. Peut-être eſpérez-vous qu'un jour
Son amitié pourra ſe changer en amour.
S'il eut été ſenſible, il vous auroit aimée ;
Son ame, dès long-tems, ſe ſeroit enflammée.
Depuis qu'il vous connoît, il ſeroit votre amant
D'ailleurs, un tendre engagement
Eſt rarement le fruit d'une longue habitude.
La foudre eſt, dans les airs, moins lente à s'allumer
Que l'amour, dans nos cœurs, n'eſt prompt à ſe former ;
Avec autant de promptitude
Il nous porte le coup qu'il nous a deſtiné ;
On ne l'évite point ; l'atteinte eſt imprévûe.
Un regard, un coup d'œil, dès la premiére veûe,
Le font éclore ; auſſitôt il eſt né.
On a beau le cacher, il devient ſi ſenſible,
Que l'on ne tarde guére à le rendre viſible :

On le déclare : heureux ; ſi l'aveu qu'on en fait
Pouvoit toujours produire un bon effet !

ZEMIRE.

à part.

Il n'a jamais rien eu que de triſte à m'apprendre.

haut.

Ne me trompez-vous pas ?

ASSAN.

Voudrois-je vous ſurprendre ?

ZEMIRE.

Mais pourtant vous m'aimez !

ASSAN.

Beaucoup.

ZEMIRE.

Hé bien, quelle eſt votre eſpérance ?

ASSAN.

De vous rendre ſenſible à ma perſévérance.

ZEMIRE.

L'Amour ne vient jamais, s'il ne vient tout d'un coup :
Dés le premier abord j'aurois eu l'ame épriſe :
Ainſi, vous voyez bien, ſans que je vous le diſe,
Que je n'aurai jamais aucun amour pour vous.

ASSAN.

Mais vous vous appliquez ce qui n'eſt que pour nous.
C'eſt à nous, les premiers, à vous rendre les armes.

Nous devons commencer, d'abord, par vous aimer.
Il faut qu'auparavant, eſclaves de vos charmes,
Nous cherchions à vous enflammer,
Pour arriver enfin à ce bonheur ſuprême.
Ainſi Zémire, en vous aimant,
Je pouvois me flatter que mon amour extrême
Obtiendroit un retour charmant.

ZEMIRE.

Ces diſtinctions-là ne vous avancent guére.

ASSAN.

Mais il s'agit d'Azor, Zemire, en bonne foi,
Ce rival eſt-il fait pour obtenir ſur moi
La préférence la plus chére ?
Par où merite-t-il un don ſi précieux ?
Ce n'eſt qu'un mortel ordinaire :
Je ne vois rien en lui qui doive tant vous plaire.

ZEMIRE.

Je ne ſçaurois le voir qu'avec mes propres yeux.

ASSAN.

Tout différe entre nous, nos rangs, nos biens, nos âges,
Je crois avoir ſur lui d'aſſez grands avantages.

ZEMIRE.

Ils peuvent être vrais ; mais je ne les ſens pas.

ASSAN.

Mais, Zémire, ſongez qu'à vos divins appas
Son cœur ne s'eſt jamais offert en ſacrifice :

Il ne l'en croit pas digne ; il s'eſt rendu juſtice :
S'il eût été, pour vous, épris du moindre feu,
Je vous l'ai déja dit, je le répéte encore,
Croyez que, dès long-temps, il en eût fait l'aveu.
Il vous auroit cent fois juré qu'il vous adore.

ZEMIRE.

Il ne me l'a pas dit. Mais l'Amour, par hazard,
N'a-t'il point quelqu'autre langage
Où la bouche n'a point de part ?

ASSAN.

Celui des yeux eſt quelquefois d'uſage :
Mais c'eſt lorſqu'on ne peut ſe parler autrement.

ZEMIRE.

Et les ſoupirs ?

ASSAN.

Sont le partage
D'un tendre & malheureux Amant.
Mais, au ſujet d'Azor, ſans chercher davantage
A vérifier un ſoupçon
Qui bleſſe votre gloire autant que ma tendreſſe ;
A l'objet de votre foibleſſe,
Zémire, gardez-vous, en aucune façon,
D'en laiſſer échapper les moindres témoignages.

ZEMIRE.

Pourquoi ?

ASSAN.

D'un inſenſible ils ſeroient mal reçûs.
Vous ne devez jamais prévenir nos hommages.

Ce ſeroit mandier l'opprobre d'un refus.
Qu'un myſtére ſi déplorable
Ne ſe découvre point. Forcez-le de reſter
Dans l'ombre & le ſecret d'un cœur impénétrable
Et ne vous l'avoüez que pour le déteſter.
à part.
Que n'ai-je mieux ſuivi les conſeils que je donne?

ZEMIRE.

Je n'eſpére jamais aucune guériſon :
Mais vous perſuadez ma gloire & ma raiſon.
A vos ſages avis mon Amour s'abandonne :
Je jure, entre vos mains, qu'ils auront leur effet.
Hélas ! quoi qu'il en coûte à ma tendreſſe extrême,
Azor ne ſçaura point que c'eſt lui ſeul que j'aime :
Oui, c'eſt Azor que j'aime.

ASSAN.

Le Théatre change, & repréſente un Boſquet orné d'orangers, avec un berceau de fleurs, au milieu duquel eſt la Statue de Zémire.

Arrêtez. C'en eſt fait,
Les mots ſont prononcez; C'eſt moi qui ſuis punie.
Tu vois devant tes yeux cette Fée ennemie
Qui pourſuivoit un cœur qui n'eſt fait que pour toi.
Azor n'eût pas été moins heureux avec moi.
Joüis de ton bonheur ; ma vengeance eſt finie.

SCENE IV.

AZOR *en Génie, & habillé galamment.* ZEMIRE.

ZEMIRE.

AZor, quoi, c'étoit vous ?...

AZOR.

Oui, je ſuis ce Génie ;
Heureux dans ſon éxil, heureux dans ſon amour ;
Puiſque vous le payez du plus tendre retour.
Il falloit cet aveu que vous venez de faire.

ZEMIRE.

Que n'ai-je ſçû plûtoſt qu'il étoit néceſſaire ?

AZOR.

S'il me rend plus digne de vous ;
Zémire, ce ſera ſon effet le plus doux.

SCENE V.

AZOR, ZEMIRE, NADINE, ZALEG. *Troupe d'Habitans & d'Habitantes des campagnes voiſines.*

NADINE.

PEut-on ſçavoir où vous en êtes ?
Vos explications ſont-elles bien-tôt faites ?

ZEMIRE.

Azor m'aimoit ; il m'aime ; il me l'a dit.

NADINE.

Ne vous avois-je pas prédit
Qu'Azor brûloit pour vous d'une flâme ſecrette ?
Votre félicité rend la nôtre complette.
Hé bien, partons-nous pour les cieux ?

ZEMIRE.

Ah ! demeurons plutôt dans ces aimables lieux,
Où notre Amour a pris naiſſance.
Qu'ils vont, de plus en plus, être chers à mes yeux !

AZOR.

Etabliſſons ici notre heureuſe puiſſance.
Habitans, joüiſſez d'un ſort délicieux.

NADINE.

Allons, regnons où l'on nous aime.
Qu'en dit Zaleg ?

ZALEG.

Je penſe aſſez de même.
Où peut-on être mieux, que dans l'heureux ſéjour
Où l'on trouve Amour pour Amour.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

Entrée d'Habitans & d'Habitantes des Hameaux voiſins, ornez de fleurs & de guirlandes.

LA PRINCIPALE HABITANTE.

Venez tous, venez tous
Faire éclatter vos tranſports les plus doux.

On danſe autour d'elle.

Air adreſſé à Zémire.

Pour éterniſer notre hommage,
Nous vous conſacrons ce boccage.
Regnez; & qu'il ſerve à jamais
De Temple à vos attraits.

On danſe.

Air chanté par Zémire.

La félicité même
Couronne mes deſirs:
Regner ſur ce qu'on aime,
C'eſt regner ſur tous les plaiſirs.

On danſe.

DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE.

ZEMIRE.

Le cœur dans cet heureux ſéjour,
Prend autant d'amour qu'il en donne.
La plus belle couronne
Ne vaut pas amour pour amour.

Aimer & trouver du retour,
Eſt ſur quoi mon bonheur ſe fonde;
De tous les biens du monde,
Je ne veux qu'amour pour amour.

ZALEG.

J'ai fait l'épreuve, tour à tour,
D'aimer à la Cour, à la Ville;
Il eſt trop difficile
D'y trouver amour pour amour.

Le temps d'aimer fuit ſans retour,
Sachez en faire un bon uſage:
Au-delà du bel âge,
Il n'eſt plus d'amour pour amour.

Les biens & les rangs, tour à tour,
Engagent la main d'une belle :
Mais le cœur en appelle,
Il ne veut qu'amour pour amour.

On dit que les Amans de Cour
Sans aimer veulent qu'on les aime ;
Quel étrange ſyſtême
De vouloir amour ſans amour !

A tous les Echos d'alentour,
Adonis même eut fait redire ;
Ah, que n'eſt-ce Zémire
Qui me rend amour pour amour.

Coquette & légére, à mon tour,
Je ſçais me venger d'un volage :
Mais je change d'uſage
Quand je trouve amour pour amour.

Le vieux Philemon, l'autre jour,
Me diſoit qu'il voudroit me plaire ;
Hé ! qu'en pourroit-il faire,
S'il trouvoit amour pour amour ?

DIVERTISSEMENT.

Mon amant trouve, chaque jour,
Mille Beautez qu'on me préfére,
Mais je lui fuis plus chére,
Il ne veut qu'amour pour amour.

Le Divertiſſement finit par une contre-danſe.

FIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comedie qui a pour titre, *Amour pour Amour, avec un Divertiſſement*, & je crois que le Public en verra l'impreſſion avec plaiſir. Ce 20 Mars 1742. CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS-FRANÇOIS LE BRETON Libraire à Paris; Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer, & donner au Public L'ECOLE DES AMIS, & les OEUVRES DE POESIES ET DE THEATRE du Sieur DE LA CHAUSSE'E, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera ſur papier

& caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contresçel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'ayant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite

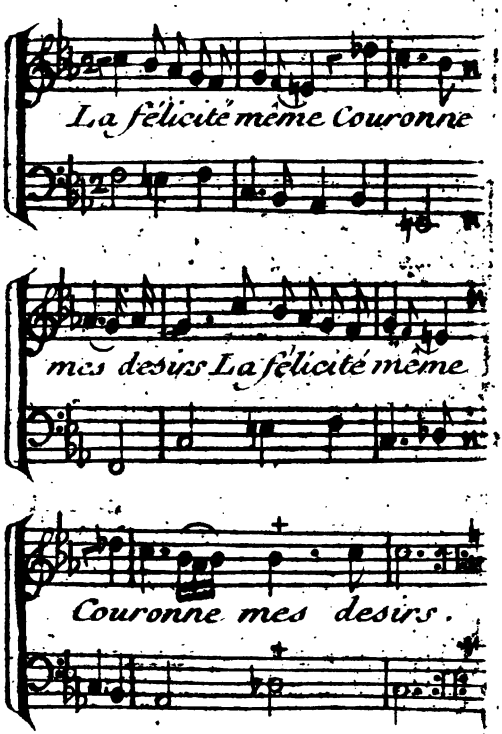
remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles, Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril l'an de grace mil ſept cens trente-ſept. Et de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

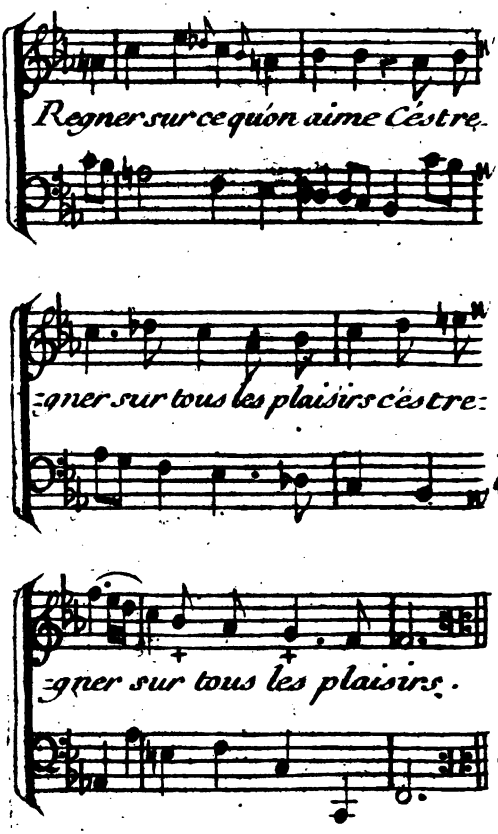
Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 436. *Fol.* 397. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris, le* 6 *Avril* 1737.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

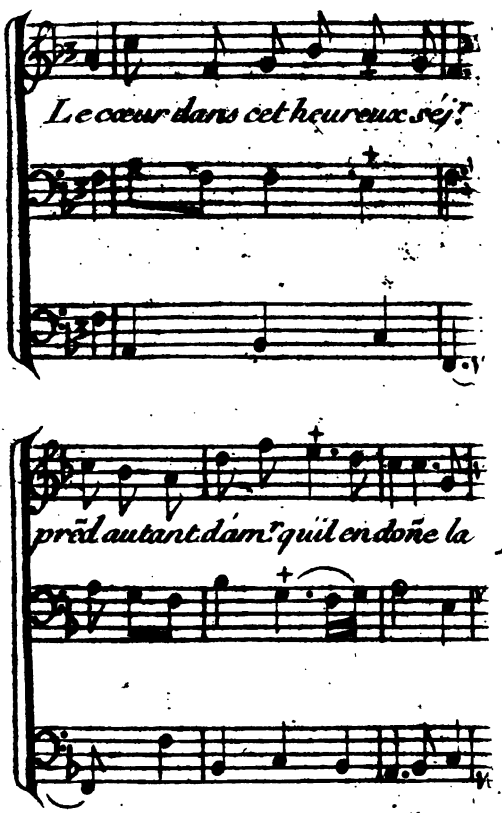
Air.


La félicité même Couronne
mes desirs La félicité même
Couronne mes desirs.

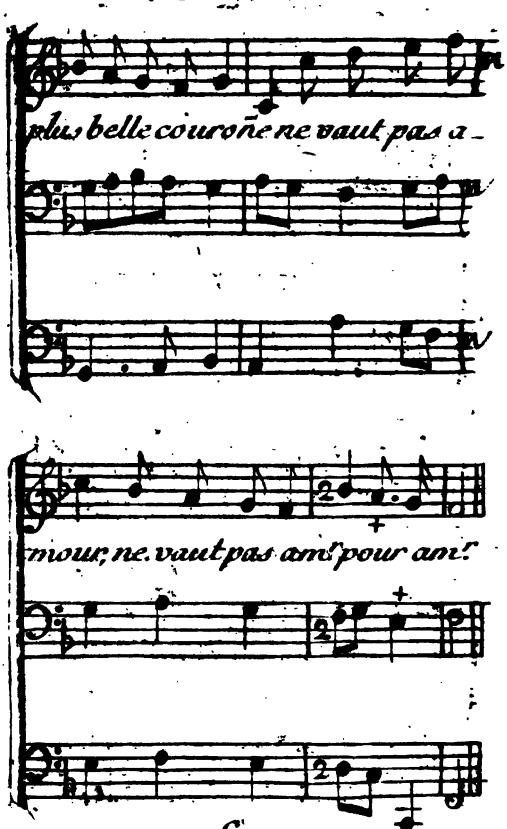
Air.


Regner sur ce quon aime Cestre-
-gner sur tous les plaisirs cestre-
-gner sur tous les plaisirs.

Vaudeville.


Le cœur dans cet heureux séj.r
prẽd autant dám.r qüil en doñe la

Vaudeville.



fin